



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

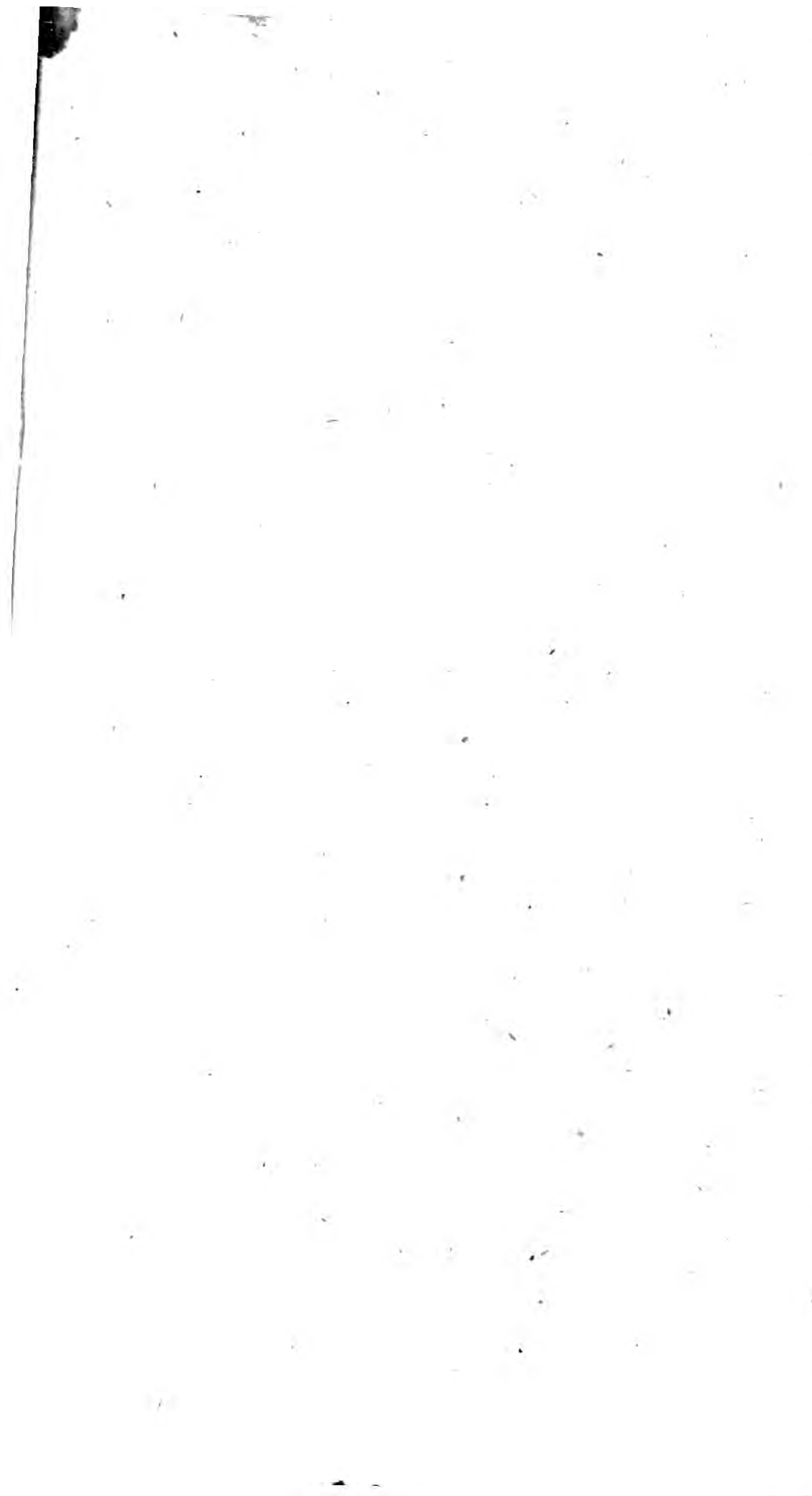


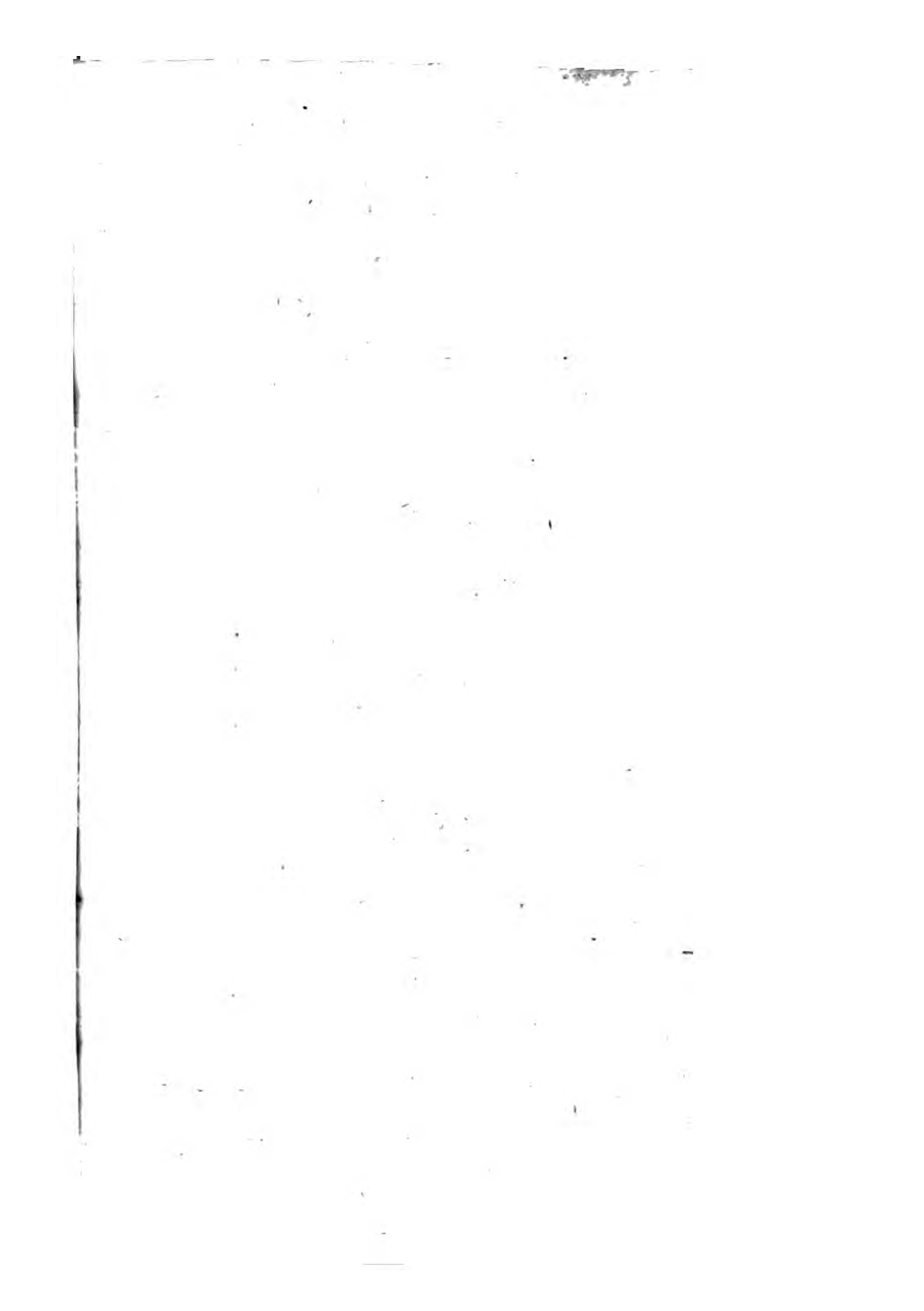


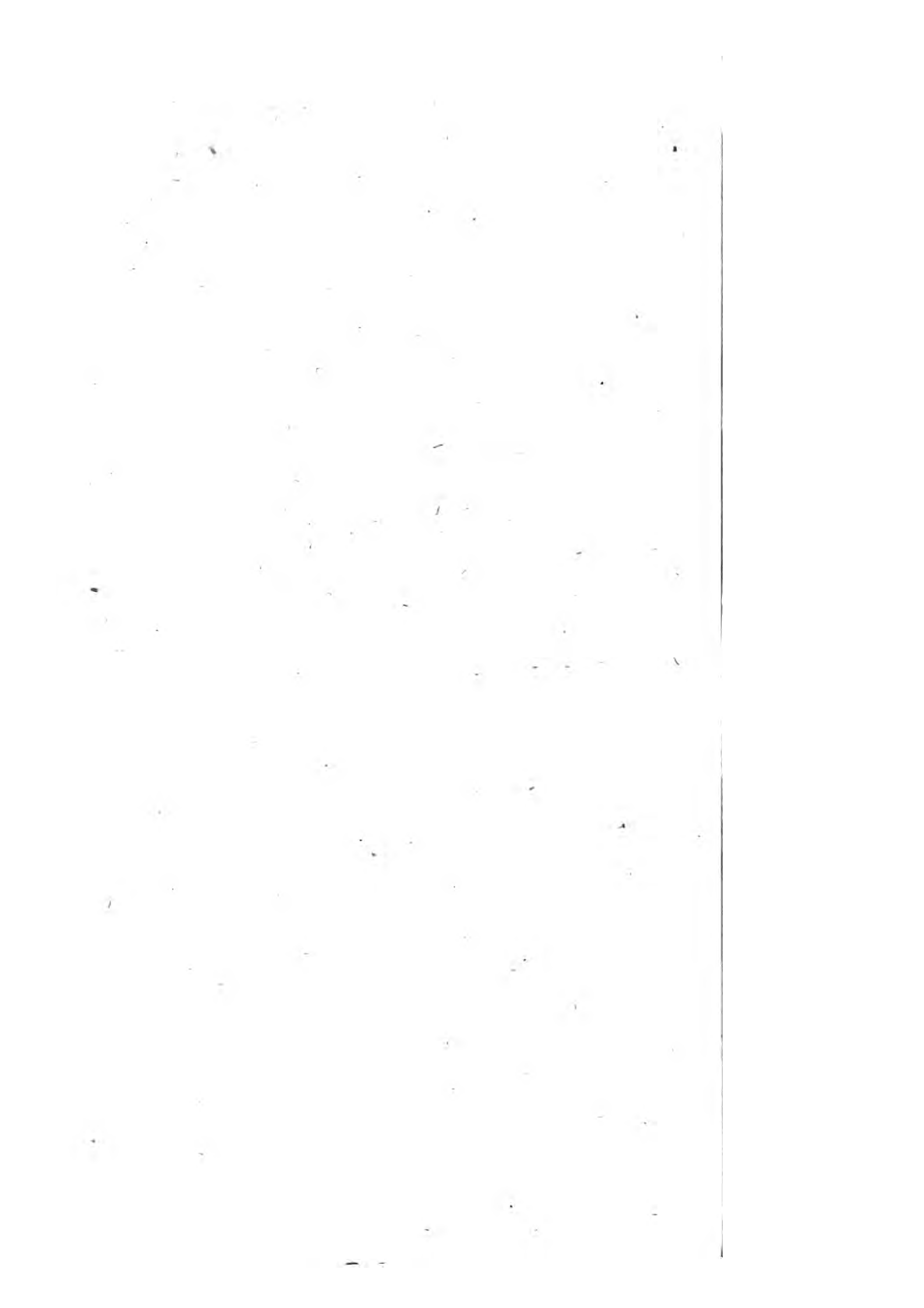
VI. 1785/1(86)



~~S. 128~~







O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME QUATRE-VINGT-SIXIEME.

86

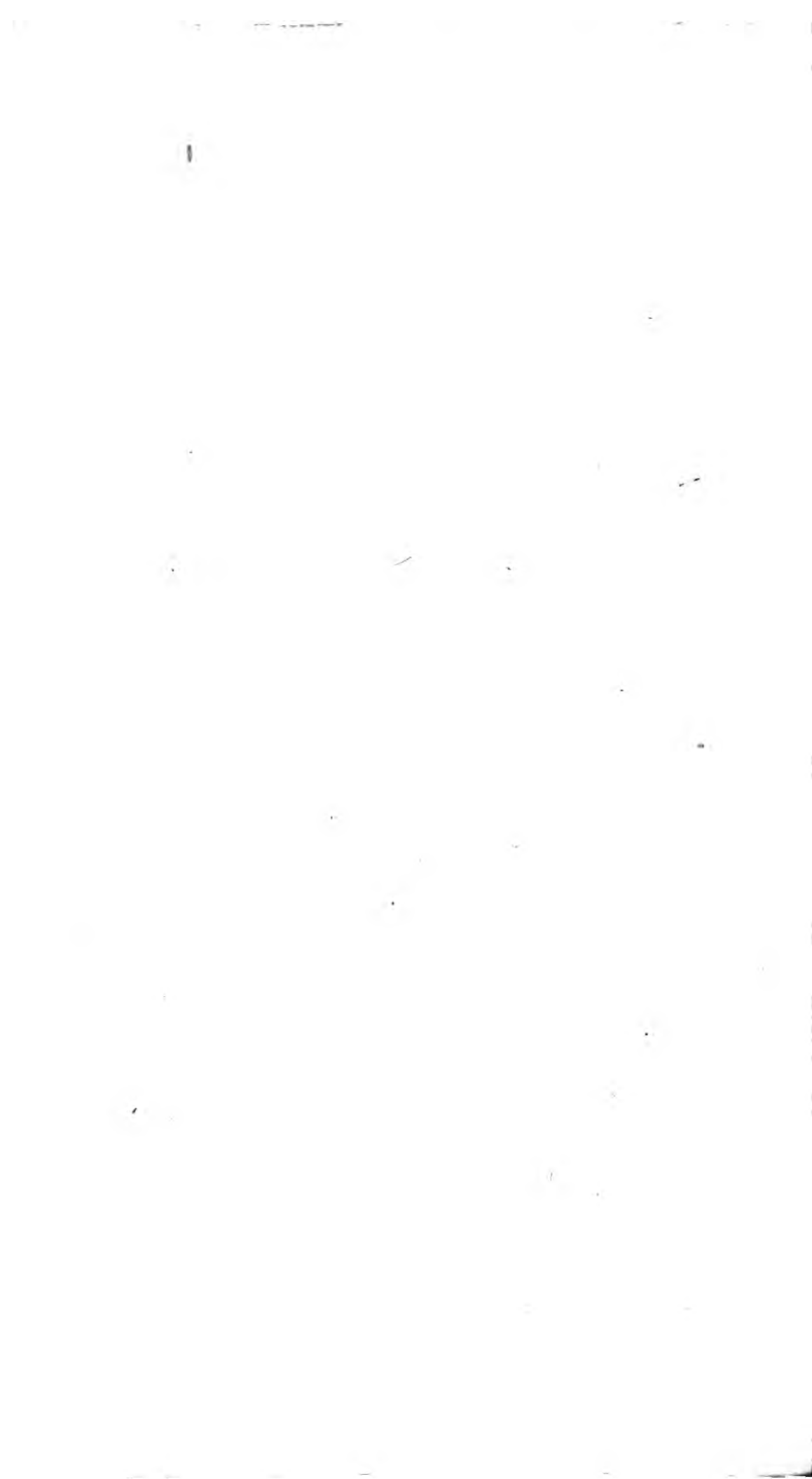
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1785.



L E T T R E S
D U
R O I D E P R U S S E
E T
D E M. D E V O L T A I R E.

*Corresp. du roi de P... &c. Tome III. * A*



L E T T R E S

D U

R O I D E P R U S S E

E T

D E M. D E V O L T A I R E.

L E T T R E L X X X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Paris, ce 7 janvier.

S I R E,

JE reçois à la fois de quoi faire tourner plus
d'une tête ; une ancienne lettre de votre
Majesté , datée du 29 de novembre ; deux
médailles qui représentent au moins une partie
de cette physionomie de roi et d'homme de
génie , le portrait de sa Majesté la reine mère ,
celui de madame la princesse *Ulrique* ; et enfin ,
pour comble de faveurs , des vers charmans
du grand *Frédéric* , qui commencent ainsi : —
1744.

Quitterez-vous bien sûrement

1744. *L'empire de Midas , votre ingrate patrie ?*

M. le marquis de *Fénélon* avait tous ces trésors dans sa poche, et ne s'en est défait que le plus tard qu'il a pu. Il a traîné la négociation en longueur, comme s'il avait eu affaire à des hollandais. Enfin me voilà en possession ; j'ai baisé tous les portraits ; madame la princesse *Ulrique* en rougira si elle veut.

Il est fort insolent de baïser fans scrupule
De votre auguste sœur les modestes appas ;
Mais les voir , les tenir , et ne les baïser pas ,
Cela ferait trop ridicule.

J'en ai fait autant , Sire , à vos vers dont l'harmonie et la vivacité m'ont fait presque autant d'effet que la miniature de son Altesse royale. Je disais :

Quel est cet agréable son ?
D'où vient cette profusion
De belles rimes redoublées ?
Par qui les Muses appelées
Ont-elles quitté l'Hélicon ?
Est-ce Bernard , mon compagnon ,
Qui de fleurs sème les allées
Des jardins du sacré vallon ?

Est-ce l'architecte Amphion ,
Par qui les pierres assemblées
S'arrangent sous son violon ?
Est-ce le charmant Arion
Chantant sur les plaines salées ?
C'est mon prince ou c'est Apollon.

1744.

Au doux son de tant de merveilles ,
J'entends braire près d'un chardon
L'animal à longues oreilles
De qui vous devinez le nom. (1)
Il nous dit de sa voix pesante :
N'admirez plus la voix brillante
De ce roi poète , orateur ;
Auprès de moi que peut-il être ?
Il n'est que roi , je suis son maître ;
Car des rois je suis précepteur.

Oui , tu l'es ; autrefois Achille
Soumit son enfance docile
A ce singulier animal
Moitié fage , moitié cheval ;
Mon cher précepteur , c'est dommage ;
Mais quand le Ciel t'a fabriqué ,
Il n'acheva pas son ouvrage ;
Une des moitiés a manqué.

(1) Il est probablement ici question de *Boyer*.

1744. LETTRE LXXXVII.
DU ROI.

Du 7 avril.

.
.

ENFIN, malgré que j'en aye, voilà des vers que votre *Apollon* m'arrache. Encore s'il m'inspirait!

Votre *Méropé* m'a été rendue, et j'ai fait la commission de l'auteur en distribuant son livre. Je ne m'étonne point du succès de cette pièce. Les corrections que vous y avez faites, la rendent, par la sagesse, la conduite, la vraisemblance et l'intérêt, supérieure à toutes vos autres pièces de théâtre, quoique *Mahomet* ait plus de force, et *Brutus* de plus beaux vers.

Ma sœur *Ulrique* voit votre rêve (1) accompli en partie; un roi la demande pour épouse; les vœux de toute la nation suédoise sont pour

(1) Voyez la petite pièce de vers: *Souvent un air de vérité*, &c. volume des Contes, Satires, &c. page 393, et remarquez par cette lettre combien le roi était éloigné de répondre à ce madrigal par les vers infames que les vils détracteurs de M. de *Voltaire* ont osé supposer.

elle. C'est un enthousiasme et un fanatisme ———
 auquel ma tendre amitié pour elle a été obligée 1744.
 de céder. Elle va dans un pays où ses talens
 lui feront jouer un grand et beau rôle.

Dites, s'il vous plaît, à *Rothembourg*, si
 vous le voyez, que ce n'est pas bien à lui de
 ne me point écrire depuis qu'il est à Paris. Je
 n'entends non plus parler de lui que s'il était
 à Pékin. Votre air de Paris est comme la fon-
 taine de Jouvence, et vos voluptés comme les
 charmes de *Circé*; mais j'espère que *Rothembourg*
 échappera à la métamorphose.

Adieu, admirable historien, grand poète,
 charmant auteur de cette Pucelle, invisible et
 triste prisonnière de *Circé*; adieu à l'amant de
 la cuisinière de *Valori*, de madame *du Châtelet*
 et de ma sœur. Je me recommande à la protec-
 tion de tous vos talens, et surtout de votre
 goût pour l'étude, dont j'attends mes plus
 doux et plus agréables amusemens.

FÉDÉRIC.

On démeuble la maison que l'on avait com-
 mencé à meubler pour vous à Berlin.

1746. LETTRE LXXXVIII. (*)

D U R O I.

A Berlin, le 18 de décembre.

LE marquis de *Paulmy* sera reçu comme le fils d'un ministre français que j'estime, et comme un nourrisson du Parnasse, accrédité par *Apollon* même. Je suis bien fâché que le chemin du duc de *Richelieu* ne le conduise pas par Berlin; il a la réputation de réunir mieux qu'homme de France les talens de l'esprit et de l'érudition aux charmes et à l'illusion de la politesse. C'est le modèle le plus avantageux à la nation française que son maître ait pu choisir pour cette ambassade; un homme de tout pays, citoyen de tous les lieux, et qui aura dans tous les siècles les mêmes suffrages que lui accordent Paris, la France et l'Europe entière.

Je suis accoutumé à me passer de bien des agrémens dans la vie. J'en supporterai plus facilement la privation de la bonne compagnie dont les gazettes nous avaient annoncé la venue.

(*) On n'a rien trouvé de 1745, et peu de lettres des années suivantes.

Tant que vous ne mourrez que par métaphore , je vous laisserai faire. Confessez-vous, faites-vous graisser la physionomie des saintes huiles , recevez à la fois les sept sacremens , si vous le voulez ; peu m'importe : cependant dans votre soi-disante agonie , je me garderai bien d'avoir autant de sécurité que les Hollandais en ont eu envers le maréchal de Saxe. Certes , vous autres Français , vous êtes étonnans ! Vos héros gagnent des batailles ayant la mort sur les lèvres , et vos poètes font des ouvrages immortels à l'agonie. Que ne ferez-vous pas , si jamais la nature se plaît par un caprice à vous rendre sains et robustes !

Les anecdotes sur la vie privée de *Louis XIV* m'ont fait bien du plaisir , quoique , à la vérité , je n'y aye pas trouvé des choses nouvelles. Je voudrais que vous n'écrivissiez point la campagne de 44 , et que vous missiez la dernière main au *Siècle de Louis le grand*. Les auteurs contemporains sont accusés par tous les siècles d'être tombés dans les aigreurs de la satire ou dans la fatuité de la flatterie. S'il y a moyen de vous faire faire un mauvais ouvrage , c'est en vous obligeant à travailler à celui que vous avez entrepris. C'est aux hommes à faire de grandes choses , et à la postérité impartiale à prononcer sur eux et sur leurs actions.

Croyez - moi , achevez la Pucelle. Il vaut

— mieux dérider le front des honnêtes gens que
1746. de faire des gazettes pour des polissons. Un
Hercule enchaîné et retenu par trop d'entraves ,
doit perdre sa force et devenir plus flasque
que le lâche *Paris*.

Il semble que le dauphin ne se marie que
pour exercer votre génie. Sémiramis fait
autant de bruit en Allemagne que la nouvelle
dauphine en fait en France. Mettez-moi donc en
état de juger ou de l'une ou de l'autre , et de
joindre mes suffrages à ceux de Versailles.

Maupertuis se remet de sa maladie. Toute
la ville s'intéresse à son sort ; c'est notre Palla-
dium , et la plus belle conquête que j'aye
faite de ma vie. Pour vous qui n'êtes qu'un
inconstant , un ingrat , un perfide , un . . . que
ne vous dirais-je pas , si je ne faisais grâce à
vous et à tous les Français en faveur de
Louis XV.

Adieu ; les vêpres de la comédie sonnent.
Barbarin , *Cochois* , *Hauteville* m'appellent ; je
vais les admirer. J'aime la perfection dans
tous les métiers , dans tous les arts ; c'est
pourquoi je ne saurais refuser mon estime à
l'auteur de la *Henriade*.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXIX.

1747.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey , le 24 de janvier.

SIRE ,

JE reçois enfin le paquet du 24 novembre ; un maudit courrier qui était chargé de ce paquet enfermé dans une boîte envoyée de Paris à madame *du Châtelet* , l'avait porté à Strasbourg toujours courant , et ensuite l'avait laissé dans la ville de Troyes à dix-huit lieues d'ici.

Tous les amiraux d'Albion
Auraient eu le temps de nous rendre
Les ruines du Cap-breton ,
Et nous le temps de les reprendre ,
Pendant que cet aimable don
De mon Frédéric-Apollon
A Cirey se faisait attendre.

On revient toujours à ses goûts ; vous refaites des vers quand vous n'avez plus de batailles à donner. Je croyais que vous vous étiez mis tout entier à la prose.

1747.

Mais il faut que votre génie ,
 Que rien n'a jamais limité ,
 S'élançe avec rapidité
 Du haut du mont inhabité
 Où pâlit la Philosophie
 Jusqu'en ce pays enchanté
 Où folâtre la Poësie.

Vous donnez sur les oreilles aux Autrichiens et aux Saxons , vous donnez la paix dans la capitale d'un roi ennemi (*), vous approfondissez la métaphysique , vous écrivez les mémoires d'un siècle dont vous êtes le premier homme ; enfin vous faites des vers , et assurément vous en faites plus que moi qui n'en peux plus et qui laisse là le métier.

Je n'ai point encore vu ceux dont vous régalez M. de *Maurepas* ; mais j'avais déjà l'épître dont vous avez honoré le président de votre académie ; ils sont très-jolis. Le *du Gué-Trouin demi-homme et demi-marsouin* est bien plaisant ; mais l'Épître sur la vanité de la gloire et de l'intérêt me charme encore davantage.

Le portrait de l'insulaire

*Qui de son cabinet pense agiter la terre ,
 De ses propres sujets habile séducteur ,
 Des princes et des rois dangereux corrupteur , &c.*

(*) La paix de Drefde , du 25 décembre 1746.

est un morceau de la plus grande force et de la plus grande beauté. Tous les travers de l'homme font fort bien touchés dans cette épître. ——— 1747.

Des fous qui s'en font tant accroire
 Vous peignez les légéretés ;
 De nos vaines témérités
 Vos vers font la fidelle histoire :
 On peut fronder les vanités
 Quand on est au fein de la gloire.

Je croirais volontiers que l'Ode sur la guerre est de quelque pauvre citoyen, bon poète, lassé de payer le dixième et le dixième du dixième, et de voir ravager sa terre ; point du tout ; elle est du roi qui a commencé la noïse, qui a gagné les armes à la main une province et cinq batailles.

Sire, votre Majesté fait de beaux vers, mais elle se moque du monde. Toutefois qui fait si vous ne pensez pas tout cela quand vous écrivez ? Il se peut très-bien faire que l'humanité vous parle dans le même cabinet où la politique et la gloire ont signé les ordres pour assembler des armées. On est animé aujourd'hui par les passions des héros ; demain on pensera en philosophe. Tout cela s'accorde à merveille, selon que les roues de la machine

—
1747. pensante font montées ; et je vous assure que votre personne m'est la preuve de ce que vous daignâtes m'écrire, il y a dix ans, sur la liberté de l'homme.

J'ai relu, il n'y a pas long-temps, ce petit morceau ; il fait trembler ; et plus j'y pense, plus je reviens à l'avis de votre Majesté. J'avais grande envie que nous fussions libres ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience et la raison me convainquent que nous sommes des machines faites pour aller un certain temps, comme il plaît à DIEU. Remerciez la nature de la façon dont votre machine est faite ; je la remercie, moi, de ce qu'elle a été montée pour écrire l'Épître à *Hermotime*.

*Le vainqueur de l'Asie en subjuguant cent rois
Dans le rapide cours de ses brillans exploits,
Estimait Aristote et méditait son livre.
Heureux si sa raison plus docile à le suivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meurtre affreux obscurci ses vertus !
Mais ce même Alexandre apaisant sa furie,
En faveur de Pindare épargna sa patrie.*

Personne n'a fait en France de meilleurs vers que ceux-là, et il y en a beaucoup dans cette épître qui ont autant de force, de clarté

et d'élégance. Votre Majesté a déjà peut-être —
 lu Catilina : elle verra si nos académiciens 1747.
 écrivent aussi bien qu'elle.

Grand merci, Sire, de ce que dans votre ode sur votre académie vous daignez employer dans les chutes des strophes les trois petits vers de trois pieds ; c'est une mesure dont je croyais m'être seul servi. Vous la consacrez en l'embellissant. Je ne connais guère de mesure plus harmonieuse ; il y a peu d'oreilles qui sentent ces délicatesses ; votre géomètre borgne (1) dont votre Majesté parle, n'en fait rien. Nous sommes dans le monde un petit nombre d'adeptes qui nous y connaissons ; le reste est profane. Il faudrait que tous les adeptes fussent à votre cour.

(1) Ce géomètre borgne est *Léonard Euler*, l'un des plus grands hommes de notre siècle ; il est très-vrai qu'il ne se connaissait pas en vers français.

1747.

L E T T R E X C.

D U R O I.

Du 22 février.

Vous n'avez donc point fait votre *Sémiramis* pour Paris ; on ne se donne pas non plus la peine de travailler avec soin une tragédie pour la laisser vieillir dans un portefeuille. Je vous devine ; avouez donc que cette pièce a été composée pour notre théâtre de Berlin : à coup sûr , c'est une galanterie que vous me faites , et que votre discrétion ou votre modestie vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remerciemens à la lettre , et j'attends la pièce pour l'applaudir ; car on peut applaudir d'avance quand il s'agit de vos ouvrages. Il n'y a qu'une injustice extrême de la part du public , ou plutôt les intrigues et les cabales qui peuvent vous enlever les louanges que vous méritez.

Voilà donc votre goût décidé pour l'histoire : suivez , puisqu'il le faut , cette impulsion étrangère ; je ne m'y oppose pas. L'ouvrage qui m'occupe n'est point dans le genre de mémoires ni de commentaires ; mon personnel n'y entre pour rien. C'est une fatuité en tout
homme

homme de se croire un être assez remarquable —
 pour que tout l'univers soit informé du détail 1747.
 de ce qui concerne son individu. Je peins en
 grand le bouleversement de l'Europe ; je me
 suis appliqué à crayonner les ridicules et les
 contradictions que l'on peut remarquer dans
 la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai
 rendu le précis des négociations les plus
 importantes , des faits de guerre les plus
 remarquables ; et j'ai assaisonné ces récits de
 réflexions sur les causes des événemens et sur
 les différens effets qu'une même chose produit
 quand elle arrive dans d'autres temps , ou
 chez différentes nations. Les détails de guerre
 que vous dédaignez font sans doute ces longs
 journaux qui contiennent l'ennuyeuse énumé-
 ration de cent minuties , et vous avez raison
 sur ce sujet ; cependant il faut distinguer la
 matière de l'inhabileté de ceux qui la traitent
 pour la plupart du temps. Si on lisait une
 description de Paris où l'auteur s'amusât à
 donner l'exacte dimension de toutes les mai-
 sons de cette ville immense , et où il n'omît
 pas jusqu'au plan du plus vil brelan , on
 condamnerait ce livre et l'auteur au ridicule ;
 mais on ne dirait pas pour cela que Paris est
 une ville ennuyeuse. Je suis du sentiment
 que de grands faits de guerre écrits avec con-
 cision et vérité , qui développent les raisons

— qu'un chef d'armée a eues en se décidant , et
 1747. qui exposent pour ainsi dire l'ame de ses opérations ; je crois , je le répète , que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui font profession des armes. Ce sont des leçons qu'un anatomiste fait à des sculpteurs , qui leur apprennent par quelles contractions les muscles du corps humain se remuent. Tous les arts ont des exemples et des préceptes. Pourquoi la guerre qui défend la patrie et sauve les peuples d'une ruine prochaine n'en aurait-elle pas ?

Si vous continuez à écrire sur ces dernières guerres , ce sera à moi à vous céder ce champ de bataille ; aussi-bien mon ouvrage n'est-il pas fait pour le public. J'ai pensé très-sérieusement trépasser , ayant eu une attaque d'apoplexie imparfaite ; mon tempérament et mon âge m'ont rappelé à la vie. Si j'étais descendu là-bas , j'aurais guetté *Lucrèce* et *Virgile* , jusqu'au moment que je vous aurais vu arriver ; car vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'Elysée qu'entre ces deux messieurs-là. J'aime cependant mieux vous appointer dans ce monde-ci ; ma curiosité sur l'infini et sur les principes des choses n'est pas assez grande pour me faire hâter le grand voyage. Vous me faites espérer de vous revoir ; je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai , car je

n'ajoute pas grand'foi à ce voyage : cependant ———
vous pouvez vous attendre à être bien reçu ; 1747.

Car je t'aime toujours tout ingrat et vaurien ,
Et ma facilité fait grâce à ta faiblesse ;
Je te pardonne tout avec un cœur chrétien.

Le duc de *Richelieu* a vu des dauphines ,
des fêtes , des cérémonies et des fats ; c'est le
lot d'un ambassadeur. Pour moi j'ai vu le
petit *Paulmy* aussi doux qu'aimable et spirituel.
Nos beaux esprits l'ont dévalisé en passant ,
et il a été obligé de nous laisser une comédie
charmante qui a eu assez de succès à la repré-
sentation ; il doit être à présent à Paris. Je
vous prie de lui faire mes complimens , et de
lui dire que sa mémoire subsistera toujours ici
avec celle des gens les plus aimables.

Vous avez prêté votre Pucelle à la duchesse
de Virtemberg ; apprenez qu'elle l'a fait
copier pendant la nuit. Voilà les gens à qui
vous vous confiez ; et les seuls qui méritent
votre confiance , ou plutôt à qui vous devriez
vous abandonner tout entier , sont ceux avec
lesquels vous êtes en défiance. Adieu ; puisse
la nature vous donner assez de force pour
venir dans ce pays-ci , et vous conserver
encore de longues années pour l'ornement
des lettres et pour l'honneur de l'esprit
humain !

1747.

L E T T R E X C I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Mars.

L E S fileuses des destinées ,
 Les Parques ayant mille fois
 Entendu les ames damnées
 Parler là-bas de vos exploits ,
 De vos rimes si bien tournées ,
 De vos victoires , de vos lois ,
 Et de tant de belles journées ,
 Vous crurent le plus vieux des rois.
 Alors des rives du Cocyte ,
 A Berlin vous rendant visite ,
 Atropos vint avec le Temps ,
 Croyant trouver des cheveux blancs ,
 Front ridé , face décrépité ,
 Et discours de quatre-vingts ans.
 Que l'inhumaine fut trompée !
 Elle aperçut de blonds cheveux ,
 Un teint fleuri , de grands yeux bleus ,
 Et votre flûte et votre épée ;
 Elle songea , pour mon bonheur ,
 Qu'Orphée autrefois par sa lyre ,

Et qu'Alcide par sa valeur ,
 La bravèrent dans son empire.
 Elle trembla quand elle vit
 Ce grand homme qui réunit
 Les dons d'Orphée et ceux d'Alcide ;
 Doublement elle vous craignit ,
 Et jetant son ciseau perfide ,
 Chez ses sœurs elle s'en alla ,
 Et pour vous le trio fila
 Une trame toute nouvelle ,
 Brillante , dorée , immortelle ,
 Et la même que pour Louis ;
 Car vous êtes tous deux amis :
 Tous deux vous forcez des murailles ,
 Tous deux vous gagnez des batailles
 Contre les mêmes ennemis :
 Vous régnez sur des cœurs soumis ,
 L'un à Berlin , l'autre à Versailles.
 Tous deux un jour mais je finis.
 Il est trop aisé de déplaire
 Quand on parle aux rois trop long-temps ;
 Comparer deux héros vivans
 N'est pas une petite affaire.

 1747.

Vraiment , Sire , je ne vous dirais pas de
 ces bagatelles rimées , et je ferais bien loin
 de plaifanter , si votre lettre , en me rassurant ,
 ne m'avait inspiré de la gaieté. La Renommée ,

1747.

qui a toujours ses cent bouches ouvertes pour parler des rois, et qui en ouvre mille pour vous, avait dit ici que votre Majesté était à l'extrémité, et qu'il y avait très-peu d'espérance. Cette mauvaise nouvelle, Sire, vous aurait fait grand plaisir, si vous aviez vu comme elle fut reçue. Comptez qu'on fut consterné, et qu'on ne vous aurait pas plus regretté dans vos Etats. Vous auriez joui de toute votre renommée, vous auriez vu l'effet que produit un mérite unique sur un peuple sensible; vous auriez senti toute la douceur d'être chéri d'une nation qui, avec tous ses défauts, est peut-être dans l'univers la seule dispensatrice de la gloire. Les Anglais ne louent que les Anglais; les Italiens ne font rien; les Espagnols n'ont plus guère de héros, et n'ont pas un écrivain; les monades de *Leibnitz* en Allemagne et l'harmonie préétablie n'immortaliseraient aucun grand homme. Vous savez, Sire, que je n'ai pas de prévention pour ma patrie; mais j'ose assurer qu'elle est la seule qui élève des monumens à la gloire des grands hommes qui ne sont pas nés dans son sein.

Pour moi, Sire, votre péril me fit frémir, et me coûta bien des larmes. Ce fut M. de *Paulmy* qui m'apprit que votre Majesté se portait bien, et qui me rendit ma joie.

Je ferais tenté de croire que les pilules de *Sthal* doivent faire du bien au roi de Prusse ; elles ont été inventées à Berlin , et elles m'ont presque guéri en dernier lieu. Si elles ont un peu raccommo^dé mon corps cacochyme , que ne feront - elles point au tempérament d'un héros ?

 1747.

L E T T R E X C I I.

D U R O I.

24 avril.

V O U S rendez la Mort si galante ,
 Et le Tartare si charmant ,
 Que cette image décevante
 Séduit mon esprit et le tente
 D'en tâter pour quelque moment ;
 Mais de cette demeure sombre
 Où Proserpine avec Pluton
 Gouverne le funeste nombre
 D'habitans du noir Phlégéon ,
 Je n'ai point vu revenir d'ombre.
 J'ignore si dans ce canton
 Les beaux esprits ont le bon ton ;
 Et le voyage est de nature

 1747.

Qu'en s'embarquant avec Caron
 La retraite n'est pas trop sûre.
 Laissons donc à la Fiction
 La tranquille possession
 Du royaume de l'autre monde ,
 Source où l'imagination ,
 En nouveautés toujours féconde ,
 Puise le système où se fonde ,
 La populaire opinion.
 Qu'un fanatique ridicule
 Y place son plus doux espoir ;
 Qu'on prépare pour ce manoir
 Un quidam que la fièvre brûle ,
 S'il faut lui dorer la pilule
 Pour l'envoyer tout consolé ,
 Bien lesté , faintement huilé ,
 Passer en pompe triomphale
 Au bord de la rive infernale ;
 Moi qui ne suis point affublé
 De vision théologale ,
 Je préfère à cette morale
 La solide réalité
 Des voluptés de cette vie.
 Je laisse la félicité
 Dont on prétend qu'elle est suivie
 A quelque docteur entêté ,
 Dont l'ame au plaisir engourdie

Ne

Ne vit que dans l'éternité ;
 A cette engeance triste et folle
 Des Mallebranches de l'école ,
 Grands alambiqueurs d'argumens ,
 Dont la raison et le bon sens
 Subtilement des bancs s'envole ;
 Attendant un Roland nouveau
 Qui , par pitié pour leur cerveau ,
 Aille recouvrer leur fiole.

 1747.

Pour moi qui me ris de ces fous ,
 Je m'abandonne fans faiblesse
 Aux plaisirs que m'offrent mes goûts ;
 Et lorsque mon démon m'opresse ,
 Aux riches sources du Permesse
 J'ose encor puiser quelquefois.
 Mais l'âge fane ma jeunesse ;
 Mon front fillonné par ses doigts
 M'apprend , hélas ! que la vieillesse
 Vient pour me ranger sous ses lois.

Adieu , beaux jours , plaisirs , folie ,
 Brillante imagination ,
 Enfans de mon naissant génie ;
 Adieu , petillante faillie ,
 Vos charmes sont hors de faison ;
 Et la sagesse , me dit-on ,
 Doit sur la phyfionomie

1747.

D'un républicain de Platon
Imprimer l'air froid de Caton.

Adieu, beaux vers, douce harmonie,
Frénétique métromanie,
Immortelle cour d'Apollon,
Qui jurez dans la compagnie
De la pourpre et de la raison.
Ma muse du Pinde proscrite
M'avertit que son Dieu la quitte.
Ainsi donc j'abandonnerai
Cette séduisante carrière ;
Mais tant que je vous y verrai,
Assis auprès de la barrière,
Battant des mains j'applaudirai.

Je vous rends un peu de laiton pour de l'or pur que vous m'envoyez. Il n'est en vérité rien au-dessus de vos vers. J'en ai vu que vous adressez à *Algarotti* qui sont charmans, mais ceux qui sont pour moi sont encore au-dessus des autres.

La *Sémiramis* m'est parvenue en même temps, remplie de grandes beautés de détail et de ces superbes tirades qui confirment le goût décidé que j'ai pour vos ouvrages. Je ne fais cependant si les spectres et les ombres que vous mettez dans cette pièce lui donne-

ront tout le pathétique que vous vous en promettez. L'esprit du dix-huitième siècle se prête à ce merveilleux lorsqu'il est en récit, et c'est un peu hasarder que de le mettre en action. Je doute que l'ombre du grand *Ninus* fasse des prosélytes. Ceux qui croient à peine en DIEU doivent rire quand ils voient des démons jouer un rôle sur le théâtre. 1747.

Je hasarde peut-être trop de vous exposer mes doutes sur une chose dont je ne suis pas juge compétent. Si c'était quelque manifeste, quelque alliance, ou quelque traité de paix, peut-être pourrais-je en raisonner plus à mon aise, et bavarder politique; ce qui est le plus souvent travestir en héroïsme la fourberie des hommes.

Je me suis à présent enfoncé dans l'histoire; je l'étudie, je l'écris, plus curieux de connaître celle des autres que de savoir la fin de la mienne. Je me porte mieux à présent; je vous conserve toujours mon estime, et je suis toujours dans les dispositions de vous recevoir ici avec empressement. Adieu.

FÉDÉRIC.

Faites, je vous prie, mes complimens à madame *du Châtelet*, et remerciez-la de la part qu'elle prend à ce qui me regarde.

1748.

L E T T R E X C I I I .

D U R O I .

A Potsdam , le 29 de novembre.

EN vain veux-je vous arrêter ;
 Partez donc , indiscrete Muse ,
 Allez vous-même déclamer
 Vos vers que Vaugelas récuse ,
 Et chez l'Homère des Français
 Etaler l'amas des portraits
 Qu'a peints votre verve diffuse.
 Quels font vos étranges exploits ?
 A-t-on jamais entendu l'âne
 Provoquer de sa voix profane
 Le chantre aimable de nos bois ?

Et vous , babillarde caillette ,
 Allez , sans raison , sans sujet ,
 Auprès du plus fameux poète ,
 Afin d'exciter sa trompette
 Par les sons de mon flageolet.

Partez donc , je n'y fais que faire.
 Puisqu'il le faut , voyez , Voltaire ,
 Le fatras énorme et complet

De mille rimes infensées

Qui , malgré moi , comme il leur plaît ,

Ont défiguré mes pensées ;

Mais furtout gardez le secret.

1748.

Voilà la façon dont j'ai parlé à ma muse ou à mon esprit ; j'y ajoutais encore quelques réflexions. *Voltaire* , leur difais-je , est malheureux ; un libraire avide de ses ouvrages , ou quelque éditeur familier lui volera un jour sa cassette , et vous aurez le malheur , mes vers , de vous y trouver et de paraître dans le monde malgré vous ; mais sentant que cette réflexion n'est qu'un effet de l'amour propre , j'opinai pour le départ des vers , trouvant dans le fond que ces laborieux ouvrages , au lieu de trouver une place dans votre cassette , serviraient mieux dans la tabagie du roi *Stanislas* . Qu'on les brûle ! c'est la plus belle mort qu'ils peuvent attendre. A propos du roi *Stanislas* , je trouve qu'il mène une vie fort heureuse ; on dit qu'il enfume madame *du Châtelet* et le gentilhomme ordinaire de la chambre de *Louis XV* , c'est-à-dire qu'il ne peut se passer de vous deux. Cela est raisonnable , cela est bien. Le sort des hommes est bien différent ; tandis qu'il jouit de tous les plaisirs , moi , pauvre fou , peut-être maudit de DIEU , je versifie. Passons à des sujets plus

— graves. Savez-vous bien que je me suis mis
1748. en colère contre vous , et cela tout de bon ?
Comment pourrait-on ne point se fâcher ?
car

Du plus bel esprit de la France ,
Du poëte le plus brillant ,
Je n'ai reçu depuis un an
Ni vers ni pièce d'éloquence.

C'est , dit-on , que Sémiramis
L'a retenu dans Babylone ;
Cette nouvelle Tifiphone
Fait-elle oublier des amis ?
Peut-être écrit-il de Louis
La campagne en exploits fameuse ,
Où , vainqueur de ses ennemis ,
Les bords orgueilleux de la Meuse
Arborèrent les fleurs de lis.

Jamais l'ouvrage ne dérange
Un esprit sublime et profond.
D'où vient donc ce silence étrange ?
On dirait qu'un beau jour Caron ,
Inspiré par un mauvais ange ,
Vous a transporté chez Pluton ,
Dans ce manoir funeste et sombre
Où le sot vaut l'homme d'esprit ,
D'où jamais ne fortit une ombre ,
Où l'on n'aime , ne boit , ni rit.

Cependant un bruit court en ville ,
 De Paris l'on mande tout bas
 Que Voltaire est à Lunéville ;
 Mais quels contes ne fait-on pas ?
 Un instant m'en rappelle mille.

 1748.

Deux rois , dit-on , font vos galans ;
 L'un roi fans peuple et fans couronne ,
 L'autre si puiffant qu'il en donne
 A fes beaux-fils , à fes parens.

Au nombre des rois vos amans
 J'en ajouterais un troifième ;
 Mais la décence et le bon fens
 M'ont empêché depuis long-temps
 D'oser vous parler de moi-même.

Malgré ce filence , j'exciterai d'ici votre ardeur pour l'ouvrage. Je ne vous dirai point : Vaillant fils de *Télamon* , ranimez votre courage aujourd'hui que tous vos généreux compagnons font hors de combat , et que le sort des Grecs dépend de votre bras. Mais , achevez l'histoire de *Louis le grand* : et ayant eu l'honneur de donner à la France un *Virgile* , ajoutez-y la gloire de lui donner un *Arioste*.

Les nouvelles publiques m'ont mis de mauvaife humeur. Je trouve que , comme vous n'êtes point à Paris , vous feriez tout auffi

— bien à Berlin qu'à Lunéville. Si madame du
1748. *Châtelet* est une femme à composition, je lui
propose de lui emprunter son *Voltaire* à gage.
Nous avons ici un gros cyclope de géomètre que
nous lui engagerons contre le bel esprit ; mais
qu'elle se détermine vite. Si elle souscrit au
marché, il n'y a point de temps à perdre. Il
ne reste plus qu'un œil à notre homme ; et
une courbe nouvelle qu'il calcule à présent
pourrait le rendre aveugle tout-à-fait avant
que notre marché fût conclu. Faites - moi
savoir sa réponse, et recevez en même temps
de bonne part les profondes salutations que
ma muse fait à votre puissant génie. Adieu.

FÉDÉRIC.

D U R O I.

A Potsdam , le 13 février.

J E reçois avec plaisir deux de vos lettres à la fois : avouez-moi que ce grand envoi de vers vous a paru assez ridicule. Il me semble que c'est *Thersite* qui veut faire assaut de valeur contre *Achille*. J'espérais qu'à vos lettres vous joindriez une critique de mes pièces , comme vous en usiez autrefois , lorsque j'étais habitant de Remusberg , où le pauvre *Keiserling* que je regrette et que je regretterai toujours , vous admirait. Mais *Voltaire* devenu courtifan ne fait donner que des louanges ; le métier en est , je l'avoue , moins dangereux. Ne pensez pas cependant que ma gloire poétique se fût offensée de vos corrections ; je n'ai point la fatuité de présumer qu'un allemand fasse de bons vers français.

La critique douce et civile

Pour un auteur est un grand bien ;

Dans son amour propre imbécille ,

Sur ses défauts il ne voit rien.

Ce flambeau divin qui l'éclaire

1749.

Bleffe à la vérité ses yeux ,
 Mais bientôt il n'en voit que mieux ;
 Il corrige , il devient sévère.
 Qui tend à la perfection ,
 Limant , polissant son ouvrage ,
 Distingue la correction
 De la satire et de l'outrage.

Ayez donc la bonté de ne point m'épargner ;
 je sens que je pourrai faire mieux , mais il
 faut que vous me disiez comment.

Ne pensez-vous pas que de bien faire des
 vers est un acheminement pour bien écrire en
 prose ? le style n'en deviendrait-il pas plus
 énergique , surtout si l'on prend garde de ne
 point charger la prose d'épithètes , de péri-
 phrases et de tours trop poétiques ?

J'aime beaucoup la philosophie et les vers.
 Quand je dis philosophie , je n'entends ni la
 géométrie ni la métaphysique : la première ,
 quoique sublime , n'est point faite pour le
 commerce des hommes ; je l'abandonne à
 quelque rêve-creux d'anglais ; qu'il gouverne
 le ciel comme il lui plaira , je m'en tiens à la
 planète que j'habite ; pour la métaphysique ,
 c'est , comme vous le dites très-bien , un
 ballon enflé de vent. Quand on fait tant que
 de voyager dans ce pays-là , on s'égare entre

des précipices et des abymes ; et je me persuade que la nature ne nous a point faits pour deviner ses secrets , mais pour coopérer au plan qu'elle s'est proposé d'exécuter. Tirons tout le parti que nous pouvons de la vie ; et ne nous embarrassons point si ce sont des mobiles supérieurs qui nous font agir , ou si c'est notre liberté. Si cependant j'osais hasarder mon sentiment sur cette matière , il me semble que ce sont nos passions et les conjonctures dans lesquelles nous nous trouvons qui nous déterminent. Si vous voulez remonter *ad priora* , je ne fais point ce qu'on en pourra conclure. Je sens bien que c'est ma volonté qui me fait faire des vers , tant bons que mauvais ; mais j'ignore si c'est une impulsion étrangère qui m'y force : toutefois lui devrais-je savoir mauvais gré de ne pas mieux m'inspirer.

Ne vous étonnez point de mon Ode sur la guerre ; ce sont , je vous assure , mes sentimens. Distinguez l'homme d'Etat du philosophe , et sachez qu'on peut faire la guerre par raison , qu'on peut être politique par devoir et philosophe par inclination. Les hommes ne sont presque jamais placés dans le monde selon leur choix : de là vient qu'il y a tant de cordonniers , de prêtres , de ministres et de princes , mauvais.

1749.

Si tout était bien assorti
 Sur ce ridicule hémisphère ,
 L'ouvrier , quittant son outil ,
 Serait amiral ou corsaire ;
 Le roi peut-être charbonnier ;
 Le général un maltotier ;
 Le berger maître de la terre ;
 L'auteur un grand foudre de guerre ;
 Mais rassurons-nous là-dessus ,
 Chacun conservera sa place ;
 Le monde va par ses vieux us ;
 Et jusqu'à la dernière race
 On y verra mêmes abus.

A propos de vers, vous me demandez ce que je pense de la tragédie de *Crébillon*. J'admire l'auteur de *Rhadamiste*, d'*Electre* et de *Sémiramis*, qui sont de toute beauté; et le *Catilina* de *Crébillon* me paraît l'*Attila* de *Corneille*, avec cette différence, que le moderne est bien au-dessus de son prédécesseur pour la fabrique des vers. Il paraît que *Crébillon* a trop défiguré un trait de l'histoire romaine, dont les moindres circonstances sont connues. De tout son sujet, *Crébillon* ne conserve que le caractère de *Catilina*. *Cicéron*, *Caton*, la république romaine et le fond de la pièce, tout est si fort changé et même avili,

que l'on n'y reconnaît rien que les noms. Par ———
 cela même *Crébillon* a manqué d'intéresser ses 1749.
 auditeurs. *Catilina* y est un fourbe furieux
 que l'on voudrait voir punir, et la républi-
 que romaine un assemblage de fripons pour
 lesquels on est indifférent. Il fallait peindre
 Rome grande, et les supports de sa liberté
 aussi généreux que sages et vertueux; alors
 le parterre serait devenu citoyen romain, et
 aurait tremblé avec *Cicéron* sur les entreprises
 audacieuses de *Catilina*. De plus, il n'y a
 aucun endroit où le projet de la conjuration
 soit clairement développé; on ignore quel
 était le véritable dessein de *Catilina*; et il me
 semble que sa conduite est celle d'un homme
 ivre. Vous aurez remarqué encore que les
 interlocuteurs varient à chaque scène; il sem-
 ble qu'ils n'y viennent que pour faire changer
 de dialogue à *Catilina*: on peut retrancher de
 la pièce, sans y rien changer, *Lentulus* et les
 ambassadeurs gaulois qui ne sont que des per-
 sonnages inutiles, pas même épifodiques. Le
 quatrième acte est le plus mauvais de tous;
 ce n'est qu'un perfiffage; et dans le cinquième
 acte, *Catilina* vient se tuer dans le temple,
 parce que l'auteur avait besoin d'une cata-
 trophe. Il n'y a aucune raison valable qui
 l'amène là; il semble qu'il devait sortir de
 Rome, comme fit effectivement le vrai *Catilina*.

— 1749. Ce n'est que la beauté de l'élocution et le caractère de *Catilina* qui soutiennent cette pièce sur le théâtre français. Par exemple, lorsque *Catilina* est amoureux, c'est comme un conjuré, rempli d'ambition, doit l'être.

C'est l'ouvrage des sens, non le faible de l'ame.

Quelle force n'y a-t-il pas dans ces caractères rapides de *Cicéron* et de *Caton* ?

Timide, soupçonneux et prodigue de plaintes, &c.

En un mot, cette pièce me paraît un dialogue divinement rimé. Souvenez-vous cependant que la critique est aisée et que l'art est difficile.

Je n'ai compté vous revoir que cet été; si cela se peut, et que vous passiez un tour ici au mois de juillet, cela me fera beaucoup de plaisir. Je vous promets la lecture d'un poëme épique de quatre mille vers ou environ, dont *Valori* est le héros; il n'y manque que cette servante qui alluma dans vos sens des feux séditieux que sa pudeur fut réprimer vivement. Je vous promets même des belles plus traitables. Venez sans dents, sans oreilles, sans yeux et sans jambes, si vous ne le pouvez autrement: pourvu que ce je ne fais quoi qui vous fait penser et qui vous inspire

de si belles choses , soit du voyage , cela me
 suffit. Je recevrai volontiers les fragmens des
 campagnes de *Louis XV* , mais je verrai avec
 plus de satisfaction encore la fin du Siècle de
Louis XIV. Vous n'achevez rien , et cet
 ouvrage seul ferait la réputation d'un homme.
 Il n'y a plus que vous de poète français , et
 que *Voltaire* et *Montesquieu* qui écrivent en
 prose. Si vous faites divorce avec les Muses ,
 à qui fera-t-il désormais permis d'écrire ? ou ,
 pour mieux dire , de quel ouvrage moderne
 pourra-t-on soutenir la lecture ?

Ne boudez donc point avec le public , et
 n'imitiez point le dieu d'*Abraham* , d'*Isaac* et
 de *Jacob* , qui punit les crimes des pères jus-
 qu'à la quatrième génération. Les persécutions
 de l'envie sont un tribut que le mérite paye
 au vulgaire. Si quelques misérables auteurs
 clabaudent contre vous , ne vous imaginez
 pas que les nations et la postérité en feront
 les dupes. Malgré la vétusté des temps nous
 admirons encore les chefs-d'œuvre d'Athènes
 et de Rome : les cris d'*Eschine* n'obscurcissent
 point la gloire de *Démosthènes* ; et quoi qu'en
 dise *Lucain* , *César* passe et passera pour un des
 plus grands hommes que l'humanité ait pro-
 duits. Je vous garantis que vous ferez divinifié
 après votre mort. Cependant ne vous hâtez
 pas de devenir dieu ; contentez-vous d'avoir

— votre apothéose en poche , et d'être estimé
 1749. de toutes les personnes qui sont au-dessus de
 l'envie et des préjugés , au nombre desquelles
 je vous prie de me compter.

L E T T R E X C V.

D U R O I.

De Potsdam , le 5 mars.

I L y a de quoi purger toute la France avec
 les pilules que vous me demandez , et de quoi
 tuer vos trois académies. Ne vous imaginez
 pas que ces pilules soient des dragées ; vous
 pourriez vous y tromper. J'ai ordonné à d'*Arget*
 de vous envoyer de ces pilules qui ont une
 si grande réputation en France , et que le
 défunt *Sthal* faisait faire par son cocher : il n'y
 a ici que les femmes grosses qui s'en servent.
 Vous êtes en vérité bien singulier de me
 demander des remèdes , à moi qui fus tou-
 jours incrédule en fait de médecine.

Quoi ! vous avez l'esprit crédule
 A l'égard de vos médecins ,
 Qui , pour vous dorer la pilule ,
 N'en font pas moins des assassins !

Vous

Vous n'avez plus qu'un pas à faire,
 Et je vois mon dévot Voltaire
 Nafiller chez les capucins.

 1749.

Faites ce que vous pourrez pour vous guérir ; il n'y a de vrai bien en ce monde que la fanté ; que ce soit les pilules , le féné ou les clystères qui vous rétablissent , peu importe : les moyens sont indifférens , pourvu que j'aye encore le plaisir de vous entendre ; car il ne fera plus possible de vous voir : vous devez être tout-à-fait invisible à présent.

Malgré la forbonne plénière ,
 J'avais fermement dans l'esprit
 Que l'homme n'est qu'une matière
 Qui naît , végette et se détruit :
 De cette opinion qu'on blâme
 Je reconnais enfin les torts ;
 Car j'admire votre belle ame ,
 Et je ne vous crois plus de corps.

Je vous envoie encore une épître qui contient l'apologie de ces pauvres rois contre lesquels tout l'univers glose , en enviant cent fois leur fortune prétendue. J'ai d'autres ouvrages que je vous enverrai successivement : c'est mon délassement que de faire des vers. Si je pêche du côté de l'élocution , du moins

*Corresp. du roi de P... &c. Tome III. * D.*

— 1749. — trouverez-vous des choses dans mes épîtres , et point de ce paralogisme vain , de cette crème fouettée qui n'étale que des mots et point de pensées. Ce n'est qu'à vous autres , *Virgiles* et *Horaces* français , qu'il est permis d'employer cet heureux choix de mots harmonieux , cette variété de tours , de passer naturellement du style sérieux à l'enjoué , et d'allier les fleurs de l'éloquence aux fruits du bon sens.

Nous autres étrangers , qui ne renonçons pas pour notre part à la raison , nous sentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à l'élégance et à la pureté que demandent les lois rigoureuses de la poésie française. Cette étude demande un homme tout entier ; mille devoirs , mille occupations me distraient. Je suis un galérien enchaîné sur le vaisseau de l'Etat , ou comme un pilote qui n'ose ni quitter le gouvernail ni s'endormir sans craindre le sort du malheureux *Palinure*. Les Muses demandent des retraites et une entière égalité d'ame dont je ne peux presque jouir. Souvent après avoir fait trois vers on m'interrompt ; ma muse se refroidit , et mon esprit ne se remonte pas facilement. Il y a de certaines ames privilégiées qui font des vers dans le tumulte des cours comme dans les retraites de Cirey , dans les prisons de la bastille

comme sur des paillasses en voyage ; la mienne —
 n'a pas l'honneur d'être de ce nombre : c'est 1749.
 un ananas qui porte dans des ferres , et qui
 périt en plein air.

Adieu ; passez par tous les remèdes que
 vous voudrez , mais surtout ne trompez pas
 mes espérances , et venez me voir. Je vous
 promets une couronne nouvelle de nos plus
 beaux lauriers , une fillette pucelle à votre
 usage , et des vers en votre honneur.

LETTRE XCVI.

D U R O I.

Avril.

DANS votre prose délicate
 Vous avancez très-poliment
 Que je ne suis qu'un automate ,
 Un stoïque sans sentiment ;
 Mes larmes coulent pour Electre ,
 Je suis sensible à l'amitié ,
 Mais le plus héroïque spectre
 Ne m'inspire que la pitié.

Votre cardinal *Quirini* est bien digne du
 temps des spectres et des fortilèges : vous

— 1749. connaissez votre monde; et c'était biens'adref-
 fer, de lui dire que tout catholique étant
 obligé de croire aux miracles, le parterre se
 trouvait obligé en conscience de trembler
 devant l'ombre de *Ninus*; je vous réponds
 que le bibliothécaire de sa Sainteté approu-
 vera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi,
 qui ne suis qu'un maudit hérétique, vous me
 permettrez d'être d'un sentiment différent, et
 de vous dire ingénument ce que je pense de
 votre tragédie. Quelque détour que vous
 preniez pour cacher le nœud de *Sémiramis*,
 ce n'en est pas moins l'ombre de *Ninus*: c'est
 cette ombre qui inspire des remords dévorans
 à sa veuve parricide; c'est l'ombre qui permet
 galamment à sa veuve de convoler en secondes
 noces. L'ombre fait entendre du fond de son
 tombeau une voix gémissante à son fils; il
 fait mieux, il vient en personne effrayer le
 conseil de la reine, et atterrer la ville de
 Babylone; il arme enfin son fils du poignard
 dont *Ninias* assassine sa mère. Il est si vrai que
 défunt *Ninus* fait le nœud de votre tragédie,
 que sans les rêves et les apparitions diffé-
 rentes de cette ame errante, la pièce ne
 pourrait pas se jouer. Si j'avais un rôle à
 choisir dans cette tragédie, je prendrais celui
 du revenant; il y fait tout. Voilà ce que vous
 dit la critique. L'admiration ajoute, avec la

même sincérité , que les caractères sont soutenus à merveille , que la vérité parle par vos acteurs , que l'enchaînement des scènes est faite avec un grand art. *Sémiramis* inspire une terreur mêlée de pitié. Le féroce et artificieux *Affur* , mis en opposition avec le fier et généreux *Ninias* , forme un contraste admirable ; on déteste le premier ; aussi ne lui arrive-t-il aucune catastrophe dans l'action , parce qu'elle n'aurait produit aucun effet. On s'intéresse à *Ninias* , mais on est étonné de la façon dont il tue sa mère ; c'est le moment où il faut se faire la plus forte illusion. On est un peu fâché contre *Azéna* qu'elle porte des paquets , et que ses quiproquo soient la cause de la catastrophe ; toute la pièce est versifiée avec force , les vers me paraissent de la plus belle harmonie , et dignes de l'auteur de la *Henriade*. J'aime mieux cependant lire cette tragédie que de la voir représenter , parce que le spectre me paraîtrait risible , et que cela serait contraire au devoir que je me suis proposé de remplir exactement , de pleurer à la tragédie et de rire à la comédie.

Du temps de Plaute et d'Euripide ,
 Le parterre morigéné
 Suivait ce goût sage et solide ;
 Par malheur il est suranné.

— Vous dirai-je encore un mot sur la tragédie ?
 1749. Les grandes passions me plaisent sur le théâtre ; je sens une satisfaction secrète lorsque l'auteur trouve moyen de remuer et de transporter mon ame par la force de son éloquence ; mais ma délicatesse souffre lorsque les passions héroïques sortent de la vraisemblance. Les machines sont trop outrées dans un spectacle ; au lieu d'émouvoir, elles deviennent puériles. S'il fallait opter, j'aimerais mieux dans la tragédie moins d'élévation et plus de naturel. Le sublime outré donne dans l'extravagance ; *Charles XII* a été le seul homme de tout ce siècle qui eût ce caractère théâtral ; mais, pour le bonheur du genre-humain, les *Charles XII* sont rares. Il y a une *Mariamne de Tristan* qui commence par ce vers :

Fantôme injurieux qui troubles mon repos.

Ce n'est pas certainement comme nous parlons ; apparemment que c'est le langage des habitans de la lune. Ce que je dis des vers doit s'entendre également de l'action ; pour qu'une tragédie me plaise, il faut que les personnages ne montrent les passions que telles qu'elles sont dans les hommes vifs et dans les hommes vindicatifs. Il ne faut dépeindre les hommes ni comme des démons, ni comme des anges, car ils ne sont ni l'un

ni l'autre , mais puiser leurs traits dans la nature.

—
1749.

Pardon , mon cher *Voltaire* , de cette discussion ; je vous parle comme fe fait la fervante de *Molière* ; je vous rends compte des impressions que les choses font sur mon ame ignorante. J'ai trouvé dans le volume que je viens de recevoir , l'éloge que vous faites des officiers qui ont péri dans cette guerre ; ce qui est digne de vous ; et j'ai été surpris que nous nous soyons rencontrés , fans le favoir , dans le choix du même sujet. Les regrets que me caufait la perte de quelques amis , me firent naître l'idée de leur payer , au moins après leur mort , un faible tribut de reconnaissance ; et je composai ce petit ouvrage où le cœur eut plus de part que l'esprit ; mais ce qu'il y a de fingulier , c'est que le mien est en vers , et celui du poëte en prose. *Racine* n'eut de fa vie de triomphe plus éclatant que lorsqu'il traitait le même sujet que *Pradon*. J'ai vu combien mon barbouillage était inférieur à votre éloge. Votre prose apprend à mes vers comme ils auraient dû s'énoncer.

Quoique je fois de tous les mortels celui qui importune le moins les dieux par mes prières , la première que je leur adresserai fera conçue en ces termes :

1749.

O Dieux qui dotiez les poètes
 De tant de sublimes faveurs,
 Ah ! rendez vos grâces parfaites,
 Et qu'ils soient un peu moins menteurs !

Si les dieux daignent m'exaucer, je vous
 verrai l'année qui vient à Sans-fouci; et si
 vous êtes d'humeur à corriger de mauvais
 vers, vous trouverez à qui parler. *Vale.*

L E T T R E X C V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Paris, le 15 mai.

J'AURA l'honneur d'être purgé
 De la main royale et chérie
 Qu'on vit, bravant le préjugé,
 Saigner l'Autriche et la Hongrie.

Grand Prince, je vous remercie
 Des salutaires petits grains
 Qu'avec des vers un peu malins
 Me départ votre courtoisie.

L'inventeur de la poësie,
 Ce dieu que si bien vous servez,

Ce

Ce dieu dont l'esprit vous domine ,
 Fut aussi , comme vous savez ,
 L'inventeur de la médecine.

1749.

Mais vous avez , aux champs de Mars ,
 Fait connaître à toute la terre
 Que ce dieu qui préside aux arts
 Est maître dans l'art de la guerre.

C'est peu d'avoir , par maint écrit ,
 Etendu votre renommée ;
 L'Autriche à ses dépens apprit
 Ce que vaut un homme d'esprit
 Qui conduit une bonne armée.

Il prévoit d'un œil pénétrant ,
 Il combine avec prud'homme ,
 Avec ardeur il entreprend ;
 Jamais sot ne fut conquérant ,
 Et pour vaincre il faut du génie.

Je crois actuellement votre Majesté à Neifs
 ou à Glogau , faisant quelques bonnes épi-
 grammes contre les Russes. Je vous supplie ,
 Sire , d'en faire aussi contre le mois de mai
 qui mérite si peu le nom de printemps , et
 pendant lequel nous avons froid comme dans
 l'hiver. Il me paraît que ce mois de mai est
 l'emblème des réputations mal acquises. Si

*Corresp. du roi de P... &c. Tome III. * E*

— 1749. les pilules dont votre Majesté a honoré ma caducité peuvent me rendre quelque vigueur, je n'irai pas chercher les chambrières de M. de *Valori*; l'espèce féminine ne me ferait pas faire une demi-lieue, j'en ferais mille pour vous faire encore ma cour. Mais je vous prie de m'accorder une grâce qui vous coûtera peu; c'est de vouloir bien conquérir quelques provinces vers le Midi, comme Naples et la Sicile, ou le royaume de Grenade et l'Andalousie. Il y a plaisir à vivre dans ces pays-là; l'on y a toujours chaud. Votre Majesté ne manquerait pas de les visiter tous les ans, comme elle va au grand Glogau, et j'y ferais un courtifan très-affidu. Je vous parlerais de vers ou de prose sous des berceaux de grenadiers et d'orangers, et vous ranimeriez ma verve glacée; je jetterais des fleurs sur les tombeaux des *Keiserling* et du successeur de *la Croze* (1) que votre Majesté avait si heureusement arraché à l'Eglise pour l'attacher à votre personne; et je voudrais comme eux mourir fort tard à votre service; car en vérité, Sire, il est bien triste de vivre si long-temps loin de *Frédéric le grand*.

(1) Erudit célèbre.

D U R O I.

Le 16 de mai.

VOILA ce qui s'appelle écrire. J'aime votre franchise ; oui , votre critique m'instruit plus en deux lignes , que ne feraient vingt pages de louanges.

Ces vers que vous avez trouvés passables , sont ceux qui m'ont le moins coûté. Mais quand la pensée , la césure et la rime se trouvent en opposition , alors je fais de mauvais vers , et je ne suis pas heureux en corrections.

Vous ne vous apercevez pas des difficultés qu'il me faut surmonter pour faire passablement quelques strophes. Une heureuse disposition de la nature , un génie facile et fécond vous ont rendu poète sans qu'il vous en ait rien coûté : je rends justice à l'infériorité de mes talens ; je nage dans cet océan poétique avec des joncs et des vessies sous les bras. Je n'écris pas aussi bien que je pense ; mes idées sont souvent plus fortes que mes expressions , et dans cet embarras je fais le moins mal que je peux.

— 1749. J'étudie à présent vos critiques et vos corrections, elles pourront m'empêcher de retomber dans mes fautes précédentes; mais il en reste encore tant à éviter, qu'il n'y a que vous seul qui puissiez me sauver de ces écueils.

Sacrifiez-moi, je vous prie, ces deux mois que vous me promettez. Ne vous ennuyez point de m'instruire: si l'extrême envie que j'ai d'apprendre, et de réussir dans une science qui de tout temps a fait ma passion, peut vous récompenser de vos peines, vous aurez lieu d'être satisfait.

J'aime les arts par la raison qu'en donne *Cicéron*. Je ne m'élève point aux sciences par la raison que les belles-lettres sont utiles en tout temps, et qu'avec tout l'algèbre du monde, on n'est souvent qu'un sot lorsqu'on ne fait pas autre chose. Peut-être dans dix ans la société tirera-t-elle de l'avantage des courbes que des songe-creux d'algébristes auront carrées laborieusement. J'en félicite d'avance la postérité; mais, à vous parler vrai, je ne vois dans tous ces calculs qu'une scientifique extravagance. Tout ce qui n'est ni utile ni agréable, ne vaut rien. Quant aux choses utiles, elles sont toutes trouvées; et pour les agréables, j'espère que le bon goût n'y admettra point d'algèbre.

Je ne vous enverrai plus ni prose ni vers. Je vous compte ici au commencement de juillet, et j'ai tout un fatras poétique dont vous pourrez faire la dissection ; cela vaut mieux que de critiquer *Crébillon* ou quelque autre , où certainement vous ne trouverez ni des fautes aussi grossières ni en aussi grand nombre que dans mes ouvrages. 1749.

Il n'y a que des chardons à cueillir sur les bords de la Néva , et point de lauriers : ne vous imaginez point que j'aie là pour faire mon bonheur ; vous me trouverez ici , pacifique citoyen de Sans-fouci , menant la vie d'un particulier philosophe.

Si vous aimez à présent le bruit et l'éclat , je vous conseille de ne point venir ici ; mais si une vie douce et unie ne vous déplaît pas , venez , et remplissez vos promesses. Mandez-moi précisément le jour que vous partirez ; et si la marquise *du Châtelet* est une usurière , je compte de m'arranger avec elle pour vous emprunter à gages , et pour lui payer par jour quelque intérêt qu'il lui plaira pour son poète , son bel esprit , son . . . &c.

Adieu ; j'attends votre réponse.

FÉDÉRIC.

1749.

L E T T R E X C I X.

D U R O I.

Le 10 de juin.

JAMAIS on n'a fait d'aussi jolis vers pour des pilules ; ce n'est point parce que j'y suis loué : je connais en cela l'usage des rois et des poètes ; mais en faisant abstraction de ce qui me regarde , je trouve ces vers charmans.

Si des purgatifs produisent d'aussi bons vers , je pourrais bien prendre une prise de séné pour voir ce qu'elle opérera sur moi.

Ce que vous avez cru être une épigramme se trouve être une ode ; je vous l'envoie avec une épigramme contre les médecins. J'ai lieu d'être un peu de mauvaise humeur contre leurs procédés ; j'ai la goutte , et ils ont pensé me tuer à force de sudorifiques.

Ecoutez , j'ai la folie de vous voir ; ce fera une trahison si vous ne voulez pas vous prêter à me faire passer cette fantaisie. Je veux étudier avec vous ; j'ai du loisir cette année , DIEU fait si j'en aurai une autre. Mais , pour que vous ne vous imaginiez pas que vous allez en Laponie , je vous enverrai une douzaine

de certificats par lesquels vous apprendrez que ce climat n'est pas tout-à-fait fans aménité. — 1749.

On fait aller son corps comme l'on veut. Lorsque l'ame dit ; Marche ; il obéit. Voilà un de vos propres apophtegmes dont je veux bien vous faire ressouvenir.

Madame *du Châtelet* accouche dans le mois de septembre ; vous n'êtes pas une sage-femme , ainsi elle fera fort bien ses couches fans vous ; et , s'il le faut , vous pourrez alors être de retour à Paris. Croyez d'ailleurs que les plaisirs que l'on fait aux gens , fans se faire tirer l'oreille , font de meilleure grâce et plus agréables que lorsqu'on se fait tant solliciter.

Si je vous gronde , c'est que c'est l'usage des goutteux. Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais je n'en ferai pas la dupe , et je verrai bien si vous m'aimez sérieusement , ou si tout ce que vous me dites n'est qu'un verbiage de tragédie.

FÉDÉRIC.

1749.

L E T T R E C.

D U R O I.

A Sans-fouci, le 15 de juillet.

DES lois de l'homicide Mars
 Bellise peut m'instruire en maître,
 Mais du bon goût et des beaux arts
 Il n'est que vous qui pouvez l'être ;
 Vous qui parlez comme les dieux
 Leur sublime et charmant langage,
 Vous qu'un talent victorieux
 Rend immortel par chaque ouvrage,
 Vous qui menez vingt arts de front,
 Et qui joignez dans votre style
 A la prose de Cicéron
 Des vers tels qu'en faisait Virgile.

Je ne veux que vous pour maître en tout
 ce qui regarde la langue, le goût et le départe-
 ment du Parnasse. Il faut que chacun fasse
 son métier. Lorsque le maréchal de *Bellise*
 vétillera sur la pureté du langage, *Bruhl* don-
 nera des leçons militaires et fera des com-
 mentaires sur les campagnes du grand *Turenne*,

et je composerai un traité sur la vérité de la religion chrétienne.

1749.

Votre académie devient plaifante dans ses choix. Ces juges de la langue française vont abandonner *Vaugelas* pour le bréviaire ; cela paraît un peu singulier aux étrangers.

Enfin donc votre académie
Va faire un couvent de dévots ;
L'art de penser et le génie
En sont exclus par les cagots.

Qui veut le suffrage et l'estime
De ces quarante perroquets ,
N'a qu'à savoir son catéchisme ,
Au demeurant point de français.

Dans cette cohue indocile
Apollon et les doctes sœurs
N'honoreront de leurs faveurs
Que Richelieu , vous et Bellisle.

Vous êtes , mon cher *Voltaire* , comme les mauvais chrétiens ; vous renvoyez votre conversion d'un jour à l'autre. Après m'avoir donné des espérances pour l'été , vous me remettez à l'automne. Apparemment qu'*Apollon* , comme dieu de la médecine , vous ordonne de présider aux couches de madame *du Châtelet*.

— Le nom sacré de l'amitié m'impose silence , et
1749. je me contente de ce qu'on me promet.

Je corrige à présent une *douzaine* d'épîtres que j'ai faites , et quelques petites pièces , afin qu'à votre arrivée vous y trouviez un peu moins de fautes. Vous pouvez voir par l'argument de mon poëme quel en est le sujet. Le fond de l'histoire est vrai. D'*Arget* , alors secrétaire de *Valori* , fut enlevé de nuit , par un partisan autrichien , dans une chambre voisine de celle où couchait son maître. La surprise de *Franquini* fut extrême quand il s'aperçut qu'il tenait le secrétaire au lieu de l'ambassadeur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce poëme , n'est que fiction ; vous le verrez ici , car il n'est pas fait pour être rendu public. Si j'avais le crayon de *Raphaël* et le pinceau de *Rubens* , j'essayerais mes forces en peignant les grandes actions des hommes ; mais avec les talens de *Calot* on ne fait que des charges et des caricatures.

J'ai vu ici le héros de la France , ce saxon , ce *Turenne* du siècle de *Louis XV* ; je me suis instruit par ses discours , non pas dans la langue française , mais dans l'art de la guerre. Ce maréchal pourrait être le professeur de tous les généraux de l'Europe. Il a vu nos spectacles ; il m'a dit à cette occasion que vous aviez donné une nouvelle comédie au

théâtre, que Nanine avait eu beaucoup de succès. J'ai été étonné d'apprendre qu'il paraifait de vos ouvrages dont j'ignorais jusqu'au nom. Autrefois je les voyais en manuscrit, à présent j'apprends par d'autres ce qu'on en dit ; et je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une seconde édition. — 1749.

Je vous sacrifie tous mes griefs, si vous venez ici ; sinon, craignez l'épigramme : le hasard peut m'en fournir une bonne. Un poëte, quelque mauvais qu'il soit, est un animal qu'il faut ménager.

Adieu ; j'attends la chute des feuilles avec autant d'impatience qu'on attend au printemps le moment de les voir pousser.

FÉDÉRIC.

LETTRE CI.

D U R O I.

A Sans-fouci, le 15 d'auguste.

SI mes vers ont contribué à l'épître que je viens de recevoir (1), je les regarde comme mon plus bel ouvrage. Quelqu'un qui assista à la lecture de cette épître, s'écria dans une

(1) Voyez le Commentaire historique, page 77, Mélanges littéraires, tome III.

— 1749. espèce d'enthousiasme : *Voltaire et le maréchal de Saxe ont le même sort ; ils ont plus de vigueur dans leur agonie que d'autres en pleine santé.*

Admirez cependant la différence qu'il y a entre nous deux ; vous m'assurez que mes vers ont excité votre verve , et les vôtres ont pensé me faire abjurer la poésie. Je me trouve si ignorant dans votre langue , et si sec d'imagination , que j'ai fait vœu de ne plus écrire. Mais vous savez malheureusement ce que sont les vœux des poètes , les zéphyrus les emportent sur leurs ailes , et notre souvenir s'envole avec eux.

Il faut être français et posséder vos talens pour manier votre lyre. Je corrige, j'efface, je lime mes mauvais ouvrages pour les purifier de quantité de fautes dont ils sont remplis. On dit que les joueurs de luth accordent leur instrument la moitié de leur vie , et en touchent l'autre. Je passe la mienne à écrire , et surtout à effacer. Depuis que j'entrevois quelque certitude à votre voyage , je redouble de févérité sur moi-même.

Soyez sûr que je vous attends avec impatience , charmé de trouver un *Virgile* qui veut bien me servir de *Quintilien*. *Lucine* est bien oiseuse , à mon gré ; je voudrais que madame du *Châtelet* se dépêchât , et vous aussi. Vous pensez ne faire qu'un faut du baptême de

Cirey à la messe de notre nouvelle église. La —
 charité est éteinte dans le cœur des chrétiens ; 1749
 les collectes n'ont pu fournir de quoi couvrir
 cette église ; et à moins que de vouloir enten-
 dre la messe en plein vent , il n'y a pas moyen
 de l'y dire.

Marquez-moi, je vous prie, la route que
 vous tiendrez, et dans quel temps vous ferez
 sur mes frontières, afin que vous trouviez des
 chevaux. Je fais bien que *Pégase* vous porte,
 mais il ne connaît que le chemin de l'immor-
 talité : je vous la souhaite le plus tard possible,
 en vous assurant que vous ne ferez pas reçu
 avec moins d'empressement que vous n'êtes
 attendu avec impatience.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Lunéville, le 18 août.

J'AI reçu vos vers très-plaisans
 Sur notre triste académie.
 Nos quarante font fort favans,
 Des mots ils sentent l'énergie,
 Et de prose et de poésie

1749.

Ils donnent des prix tous les ans ;
 Ils font surtout des complimens ;
 Mais aucun n'a votre génie.

Votre Majesté pense bien que j'ai plus d'envie de lui faire ma cour qu'elle n'en a de me souffrir auprès d'elle. Croyez que mon cœur a fait très-souvent le voyage de Berlin , tandis que vous pensiez qu'il était ailleurs. Vous avez excité la crainte , l'admiration , l'intérêt chez les hommes. Permettez que je vous dise que j'ai toujours pris la liberté de vous aimer. Cela ne se dit guère aux rois ; mais j'ai commencé sur ce pied-là avec votre Majesté , et je finirai de même. J'ai bien de l'impatience de voir votre *Lutrin* , ou votre *Batrachomyomachie* homérique sur M. de *Valori*.

Mais un ministre d'importance ,
 Envoyé du roi très-chrétien ,
 Et sa bedaine et sa prestance ,
 Le courage du Prussien ,
 La fuite de l'Autrichien
 Que votre active vigilance
 A cinq fois battu comme un chien ;
 Tout ce grand fracas héroïque ,
 Vos aventures , vos combats ,
 Ont un air un peu plus épique

Que les grenouilles et les rats
 Chantés par ce poète unique
 Qu'on admire et qu'on ne lit pas.

 1749.

Votre Majesté, en me parlant des marchaux de *Bellisle* et de *Saxe*, dit qu'il faut que chacun fasse son métier : vraiment, Sire, vous en parlez bien à votre aise, vous qui faites tant de métiers à la fois, celui de conquérant, de politique, de législateur, et, ce qui pis est, le mien qu'assurément vous faites le plus agréablement du monde. Vous m'avez remis sur les voies de ce métier que j'avais abandonné. J'ai l'honneur de joindre ici un petit essai d'une nouvelle tragédie de *Catilina* : en voici le premier acte ; peut-être a-t-il été fait trop vite. J'ai fait en huit jours ce que *Crébillon* avait mis vingt-huit ans à achever ; je ne me croyais pas capable d'une si épouvantable diligence ; mais j'étais ici sans mes livres. Je me souvenais de ce que votre Majesté m'avait écrit sur le *Catilina* de mon confrère : elle avait trouvé mauvais, avec raison, que l'histoire romaine y fût entièrement corrompue ; elle trouvait qu'on avait fait jouer à *Catilina* le rôle d'un bandit extravagant, et à *Cicéron* celui d'un imbécille. Je me suis souvenu de vos critiques très-justes ; vos bontés polies pour mon vieux confrère ne vous avaient pas

— 1749. empêché d'être un peu indigné qu'on eût fait un tableau si peu ressemblant de la république romaine. J'ai voulu esquisser la peinture que vous désiriez ; c'est vous qui m'avez fait travailler ; jugez ce premier acte ; c'est le seul que je puisse actuellement avoir l'honneur d'envoyer à votre Majesté ; les autres sont encore barbouillés. Voyez si j'ai réhabilité *Cicéron* , et si j'ai attrapé la ressemblance de *César*.

Entre ces deux héros prenez votre balance ,

Décidez entre leurs vertus :

César , je le prévois , aura la préférence ;

Quelque juste qu'on soit , c'est notre ressemblance

Qui nous touche toujours le plus.

Je ne vous ai point envoyé cette comédie de *Nanine*. J'ai cru qu'une petite fille que son maître épouse , ne valait pas trop la peine de vous être présentée. Mais , si votre Majesté l'ordonne , je la ferai transcrire pour elle. Je suis actuellement avec le sénat romain , et je tâche de mériter le suffrage de *Frédéric le grand*.

De qui je suis avec ardeur

Le très-prosterné serviteur

Et l'éternel admirateur ,

Sans être jamais son flatteur.

LETTRE

L E T T R E C I I I.

1749.

D U R O I.

A Potsdam, le 4 de septembre.

J E reçois votre Catilina dont il m'est impossible de deviner la fuite. Il n'est pas plus possible de juger d'une tragédie par un seul acte, que d'un tableau par une seule figure. J'attends d'avoir tout vu pour vous dire ce que je pense du dessein, de la conduite, de la vraisemblance, du pathétique et des passions. Il ne me convient pas d'exposer mes doutes à l'un des quarante juges de la langue française, sur la partie de l'élocution; si cependant mon confrère en *Apollon* et mon concitoyen le comte *Bar* m'avait envoyé cet acte, je vous demanderais si l'on peut dire :

Tyran par la parole, il faut finir ton règne. (1)

Si le sens ne donne pas lieu à l'équivoque, je crois qu'on peut dire : *Son éloquence l'a rendu le tyran de sa patrie, il faut finir son règne.* Mais, selon la construction du vers, nous autres Allemands qui peut-être n'entendons pas bien

(1) Ce vers ne se trouve plus dans Rome sauvée.

— les finesſes de la langue , nous comprenons
1749. que c'eſt par la parole qu'il faut finir ſon règne.

Je ſuis bien oſé de vous communiquer mes remarques. Si cependant j'ai eu quelque ſcrupule ſur ce vers-là , il ne m'a pas empêché de me livrer avec plaiſir à l'admiration d'une infinité de beaux endroits où l'on reconnoît les traits de ce pinceau qui fit Brutus , la Mort de Céſar , &c. &c.

Votre lettre eſt charmante ; il n'y a que vous qui puiffiez en écrire de pareilles. Il ſemble que la France ſoit condamnée d'enterrer avec vous dix perſonnes d'eſprit que différens ſiècles lui avoient fait naître.

Puiſque madame *du Châtelet* fait des livres , je ne crois pas qu'elle accouche par diſtraction. Dites-lui donc qu'elle ſe dépêche , car j'ai hâte de vous voir. Je ſens l'extrême beſoin que j'ai de vous , et le grand ſecours dont vous pouvez m'être. La paſſion de l'étude me durera toute ma vie. Je penſe ſur cela comme *Cicéron* , et comme je le dis dans une de mes épîtres. En m'appliquant je puis acquérir toutes fortes de connoiſſances ; celle de la langue françoiſe , je veux vous la devoir. Je me corrige autant que mes lumières me le permettent ; mais je n'ai point de puriſte aſſez ſévère pour relever toutes mes fautes. Enfin je vous attends , et je prépare la réception du

gentilhomme ordinaire et du génie extraor-
dinaire.

 1749.

On dit à Paris que vous ne viendrez point, et je dis que oui, car vous n'êtes point un faussaire; et si l'on vous accusait d'être indiscret, je dirais que cela peut être; de vous laisser voler, j'y acquiescerais; d'être coquet, encore. Vous êtes enfin comme l'éléphant blanc pour lequel le roi de Perse et l'empereur du Mogol se font la guerre, et dont ils augmentent leurs titres quand ils sont assez heureux pour le posséder. Adieu. Si vous venez ici, vous verrez à la tête des miens, *Fidéric, par la grâce de Dieu, roi de Prusse, électeur de Brandebourg, possesseur de Voltaire, &c. &c.*

L E T T R E C I V.

D U R O I.

Le 25 de novembre.

D'OLIVET me foudroie, à ce que je vois. Je suis plus ignorant que je ne me l'étais cru. Je me garderai bien de faire le puriste, et de parler de ce que je n'entends pas; mon silence me préservera des foudres des *d'Olivet* et des *Vaugelas*. Je me garderai bien encore

—
1749. de vous envoyer de mes ouvrages : si vous laissez voler les vôtres , que ferait-ce des miens ? Vous travaillez pour votre réputation et pour l'honneur de votre nation ; si je barbouille du papier , c'est pour mon amusement ; et on pourrait me le pardonner , pourvu que je déchirasse ces ouvrages après les avoir achevés. Lorsqu'on approche de quarante ans , et que l'on fait de mauvais vers , il faut dire comme le misanthrope : *Si j'en fais d'aussi méchans , je me garderais bien de les montrer aux gens.*

Nous avons à Berlin un ambassadeur russe qui depuis vingt ans étudiait la philosophie sans y avoir compris grand'chose. Le comte de *Keiserling* , dont je parle , et qui a soixante ans bien comptés , partit de Berlin avec son gros professeur. Il est à Dresde à présent , il étudie toujours , et il espère d'être un écolier passable dans vingt ou trente ans d'ici. Je n'ai point sa patience , et je ne songe pas à vivre aussi long-temps. Quiconque n'est pas poète à vingt ans , ne le deviendra de sa vie. Je n'ai point assez de présomption pour me flatter du contraire , ni je ne suis assez aveugle pour ne me pas rendre justice.

Envoyez-moi donc vos ouvrages par générosité , et ne vous attendez à rien de ma part qu'à des applaudissemens. Je veux *imiter de*

Conrard le silence prudent ; mais cela ne me —
 rendra point insensible aux beautés de la 1749.
 poésie. J'estimerai d'autant plus vos ouvrages
 que j'ai éprouvé l'impossibilité d'y atteindre.

Ne me faites plus de tracasseries sur les
on dit. *On dit* est la gazette des fots. Personne
 n'a mal parlé de vous dans ce pays-ci. Je ne fais
 dans quel livre d'*Argens* bavarde sur *Euripide* :
 qui vous dit que c'est vous ? S'il avait voulu
 vous désigner , n'aurait-il pas choisi *Virgile*
 plutôt qu'*Euripide* ? Tout le monde vous aurait
 reconnu à ce coup de pinceau ; et dans le
 passage que vous me citez , je ne vois aucun
 rapport avec la réception qu'on vous a faite ici.

Ne vous forgez donc pas des monstres pour
 les combattre. Ferraillez , s'il le faut , avec les
 ennemis réels que votre mérite vous a faits
 en France , et ne vous imaginez pas d'en
 trouver où il n'y en a point : ou si vous
 aimez les tracasseries , ne m'y mêlez jamais ;
 je n'y entends rien , ni ne veux jamais rien
 y entendre.

Je vois , par tous les arrangemens que vous
 prenez , le peu d'espérance qu'il me reste de
 vous voir. Vous ne manquerez pas d'excuses ;
 une imagination aussi vive que la vôtre est
 intarissable. Tantôt ce sera une tragédie dont
 vous voudrez voir le succès , tantôt des arran-
 gemens domestiques ; ou bien le roi *Stanislas* ,

— ou des nouveaux *on dit*. Enfin , je suis plus
1749. incrédule sur ce voyage que sur l'arrivée du
Messie que les Juifs attendent encore.

Il paraît ici une *élégie*.... ferait-elle de vous?
Voici le premier vers :

Un sommeil éternel a donc fermé ces yeux , &c.

Mandez-le-moi , je vous prie ; j'ai quelques doutes là-dessus ; vous seul pouvez les éclaircir.

J'attends avec impatience le grand envoi que vous m'annoncez , et je vous admirerai tout ingrat et absent que vous êtes , parce que je ne saurais m'en empêcher.

Adieu ; je vais voir les agréables folies de *Roland* , et les héroïques sottises de *Coriolan*. Je vous souhaite tranquillité , joie et longue vie.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C V.

1750.

D U R O I.

Avril.

QUOI ! vous envoyez vos écrits
 Au frondeur de Sémiramis ,
 A l'incrédule qui de l'ombre
 Du grand Ninus n'est point épris ,
 Qui sur un ton caustique et sombre
 Ose juger vos beaux esprits !
 Ce trait défarme ma colère ;
 Enfin je retrouve Voltaire ,
 Ce Voltaire du temps jadis ,
 Qui savait aimer ses amis ,
 Et qui surtout savait leur plaire.

Voilà une lettre comme j'en recevais autrefois de Cirey. Je redouble d'envie de vous revoir , de parler de littérature , et de m'instruire des choses que vous seul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remerciemens de votre nouvelle édition. Comme je savais vos vieilles épîtres par cœur , j'ai reconnu toutes les corrections et additions que vous y avez faites ; j'en ai été charmé : ces épîtres étaient

— belles, mais vous y avez ajouté de nouvelles
1750. beautés.

Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez ; des vers de la beauté des vôtres peuvent par leur imposture faire illusion sur le fond des choses. Je suis curieux de voir Oreste ; comment vous aurez remplacé *Palamède* , et de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette tragédie ; si vous pensiez à moi , vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je suis prévenu pour vous , il ne tient donc qu'à vous de recevoir mes applaudissemens ; mais se soucie-t-on à Paris que des Vandales et des barbares siffent ou battent des mains à Berlin ?

Cet éloge de nos officiers tués à la guerre me rappelle une anecdote du feu czar. *Pierre I* se mêlait de pharmacie et de médecine ; il donnait des remèdes à ses courtisans malades ; et lorsqu'il avait expédié quelques boyards pour l'autre monde , il célébrait leurs obsèques avec magnificence , et honorait leur convoi funèbre de sa présence. Je me trouve à l'égard de ces pauvres officiers dans un cas à peu-près semblable ; des raisons d'Etat m'obligèrent à les exposer à des dangers où ils ont péri , pouvais-je faire moins que d'ornez leurs tombeaux d'épithètes simples et véritables ? Venez au moins corriger ce

morceau

morceau plein de fautes , pour lequel je m'intéresse plus que pour tous mes autres ouvrages. 1750.
Des affaires m'appellent en Prusse au mois de juin ; mais du premier de juillet jusqu'au mois de septembre , je pourrai disposer de mon temps , je pourrai étudier aux pieds de *Gamaliel*, je pourrai

Vous admirer et vous entendre ,
Et du grand art de Cicéron ,
De Thucydide et de Maron ,
M'instruire , et par vos soins apprendre
Le chemin du sacré vallon :
Mais , pour y mériter un nom ,
Du feu que votre esprit recèle
Daignez à ma froide raison
Communiquer une étincelle ,
Et j'égalerais Crébillon.

Comment voulez-vous que je juge qui de vous ou de madame d'Aiguillon a raison ? Si la duchesse produit le Testament politique du cardinal de *Richelieu* en original , il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le font ni tous les momens ni en toute chose. Un ministre rassemblera toutes ses forces , il emploiera toute la sagacité de son esprit dans une affaire qu'il juge importante , et il marquera beaucoup de négligence dans une autre

Corresp. du roi de P... &c. Tome III. * G

— 1750. qu'il croit médiocre. Si je me représente le cardinal de *Richelieu* rabaisant les grands du royaume, établissant solidement l'autorité royale, soutenant la gloire des Français contre des ennemis puissans et étrangers, étouffant des guerres intestines, détruisant le parti des calvinistes, et faisant élever une digue à travers la mer pour assiéger la Rochelle; si je me représente cette ame ferme, occupée des plus grands projets, et capable des résolutions les plus hardies, le Testament politique me paraît trop puéril pour être son ouvrage. Peut-être étaient-ce des idées jetées sur le papier; peut-être ne voulait-il pas dire tout ce qu'il pensait, pour se faire regretter d'autant plus. Si j'avais vécu avec ce cardinal, j'en parlerais plus positivement; à présent je ne peux que deviner.

Des grandeurs et des petiteesses,
 Quelques vertus, plus de faiblesses,
 Font le bizarre composé
 Du héros le plus avisé;
 Il jette un rayon de lumière,
 Mais ce soleil dans sa carrière
 Ne brille pas d'un feu constant;
 L'esprit le plus profond s'éclipse;
 Richelieu fit son Testament,
 Et Newton son Apocalypse.

Je ne souhaite, pour la nouvelle année, que de la santé et de la patience à l'auteur de la 1750.
Henriade. S'il m'aime encore, je le verrai face à face, je l'admurerai à Sans-fouci, et je lui en dirai davantage.

L E T T R E C V I.

D U R O I.

A Potsdam, le 25 d'avril.

J'ESPÉRAIS qu'au premier signal
Les Grâces et votre génie
Viendraient sans cérémonial
Réveiller ma muse assoupie ;
Mais de ce bonheur idéal
L'espérance est évanouie,
Et dans ce séjour martial
D'Arnaud, votre charmant vassal,
N'est arrivé qu'en compagnie
De sa muse aimable et polie.
Lorsqu'on n'a point l'original,
Heureux qui retient la copie!

Il est enfin venu ce d'Arnaud qui s'est tant fait attendre. Il m'a remis votre lettre, ces vers charmans qui font toujours honte aux

— miens , et je redouble d'impatience de vous
1750. revoir. A quoi fert-il que la nature m'ait fait
naître votre contemporain , si vous m'em-
pêchez de profiter de cet avantage ?

Depuis deux mille ans nous lifons
Les vers de Virgile et d'Horace ;
Avec eux plus ne converfons.
Qui pourrait les voir face à face
S'inſtruirait bien par leurs leçons !

Oui , la mort ainſi que l'abſence
Sépare les pauvres humains ;
L'Homère même de la France,
Eſt pour nous , ſes contemporains ,
Qui vivons loin de ſa préſence ,
Auſſi mort que ces grands romains.

Tous les ſiècles feront les maîtres
De vos ouvrages immortels ;
Ils pourront à leur tour connaître
Tant de talens univerſels.
Pour moi j'oſe un peu plus prétendre ;
Avide de tous vos écrits ,
Je veux , de vos charmes épris ,
Vous voir , vous lire et vous entendre.

Dans ce moment je reçois le tome où ſe
trouve Oreſte, une Lettre ſur les menſonges, &c.

et une autre au maréchal de *Schullembourg*. —
 Vous m'avez placé tout au milieu d'une lettre 1750.
 où je suis surpris de me trouver. Vous savez
 relever les petites choses par la manière dont
 vous les mettez en œuvre. Je vois combien
 vous êtes un grand maître en éloquence. Oui,
 si l'éloquence ne transporte pas des montagnes
 comme la foi, elle abaisse les hauteurs, elle
 relève les fonds, elle est maîtresse de la nature,
 et surtout du cœur humain. La belle science!
 qu'heureux sont ceux qui la possèdent, et sur-
 tout qui la manient avec autant de supériorité
 que vous !

J'ai cru que vous aviez, il y a long-temps,
 ces Mémoires de notre académie. On les
 relie actuellement, et on vous les enverra
 incontinent. Vous y trouverez répandus quel-
 ques-uns de mes ouvrages ; mais je dois vous
 avertir que ce ne sont que des esquisses. J'ai
 employé depuis, un temps considérable à les
 corriger. On en fait actuellement une édition
 avec des augmentations et des corrections
 nombreuses, qui sera plus digne de votre
 attention. Vous l'aurez dès que l'imprimeur
 aura achevé sa besogne.

Vous me demandez mon poëme ; mais il
 ne peut point se montrer. *D'Arnaud* vous
 mandera ce qu'il contient.

 1750.

J'ofais de mes pinceaux hardis
 Croquer le ciel du fanatique,
 Son enfer et fon paradis,
 Et me gauffer en hérétique
 De ces foudres hors de pratique
 Dont Rome écrase les maudits ;
 Mais de mes vers tant étourdis,
 Dont je connais le ton caustique,
 Je cache le recueil épique
 A vos indiscrets de Paris.

Certain Boyer qui chez vous brille,
 Grand frondeur de plaifans écrits,
 Ferait condamner par fes cris
 Mes pauvres vers à la bastille.
 Je hais ces funeftes lambris ;
 Ma Mufe, les Jeux et les Ris
 Dans ma demeure tant gentille
 Ne craignent point pareils mépris.
 C'est affez lorsqu'en fa jeunesse
 On a tâté de la prifon ;
 Mais dans l'âge de la fageffe,
 Y retourner c'est déraison.

Ainfi, mon cher *Voltaire*, fi vous voulez
 voir de mes sottifes, il faut venir fur les
 lieux : il n'y a plus moyen de reculer. Le
 poëme, à la vérité, ne vous payera pas des

fatigues du voyage ; mais le poète qui vous aime en vaut peut-être la peine. Vous verrez ici un philosophe qui n'a d'autre passion que celle de l'étude , et qui fait , par les difficultés qu'il trouve dans son travail , reconnaître le mérite de ceux qui comme vous y réussissent aussi supérieurement. 1750.

Il est ici une petite communauté qui érige des autels au dieu invisible ; mais prenez-y bien garde , des hérétiques élèveront sûrement quelques autels à *Baal* , si notre dieu ne se montre bientôt. Je n'en dis pas davantage. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris , le 20 mai.

GRAND Roi , voici donc le recueil
De ma dernière rapsodie.
Si j'avais quelque grain d'orgueil ,
De Frédéric un seul coup d'œil ,
Me rendrait de la modestie.
Votre tribunal est l'écueil
Où notre vanité se brise ;

 1750.

L'œuvre que votre goût méprise
 Dès ce moment tombe au cercueil ;
 Rien n'est plus juste : votre accueil
 Est ce qui nous immortalise.

A propos d'immortalité, Sire, j'aurai l'honneur de vous avouer que c'est une fort belle chose ; il n'y a pas moyen de vous dire du mal de ce que vous avez si bien gagné. Mais il vaut mieux vivre deux ou trois mois auprès de votre Majesté que trente mille ans dans la mémoire des hommes. Je ne fais pas si d'*Arnaud* fera immortel ; mais je le tiens fort heureux dans cette courte vie.

La mienne ne tient plus qu'à un petit fil, et je serais fort en colère si ce petit fil est coupé avant que j'aye encore eu la consolation de revoir le grand homme de ce siècle. Vos vers sur le cardinal de *Richelieu* ont été retenus par cœur. Le moyen de s'en empêcher !

*Richelieu fit son Testament ,
 Et Newton son Apocalypse.*

Cela est si naturel, si aisé, si vrai, si bien dit, si court, si dégagé de superfluités, qu'il est impossible de ne s'en pas souvenir. Ces vers font déjà un proverbe. Vous êtes assurément le premier roi de Prusse qui ait fait des

proverbes en France. Votre Majesté verra —
dans la rapsodie ci-jointe mes raisons contre 1750.
madame d'Aiguillon.

Jugez ce Testament fameux
Qu'en vain d'Aiguillon veut défendre ;
Vous en avez bien jugé deux
Plus difficiles à comprendre.

Je ne verrai donc jamais , Sire , votre
Valoriade ? il y a une ode dans un recueil de
votre académie ; je n'ai ni le recueil ni l'ode.
C'est bien la peine de vous aimer pour être
traité ainsi. Oh , le mauvais marché que j'ai
fait là !

Je vous donne toute mon ame sans restric-
tion.

LET T R E C V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

SIRE ,

C E que j'ai vu dans les gazettes est-il croya- —
ble ? On abuse du nom de votre Majesté pour 1753.
empoisonner les derniers jours d'une vie que
je vous ai consacrée. Quoi ! on m'accuse
d'avoir avancé que *Kanig* écrivait contre vos

— 1753. ouvrages! Ah, Sire, il en est aussi incapable que moi. Votre Majesté fait ce que je lui en ai écrit (1). Je vous ai toujours dit la vérité, et je vous la dirai jusqu'au dernier moment de ma vie. Je suis au désespoir de n'être point allé à Bareith; une partie de ma famille, qui va m'attendre aux eaux, me force d'aller chercher une guérison que vos bontés seules pourraient me donner. Je vous ferai toujours tendrement dévoué, quelque chose que vous fassiez. Je ne vous ai jamais manqué, je ne vous manquerai jamais. Je reviendrai à vos pieds au mois d'octobre; et si la malheureuse aventure de *la Beaumelle* n'est pas vraie; si *Maupertuis* en effet n'a pas trahi le secret de vos soupers, et ne m'a point calomnié pour exciter *la Beaumelle* contre moi; s'il n'a pas été par sa haine l'auteur de mes malheurs, j'avouerai que j'ai été trompé, et je lui demanderai pardon devant votre Majesté et devant le public. Je m'en ferai une vraie gloire. Mais, si la lettre de *la Beaumelle* est vraie, si les faits sont constatés, si je n'ai pris d'ailleurs le parti de *Kœnig* qu'avec toute l'Europe littéraire, voyez, Sire, ce que les philosophes *Marc-Aurèle* et *Julien* auraient fait en pareil cas. Nous sommes tous vos serviteurs, et vous

(1) Voyez la lettre à M. *Kœnig*, 17 novembre 1752, *Mél. Littér.* tome IV.

auriez pu d'un mot tout concilier. Vous êtes fait pour être notre juge, et non notre adversaire. Votre plume respectable eût été dignement employée à nous ordonner de tout oublier ; mon cœur vous répond que j'aurais obéi. Sire, ce cœur est encore à vous ; vous savez que l'enthousiasme m'avait amené à vos pieds, il m'y ramènera. Quand j'ai conjuré votre Majesté de ne plus m'attacher à elle par des pensions, elle fait bien que c'était uniquement préférer votre personne à vos bienfaits. Vous m'avez ordonné de les recevoir, ces bienfaits, mais jamais je ne vous ferai attaché que pour vous-même ; et je vous jure encore entre les mains de son Altesse royale madame la margrave de *Bareith*, par qui je prends la liberté de faire passer ma lettre, que je vous garderai jusqu'au tombeau les sentimens qui m'amènèrent à vos pieds lorsque je quittai pour vous tout ce que j'avais de plus cher, et que vous daignâtes me jurer une amitié éternelle. (2)

(2) Voyez la lettre du roi, du 23 août 1750, dans le *Commentaire historique*, &c. Mém. littér. tome III, page 74.

1757.

L E T T R E C I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

Octobre.

S I R E ,

NE vous effrayez pas d'une longue lettre, qui est la seule chose qui puisse vous effrayer.

J'ai été reçu chez votre Majesté avec des bontés sans nombre ; je vous ai appartenu , mon cœur vous appartiendra toujours. Ma vieilleffe m'a laissé toute ma vivacité pour ce qui vous regarde , en la diminuant pour tout le reste. J'ignore encore dans ma retraite paisible si votre Majesté a été à la rencontre du corps d'armée de M. de *Soubise* , et si elle s'est signalée par de nouveaux succès. Je suis peu au fait de la situation présente des affaires ; je vois seulement qu'avec la valeur de *Charles XII*, et avec un esprit bien supérieur au sien , vous vous trouvez avoir plus d'ennemis à combattre qu'il n'en eut quand il revint à *Stralsund* ; mais il y a une chose bien sûre , c'est que vous aurez plus de réputation que lui dans la postérité, parce que vous avez remporté autant de victoires sur des ennemis plus aguerris que les siens , et que vous avez fait à vos sujets

tous les biens qu'il n'a pas faits , en ranimant les arts , en fondant des colonies , en embellissant les villes. Je mets à part d'autres talens aussi supérieurs que rares , qui auraient suffi à vous immortaliser. Vos plus grands ennemis ne peuvent vous ôter aucun de ces mérites ; votre gloire est donc absolument hors d'atteinte. Peut-être cette gloire est-elle actuellement augmentée par quelque victoire , mais nul malheur ne vous l'ôtera. Ne perdez jamais de vue cette idée , je vous en conjure.

Il s'agit à présent de votre bonheur ; je ne parlerai pas aujourd'hui des treize cantons. Je m'étais livré au plaisir de dire à votre Majesté combien elle est aimée dans le pays que j'habite , mais je fais qu'en France elle a beaucoup de partisans ; je fais très-positivement qu'il y a bien des gens qui désirent le maintien de la balance que vos victoires avaient établie. Je me borne à vous dire des vérités simples , sans oser me mêler en aucune façon de politique ; cela ne m'appartient pas. Permettez-moi seulement de penser que , si la fortune vous était entièrement contraire , vous trouveriez une ressource dans la France , garante de tant de traités ; que vos lumières et votre esprit vous ménageraient cette ressource ; qu'il vous resterait toujours assez d'Etats pour tenir un rang très-considérable

— dans l'Europe ; que le grand électeur votre
 1757. bifaïeul n'en a pas été moins respecté pour
 avoir cédé quelques-unes de ses conquêtes.
 Permettez-moi, encore une fois, de penser
 ainsi en vous soumettant mes pensées. Les
Caton et les *Othon*, dont votre Majesté trouve
 la mort belle, n'avaient guère autre chose à
 faire qu'à servir ou qu'à mourir ; encore *Othon*
 n'était-il pas sûr qu'on l'eût laissé vivre ; il
 prévint par une mort volontaire celle qu'on
 lui eût fait souffrir. Nos mœurs et votre situa-
 tion sont bien loin d'exiger un tel parti ; en
 un mot, votre vie est très-nécessaire : vous
 sentez combien elle est chère à une nombreuse
 famille, et à tous ceux qui ont l'honneur de
 vous approcher. Vous savez que les affaires
 de l'Europe ne sont jamais long-temps dans
 la même assiette, et que c'est un devoir pour
 un homme tel que vous de se réserver aux
 événemens. J'ose vous dire bien plus ; croyez-
 moi, si votre courage vous portait à cette
 extrémité héroïque, elle ne serait pas approu-
 vée ; vos partisans la condamneraient et vos
 ennemis en triompheraient. Songez encore
 aux outrages que la nation fanatique des
 bigots ferait à votre mémoire. Voilà tout le
 prix que votre nom recueillerait d'une mort
 volontaire ; et, en vérité, il ne faudrait pas
 donner à ces lâches ennemis du genre-humain

le plaisir d'insulter à votre nom si respectable.

—
1757.

Ne vous offensez pas de la liberté avec laquelle vous parle un vieillard qui vous a toujours révééré et aimé, et qui croit, d'après une longue expérience, qu'on peut tirer de très-grands avantages du malheur. Mais heureusement nous sommes très-loin de vous voir réduit à des extrémités si funestes, et j'attends tout de votre courage et de votre esprit, hors le parti malheureux que ce même courage peut me faire craindre. Ce sera une consolation pour moi, en quittant la vie, de laisser sur la terre un roi philosophe.

L E T T R E C X.

D E M. D E V O L T A I R E.

Octobre.

SIRE,

VOTRE épître d'Erfurth (1) est pleine de morceaux admirables et touchans. Il y aura toujours de très-belles choses dans ce que vous ferez, et dans ce que vous écrirez.

(1) Le testament du roi, avant la bataille de Rosback. Voyez le Commentaire historique, &c.

— 1757. Souffrez que je vous dise ce que j'ai écrit à son Altesse royale votre digne sœur, que cette épître fera verser des larmes, si vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas ici de discuter avec votre Majesté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande ame et d'un grand génie; il s'agit de vous, et de l'intérêt de toute la saine partie du genre humain, que la philosophie attache à votre gloire et à votre conservation.

Vous voulez mourir (2); je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuse que ce dessein m'inspire. Je vous conjure de soupçonner au moins que du haut rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle est l'opinion des hommes, quel est l'esprit du temps. Comme roi on ne vous le dit pas, comme philosophe et comme grand homme vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir d'une manière que les autres hommes choisissent rarement, et qu'aucun des souverains de l'Europe n'a jamais imaginée depuis la chute de l'empire romain. Mais, hélas! Sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obstiner à un projet qui vous la fera perdre? Je vous ai

(2) Voyez dans la Correspondance générale, année 1757, les lettres de M. de Voltaire et de M. le duc de Richelieu.

déjà

déjà représenté la douleur de vos amis , le triomphe de vos ennemis , et les insultes d'un certain genre d'hommes qui mettra lâchement son devoir à flétrir une action généreuse. 1757.

J'ajoute , car voici le temps de tout dire , que personne ne vous regardera comme le martyr de la liberté ; il faut se rendre justice : vous savez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-t-on dans ces cours ? que vous avez vengé sur vous-même cette invasion ; que vous n'avez pu résister au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accusera d'un désespoir prématuré quand on saura que vous avez pris cette résolution funeste dans Erfurth , quand vous étiez encore maître de la Silésie et de la Saxe. On commentera votre épître d'Erfurth , on en fera une critique injurieuse ; on fera injuste , mais votre nom en souffrira.

Tout ce que je représente à votre Majesté est la vérité même. Celui que j'ai appelé le *Salomon du Nord* s'en dit davantage dans le fond de son cœur.

Il sent qu'en effet s'il prend ce funeste parti , il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il sent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis personnels ; il entre donc dans ce triste parti de l'amour propre ,

*Corresp. du roi de P... &c. Tome III. * H*

—
1757. du désespoir. Ecoutez contre ces sentimens votre raison supérieure ; elle vous dit que vous n'êtes point humilié , et que vous ne pouvez l'être ; elle vous dit qu'étant homme comme un autre , il vous restera (quelque chose qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux ; biens , dignités , amis. Un homme qui n'est que roi peut se croire très-infortuné quand il perd des Etats ; mais un philosophe peut se passer d'Etats. Encore , sans que je me mêle en aucune façon de politique , je ne peux croire qu'il ne vous en restera pas assez pour être toujours un souverain considérable. Si vous aimiez mieux mépriser toute grandeur , comme ont fait *Charles-Quint* , la reine *Christine* , le roi *Casimir* , et tant d'autres , vous soutiendriez ce personnage mieux qu'eux tous ; et ce ferait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin , tous les partis peuvent convenir , hors le parti odieux et déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philosophe si vous ne saviez pas vivre en homme privé ? ou si en demeurant souverain vous ne saviez pas supporter l'adversité ?

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public et le vôtre. Je suis bientôt dans ma soixante et cinquième année , je suis né infirme ; je n'ai qu'un moment à vivre ;

j'ai été bien malheureux, vous le savez ; mais
je mourrais heureux si je vous laissais sur la terre, mettant en pratique ce que vous avez si
souvent écrit. 1757.

L E T T R E C X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Le 13 novembre.

S I R E ,

V O T R E épître à d'Argens m'avait fait trem-
bler ; celle dont votre Majesté m'honore, me
rassure. Vous sembliez dire un triste adieu
dans toutes les formes , et vouloir précipiter
la fin de votre vie. Non-seulement ce parti
désespérait un cœur comme le mien , qui ne
vous a jamais été assez développé , et qui a
toujours été attaché à votre personne , quoi
qu'il ait pu arriver ; mais ma douleur s'aigrif-
fait des injustices qu'une grande partie des
hommes ferait à votre mémoire.

Je me rends à vos trois derniers vers , aussi
admirables par le sens que par les circonstances
où ils sont faits.

*Pour moi , menacé du naufrage ,
Je dois , en affrontant l'orage ,
Penser , vivre et mourir en roi.*

— 1757. Ces sentimens font dignes de votre ame, et je ne veux entendre autre chose par ces vers, sinon que vous vous défendrez jusqu'à la dernière extrémité avec votre courage ordinaire. C'est une des preuves de ce courage supérieur aux événemens, de faire de beaux vers dans une crise où tout autre pourrait à peine faire un peu de prose. Jugez si ce nouveau témoignage de la supériorité de votre ame doit faire souhaiter que vous viviez. Je n'ai pas le courage, moi, d'écrire en vers à votre Majesté dans la situation où je vous vois; mais permettez que je vous dise tout ce que je pense.

Premièrement, foyez très-sûr que vous avez plus de gloire que jamais. Tous les militaires écrivent de tous côtés, qu'après vous être conduit à la bataille du 18 comme le prince de *Condé* à *Sénéf*, vous avez agi dans tout le reste en *Turenne*. *Grotius* disait : Je puis souffrir les injures et la misère, mais je ne peux vivre avec les injures, la misère et l'ignominie ensemble. Vous êtes couvert de gloire dans vos revers; il vous reste de grands Etats : l'hiver vient; les choses peuvent changer. Votre Majesté fait que plus d'un homme considérable pensent qu'il faut une balance, et que la politique contraire est une politique détestable; ce sont leurs propres paroles.

J'oserai ajouter que *Charles XII*, qui avait votre courage avec infiniment moins de lumières, et moins de compassion pour les peuples, fit la paix avec le czar sans s'avilir. Il ne m'appartient pas d'en dire davantage; et votre raison supérieure vous en dit cent fois plus. 1757.

Je dois me borner à représenter à votre Majesté combien sa vie est nécessaire à sa famille, aux Etats qui lui demeureront, aux philosophes qu'elle peut éclairer et soutenir, et qui auraient, croyez-moi, beaucoup de peine à justifier devant le public une mort volontaire, contre laquelle tous les préjugés s'élèveraient. Je dois ajouter que quelque personnage que vous fassiez, il sera toujours grand.

Je prends du fond de ma retraite plus d'intérêt à votre sort, que je n'en prenais dans Potsdam et dans Sans-fouci. Cette retraite serait heureuse, et ma vieille infirme serait consolée, si je pouvais être assuré de votre vie, que le retour de vos bontés me rend encore plus chère.

J'apprends que monseigneur le prince de Prusse est très-malade; c'est un nouveau surcroît d'affliction, et une nouvelle raison de vous conserver. C'est très-peu de chose, j'en conviens, d'exister pour un moment au milieu

— des chagrins , entre deux éternités qui nous
1757. engloutissent ; mais c'est à la grandeur de
votre courage à porter le fardeau de la vie , et
c'est être véritablement roi que de soutenir
l'adversité en grand homme.

L E T T R E C X I I .

D U R O I .

A Breslau , le 16 de janvier.

— J'AI reçu votre lettre du 22 de novembre et
1758. du 2 de janvier en même temps (1). J'ai à
peine le temps de faire de la prose , bien
moins des vers pour répondre aux vôtres. Je
vous remercie de la part que vous prenez aux
heureux hafards qui m'ont secondé à la fin
d'une campagne où tout semblait perdu. Vivez
heureux et tranquille à Genève ; il n'y a que
cela dans le monde ; et faites des vœux pour
que la fièvre chaude héroïque de l'Europe se
guérisse bientôt , pour que le triumvirat se
détruisse , et que les tyrans de cet univers ne
puissent pas donner au monde les chaînes
qu'ils lui préparent.

FÉDÉRIC.

(1) On n'a point trouvé ces lettres , et plusieurs autres qui
manquent également.

Je ne suis malade ni de corps ni d'esprit ,
 mais je me repose dans ma chambre. Voilà ce
 qui a donné lieu aux bruits que mes ennemis
 ont semés. Mais je peux leur dire comme
Démotènes aux Athéniens : Eh bien ! si
Philippe était mort , que ferait-ce ? ô Athé-
 niens ! vous vous feriez bientôt un autre
Philippe.

1758.

O Autrichiens ! votre ambition , votre désir
 de tout dominer , vous feraient bientôt d'au-
 tres ennemis ; et les libertés germaniques et
 celles de l'Europe ne manqueront jamais de
 défenseurs.

L E T T R E C X I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Le 15 avril.

PUIS QUE vous êtes si grand maître
 Dans l'art des vers et des combats ,
 Et que vous aimez tant à l'être ,
 Rimez donc , bravez le trépas ;
 Instruisez , ravagez la terre ;
 J'aime les vers , je hais la guerre ,
 Mais je ne m'opposerai pas
 A votre fureur militaire ;

1758.

Chaque esprit a son caractère :
 Je conçois qu'on a du plaisir
 A favoir comme vous faifir
 L'art de tuer et l'art de plaire.

Cependant reffouvenez-vous de celui qui
 a dit autrefois :

Et quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
 J'euffe aimé mieux choifir les vertus d'Aristide.

Cet *Aristide* était un bon homme ; il n'eût point propofé de faire payer à l'archevêque de Maïence les dépens et dommages de quelque pauvre ville grecque ruinée. Il eft clair que votre Majesté a encouru les censures de Rome , en imaginant fi plaifamment de faire payer à l'Eglife les pots que vous avez caffés. Pour vous relever de l'excommunication majeure , je vous ai confeillé , en bon citoyen , de payer vous-même. Je me fuis fouvenu que votre Majesté m'avait dit souvent que les peuples de *** étaient des fots. En vérité , Sire , vous êtes bien bon de vouloir régner fur ces gens-là. Je crois vous propofer un très-bon marché en vous priant de les donner à qui les voudra.

Je m'imaginai qu'un grand homme ,
 Qui bat le monde et qui s'en rit ,

N'aimait

N'aimait à dominer que sur des gens d'esprit,
Et je voudrais le voir à Rome.

 1758.

Comme je suis très-fâché de payer trois vingtièmes de mon bien, et de me ruiner pour avoir l'honneur de vous faire la guerre, vous croirez peut-être que c'est par ladroterie que je vous propose la paix : point du tout ; c'est uniquement afin que vous ne risquiez pas tous les jours de vous faire tuer par des croates, des houffards et autres barbares qui ne savent pas ce que c'est qu'un beau vers.

Vos ministres auront sans doute à Bréda de plus belles vues que les miennes. M. le duc de *Choiseul*, M. de *Kaunitz*, M. *Pitt* ne me disent point leur secret. On dit qu'il n'est connu que d'un M. de *Saint-Germain*, qui a soupé autrefois dans la ville de Trente avec les pères du concile, et qui aura probablement l'honneur de voir votre Majesté dans une cinquantaine d'années. C'est un homme qui ne meurt point, et qui fait tout. Pour moi, qui suis près de finir ma carrière et qui ne fais rien, je me borne à souhaiter que vous connaissiez M. le duc de *Choiseul*.

Votre Majesté m'écrit qu'elle va se mettre à être un vaurien ; voilà une belle nouvelle qu'elle m'apprend là ! et qui êtes-vous donc, vous autres maîtres de la terre ? Je vous ai vu

aimer beaucoup ces vauriens de *Trajan*, de
1758. *Marc-Aurèle* et de *Julien* : ressemblez-leur
toujours ; mais ne me brouillez pas avec M. le
duc de *Choiseul* dans vos goguettes.

Et sur ce , je présente à votre Majesté mon
respect , et prie honnêtement la Divinité
qu'elle donne la paix à ses images.

L E T T R E C X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

Le 2 mai.

HEROS du Nord , je savais bien
Que vous avez vu les derrières
Des guerriers du roi très-chrétien
A qui vous taillez des croupières ;
Mais que vos rimes familières
Immortalisent les beaux cus
De ceux que vous avez vaincus ,
Ce font des faveurs singulières.
Nos blanc-poudrés font convaincus
De tout ce que vous savez faire ;
Mais les *ons* , les *its* et les *us*
A présent ne vous touchent guère.
Mars , votre autre dieu tutélaire ,

Brise la lyre de Phébus.

Horace , Lucrèce et Pétrone

1758.

Dans l'hiver font vos courtifans ;

Vos beaux printemps font pour Bellone ;

Vous vous amusez en tout temps.

Il n'y a rien de si plaifant , Sire , que le congé que vous avez donné , daté du 6 novembre 1757 ; cependant il me femble que dans ce mois de novembre vous couriez à bride abattue à Breslau , et que c'est en courant que vous chantâtes nos derrières. Le bel arrêt du parlement de Paris sur le Bon sens philosophique de d'Argens (1) , et sur la Loi naturelle , pourrait bien aussi avoir sa part dans l'histoire des cus ; mais c'est dans le divin chapitre des torche-cus de Gargantua. La besogne de ces messieurs ne mérite guère qu'on en fasse un autre usage. On a traité à peu-près ainsi à la cour les impertinentes remontrances que cette compagnie a faites. On ne pourra jamais leur reprocher la philosophie du bon sens. On dit que Paris est plus fou que jamais , non pas de cette folie que le génie peut quelquefois permettre , mais de cette folie qui ressemble à la sottise. Je ne veux pas , Sire , avoir celle

(1) La Philosophie du bon sens , ouvrage du marquis d'Argens , condamné par le parlement , à peu-près dans le même temps que le poëme de M. de Voltaire sur la Loi naturelle.

1758. — d'abuser plus long-temps des momens de votre Majesté ; je volerais les Autrichiens à qui vous les consacrez. Je prie DIEU toujours qu'il vous donne la paix , et que son règne nous advienne. Car en vérité au milieu de tant de massacres, c'est le règne du diable , et les philosophes qui disent que tout est bien ne connaissent guère leur monde. Tout sera bien quand vous serez à Sans-souci , et que vous direz :

*Alors , cher Cinéas , victorieux , contens ,
Nous pouvons rire à l'aise et prendre du bon temps.*

L E T T R E C X V .

D U R O I .

Le 6 d'octobre.

IL vous a été facile de juger de ma douleur par la perte que j'ai faite. Il y a des malheurs réparables par la constance et par un peu de courage , mais il y en a d'autres contre lesquels toute la fermeté dont on veut s'armer , et tous les discours des philosophes ne sont que des secours vains et inutiles ; ce sont de ceux-ci dont ma malheureuse étoile m'accable

dans les momens les plus embarrassans et les plus remplis de ma vie. 1758.

Je n'ai point été malade comme on vous l'a dit ; mes maux ne consistent que dans des coliques hémorrhoidales et quelquefois néphrétiques. Si cela eût dépendu de moi , je me ferais volontiers dévoué à la mort , que ces sortes d'accidens amènent tôt ou tard , pour sauver et pour prolonger les jours de celle qui ne voit plus la lumière (1). N'en perdez jamais la mémoire , et rassemblez , je vous prie , toutes vos forces pour élever un monument à son honneur. Vous n'avez qu'à lui rendre justice ; et sans vous écarter de la vérité , vous trouverez la matière la plus ample et la plus belle.

Je vous souhaite plus de repos et de bonheur que je n'en ai.

F É D É R I C .

(1) La margrave de Bareith.

1758.

LETTRE CXVI.

D E M. D E V O L T A I R E.

*Sur la mort de son Altesse royale madame la
margrave de Bareith.*

Décembre.

OMBRE illustre, ombre chère, ame héroïque et pure,
Toi que mes tristes yeux ne cessent de pleurer,
Quand la fatale loi de toute la nature
Te conduit dans la sépulture,
Faut-il te plaindre ou t'admirer?

Les vertus, les talens ont été ton partage,
Tu vécus, tu mourus en sage;
Et voyant à pas lents avancer le trépas,
Tu montras le même courage
Qui fait voler ton frère au milieu des combats.

Femme sans préjugés, sans vice et sans mollesse,
Tu bannis loin de toi la Superstition,
Fille de l'Imposture et de l'Ambition,
Qui tyrannise la Faiblesse.

Les Langueurs, les Tourmens, ministres de la Mort,
T'avaient déclaré la guerre;

Tu les bravas fans effort ,
 Tu plains ceux de la terre.

1758.

Hélas ! si tes conseils avaient pu l'emporter
 Sur le faux intérêt d'une aveugle vengeance ,
 Que de torrens de sang on eût vu s'arrêter !
 Quel bonheur t'aurait dû la France !

Ton cher frère aujourd'hui , dans un noble repos ,
 Recueillerait son ame à soi-même rendue ;
 Le philosophe , le héros
 Ne ferait affligé que de t'avoir perdue.

Sur ta cendre adorée il jetterait des fleurs
 Du haut de son char de victoire ,
 Et les mains de la Paix , et les mains de la Gloire
 Se joindraient pour sécher ses pleurs.

Sa voix célébrerait ton amitié fidelle ,
 Les échos de Berlin répondraient à ses chants :
 Ah ! j'impose silence à mes tristes accens ,
 Il n'appartient qu'à lui de te rendre immortelle.

Voilà , Sire , ce que ma douleur me dicta
 quelque temps après le premier faiblissement
 dont je fus accablé à la mort de ma protec-
 trice. J'envoie ces vers à votre Majesté , puis-
 qu'elle l'ordonne. Je suis vieux ; elle s'en
 apercevra bien. Mais le cœur qui fera toujours

1758. à vous et à l'adorable sœur que vous pleurez, ne vieillira jamais. Je n'ai pu m'empêcher de me souvenir dans ces faibles vers des efforts que cette digne princesse avait faits pour rendre la paix à l'Europe. Toutes les lettres (vous le savez sans doute) avaient passé par moi. Le ministre (1), qui pensait absolument comme elle, et qui ne put lui répondre que par une lettre qu'on lui dicta, en est mort de chagrin. Je vois avec douleur dans ma vieillesse accablée d'infirmités tout ce qui se passe; et je me console, parce que j'espère que vous serez aussi heureux que vous méritez de l'être. Le médecin *Tronchin* dit que votre colique hémorrhoidale n'est point dangereuse; mais il craint que tant de travaux n'altèrent votre sang. Cet homme est sûrement le plus grand médecin de l'Europe, le seul qui connaisse la nature. Il m'avait assuré qu'il y avait du remède pour l'état de votre auguste sœur, six mois avant sa mort. Je fis ce que je pus pour engager son Altesse royale à se mettre entre les mains de *Tronchin*; elle se confia à des ignorans entêtés; et *Trochin* m'annonça sa

(1) Le cardinal de *Tençin*. L'abbé de *Bernis* l'obligea de signer une lettre qu'il lui envoya pour rompre toute négociation, et cette adroite politique nous a valu la paix glorieuse de 1763. Voyez le Commentaire historique, *Mélanges littéraires*, tome III, page 121.

mort deux mois avant le moment fatal. Je n'ai jamais senti un désespoir plus vif. Elle est morte victime de la confiance de ceux qui l'ont traitée. Conservez-vous, Sire, car vous êtes nécessaire aux hommes. 1758.

LET TRE C X V I I.

D U R O I.

A Breslau, le 23 de janvier.

J'AI reçu les vers que vous avez faits : apparemment que je ne me suis pas bien expliqué. Je désire quelque chose de plus éclatant et de public. Il faut que toute l'Europe pleure avec moi une vertu trop peu connue. Il ne faut point que mon nom partage cet éloge ; il faut que tout le monde sache qu'elle est digne de l'immortalité ; et c'est à vous de l'y placer. 1759.

On dit qu'*Appelles* était le seul digne de peindre *Alexandre* : je crois votre plume la seule digne de rendre ce service à celle qui sera le sujet éternel de mes larmes.

Je vous envoie des vers faits dans un camp, et que je lui envoyai un mois avant cette cruelle catastrophe qui nous en prive pour

—
1759. jamais. Ces vers ne sont certainement pas dignes d'elle , mais c'était du moins l'expression vraie de mes sentimens. En un mot, je ne mourrai content que lorsque vous vous ferez surpassé dans ce triste devoir que j'exige de vous.

Faites des vœux pour la paix : mais quand même la victoire la ramènerait , cette paix et la victoire , ni tout ce qu'il y a dans l'univers , n'adouciront la douleur cruelle qui me consume.

Vivez plus heureux à Laufanne , &c.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXVIII.

D U R O I.

A Breslau , le 2 de mars.

VOTRE lettre contient une contradiction dans les termes et dans les choses. Vous marquez que votre imagination s'éteint , et en même temps vous en remplissez toute votre lettre. Il fallait être plus sur ses gardes en m'écrivant , et supprimer ce beau feu qui vous anime encore à soixante-cinq ans. Je crains bien que vous ne soyez dans le cas de

la plupart des hommes qui s'occupent de
l'avenir et oublient le passé.

—
1759.

Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.

Mes vers ne font point faits pour le public.
Je n'ai ni assez d'imagination, ni ne possède
assez bien la langue pour faire de bons vers ;
et les médiocres sont détestables. Ils font
soufferts entre amis, et voilà tout. Je vous
en envoie de genres différens, mais qui ont
le même goût de terroir, et qui se ressentent
du temps où ils ont été faits. Et comme vous
êtes à présent riche et puissant seigneur, ne
craignant point de vous faire payer cher le
port de mes balivernes, je vous envoie en
même temps toutes sortes de misères que je
me suis amusé à faire par intervalles.

J'en viens à l'article qui semble vous tou-
cher le plus, et je vous donne toute assurance
de ne plus songer au passé, et de vous satis-
faire; mais laissez auparavant mourir en paix
un homme que vous avez cruellement persé-
cuté (1), et qui, selon toutes les apparences,
n'a plus que peu de jours à vivre.

Pour ce que je vous ai demandé, je vous
avoue que je l'ai toujours très-fort dans

(1) *Maupertuis*, président de l'académie de Berlin.

— l'esprit ; soit prose , soit vers , tout m'est égal.
1759. Il faut un monument pour éterniser cette vertu si pure , si rare , et qui n'a pas été assez généralement connue. Si j'étais persuadé de bien écrire , je n'en chargerais personne : mais comme vous êtes certainement le premier de notre siècle , je ne puis m'adresser qu'à vous.

Pour moi je suis sur le point de recommencer ma maudite vie errante. Souvent il m'arrive de recevoir des lettres de Berlin vieilles de six mois : ainsi je ne fais pas état de recevoir sitôt votre réponse. Mais j'espère que vous n'oublierez point un ouvrage qui fera de votre part un acte de reconnaissance.
Adieu.

FÉDÉRIC.

D U R O I.

A Breslau, le 12 de mars.

IL faut avouer que vos mois ne ressemblent pas aux semaines du prophète *Daniel* : ses semaines sont des siècles et vos mois des jours.

J'ai reçu cette ode qui vous a si peu coûté, qui est très-belle, et qui certainement ne vous fera pas déshonneur. C'est le premier moment de consolation que j'ai eu depuis cinq mois. Je vous prie de la faire imprimer, et de la répandre dans les quatre parties du monde. Je ne tarderai pas long-temps à vous en témoigner ma reconnaissance.

Je vous envoie une vieille épître que j'ai faite il y a un an ; et comme il y est parlé de vous, c'est à vous à vous défendre, si vous croyez qu'on le puisse. Ce sont de mauvais vers, mais je suis persuadé que ce sont des vérités qu'ils disent. Je pense au moins ainsi. Plus on vieillit, et plus on se persuade que la sacrée majesté *le Hasard* fait les trois quarts de la besogne de ce misérable univers, et que ceux qui pensent être les plus sages, sont les

— plus fous de l'espèce à deux jambes et sans
1759. plumes dont nous avons l'honneur d'être.

On peut en conscience me pardonner et des folécismes et de mauvais vers dans le tumulte et parmi les soins et les embarras dont je suis sans cesse environné.

Vous voulez favoir ce que *Néaulme* imprime : vous me le demandez à moi qui ne fais pas si *Néaulme* est encore au monde , qui n'ai pas mis depuis près de trois ans le pied à Berlin , qui ne fais que des nouvelles de *Fermer* , de *Daun* , de *Soubise* , de *Lautrihaussen* , et d'une espèce d'hommes dont vous vous souciez très-peu , et dont je ferais bien aise de ne pas être obligé de m'informer.

Adieu ; vivez heureux , et maintenez la paix dans votre seigneurie suisse , car la guerre de la plume et de l'épée n'ont que rarement d'heureux succès. Je ne fais quel sera mon sort cette année ; en cas de malheur je me recommande à vos prières , et je vous demande une messe pour tirer mon ame du purgatoire , s'il y en a un dans l'autre monde qui soit pire que la vie que je mène en celui-ci.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X X.

1759.

D U R O I.

A Breslau, le 21 de mars.

Vous ne vous êtes pas trompé tout-à-fait : je suis sur le point de me mettre en marche. Quoique ce ne soit pas pour des sièges, toutefois c'est pour résister à mes persécuteurs.

J'ai été ravi de voir les changemens et les additions que vous avez faits à votre ode. Rien ne me fait plus de plaisir que ce qui regarde cette matière-là. Les nouvelles strophes sont très-belles, et je souhaiterais fort que le tout fût déjà imprimé. Vous pourrez y ajouter une lettre selon votre bon plaisir : et quoique je sois très-indifférent sur ce qu'on peut dire de moi en France et ailleurs, on ne me fâchera pas en vous attribuant mon Histoire de Brandebourg. C'est la trouver très-bien écrite, et c'est plutô me louer que me blâmer.

Dans les grandes agitations où je vais entrer, je n'aurai pas le temps de savoir si on fait des libelles contre moi en Europe, et si on me déchire. Ce que je saurai toujours, et dont je serai témoin, c'est que mes ennemis font bien des efforts pour m'accabler. Je ne fais

— pas si cela en vaut la peine. Je vous souhaite
 1759. la tranquillité et le repos dont je ne jouirai pas tant que l'acharnement de l'Europe me persécutera. Adieu.

FÉDÉRIC.

N. B. Vous m'avez tant parlé du médecin *Tronchin*, que je vous prie de le consulter sur la santé de mon frère *Ferdinand*, qui est très-mauvaise. Dans le courant de l'année passée il a eu deux fièvres chaudes dont il lui est resté de grandes faiblesses. A cela se sont joints les symptômes d'une sueur de nuit et d'une toux avec expectoration. Les médecins jusqu'ici croient qu'il crache une vomique, et pour moi, qui ai tant vu de maladies pareilles, funestes à tous ceux qui en ont été atteints, je crains beaucoup pour sa vie; non pas les effets d'une mort prochaine, mais d'un accablement qui le conduira au tombeau à la chute des feuilles. Je crois ne devoir rien négliger pour les secours que l'art peut fournir, quoique j'aye très-peu de confiance en tous les médecins.

Je vous prie de consulter *Tronchin* pour savoir ce qu'il en pense, et s'il croit pouvoir le sauver. Je dois ajouter à ceci, pour le médecin, que les urines sont fort rouges et fort colorées, que l'expectoration sent mauvais, que la faiblesse est grande, l'abattement
 considérable,

considérable , qu'il y a tous les symptômes d'une fièvre lente, qui cependant ne paraît point le jour, pendant lequel le pouls est faible. Je souhaite qu'il en ait meilleure espérance que moi.

1759.

L E T T R E C X X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, le 27 mars.

S I R E ,

J E reçois la lettre dont votre Majesté m'honore, écrite le 2 mars de la main de votre secrétaire, mon compatriote fuisse, signée *Fédéric*. Il paraît que votre Majesté n'avait pas encore reçu le petit monument qu'elle a voulu que je dressasse de mes faibles mains à votre adorable sœur. En voici donc une copie que je hafarde encore dans ce paquet; je le recommande à DIEU, aux houffards et aux curieux qui ouvrent les lettres. Votre paquet que j'ai reçu avec votre lettre contenait votre ode au prince *Henri*, votre épître à milord *Maréchal*, et votre ode au prince *Ferdinand*. Il y a dans cette ode un certain endroit dont

*Corresp. du roi de P... &c. Tome III. * K*

— 1759. il n'appartient qu'à vous d'être l'auteur. Ce n'est pas assez d'avoir du génie pour écrire ainsi, il faut encore être à la tête de cent cinquante mille hommes. Votre Majesté me dit dans sa lettre qu'il paraît que je ne désire que les brimborions dont vous me faites l'honneur de me parler. Il est vrai qu'après plus de vingt ans d'attachement, vous auriez pu ne me pas ôter des marques qui n'ont d'autre prix à mes yeux que celui de la main qui me les avait données. Je ne pourrais même porter ces marques de mon ancien dévouement pour vous pendant la guerre; mes terres sont en France; il est vrai qu'elles sont sur la frontière de Suisse; il est vrai même qu'elles sont entièrement libres, et que je ne paye rien à la France; mais enfin elles y sont situées. J'ai en France soixante mille livres de rente; mon souverain m'a conservé par un brevet la place de gentilhomme ordinaire de sa chambre. Croyez très-fermement que les marques de bonté et de justice que vous voulez me donner, ne me toucheraient que parce que je vous ai toujours regardé comme un grand homme. Vous ne m'avez jamais connu.

Je ne vous demande point du tout les bagatelles dont vous croyez que j'ai tant d'envie; je n'en veux point; je ne voulais que votre

bonté : je vous ai toujours dit vrai quand je vous ai dit que j'aurais voulu mourir auprès de vous. _____ 1759.

Votre Majesté me traite comme le monde entier ; elle s'en moque quand elle dit que le président se meurt. Le président vient d'avoir à Basle un procès avec une fille qui voulait être payée d'un enfant qu'il lui a fait. Plût à Dieu que je pusse avoir un tel procès ; j'en suis un peu loin ; j'ai été très-malade , et je suis très-vieux : j'avoue que je suis très-riche , très-indépendant , très-heureux ; mais vous manquez à mon bonheur , et je mourrai bientôt sans vous avoir vu ; vous ne vous en souciez guère , et je tâche de ne m'en point soucier. J'aime vos vers , votre prose , votre esprit , votre philosophie hardie et ferme. Je n'ai pu vivre sans vous , ni avec vous. Je ne parle point au roi , au héros , c'est l'affaire des souverains ; je parle à celui qui m'a enchanté , que j'ai aimé , et contre qui je suis toujours fâché.

1759.

L E T T R E C X X I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Le 30 mars.

QUOIQUE tout le monde soit en armes et en alarmes, j'ai pourtant reçu tous les paquets de votre Majesté. L'épître à sa béatitude madame l'abbesse de Quedlimbourg sur sa sacrée majesté *le Hasard*, a bien un grand fonds de vérité, et si cette épître était rabotée, je la regarderais comme le meilleur de vos ouvrages, et le plus philosophique. Il me paraît, par la date, que votre Majesté s'amusa à faire ces vers quelques jours avant notre belle aventure de Rosback. Certainement vous étiez le seul alors en Allemagne qui fîssiez des vers. Le hasard n'a pas été pour nous. Je pense que celui qui met ses bottes à quatre heures du matin, a un grand avantage au jeu contre celui qui monte en carrosse à midi. Je souhaite passionnément que tout ce jeu finisse, et que vos jours soient aussi tranquilles qu'ils sont brillans. Votre Majesté daigne n'être pas mécontente du tribut de louange et de regret que j'ai payé à la mémoire de la plus respectable princesse qui fût au monde. Il est vrai

que mon cœur dicta l'éloge assez vite ; la réflexion l'a corrigé lentement. Pardonnez, mais voici encore une strophe que je soumets à votre jugement. Je n'avais pas, ce me semble, assez parlé du courage avec lequel cette digne princesse a fini sa vie. 1759.

Illustres meurtriers, victimes mercenaires,
 Qui, redoutant la honte et surmontant la peur,
 Animés l'un par l'autre aux combats sanguinaires,
 Fuiriez si vous l'osiez, et mourez par honneur ;
 Une femme, une princesse
 Qui dédaigna la mollesse,
 Qui du fort soutint les coups,
 Et qui vit d'une ame égale
 Venir son heure fatale,
 Était plus brave que vous.

Sort soutint, fait une cacophonie désagréable ; *venir*, me paraît faible. Je ne trouve pas mieux, et j'avoue qu'après l'art de gagner des batailles, celui de faire des vers est le plus difficile.

Fuiriez si vous l'osiez ; parlez pour vous, Messieurs, dira votre Majesté ; et moi chétif, je soutiens que si César se trouvait seul pendant la nuit exposé incognito à une batterie de canon, et qu'il n'y eût d'autre moyen de sauver sa vie qu'en se mettant dans un tas de

— 1759. fumier, ou dans quelque chose de mieux, on y trouverait le lendemain matin *Caius Julius César* plongé jusqu'au cou.

Cette lettre trouvera peut-être votre Majesté à quelque batterie, mais non pas dans un tas de fumier. Heureux ceux qui sont sur leur fumier comme moi !

Recevez avec bonté, Sire, les respects et les folies du vieux suisse.

L E T T R E C X X I I I.

D U R O I.

A Bolekelhain, le 11 d'avril.

DISTINGUEZ, je vous prie, les temps où les ouvrages ont été faits. Les *Tristes* d'*Ovide* et l'*Art d'aimer* ne sont pas contemporains. Mes élégies ont leur temps marqué par l'affreuse catastrophe qui laissera un trait enfoncé dans mon cœur autant que mes yeux seront ouverts. Les autres pièces ont été faites dans des intervalles qui se trouvent toujours, quelque vive que soit la guerre. Je me fers de toutes mes armes contre mes ennemis ; je suis comme le porc-épic, qui se hérissant se défend de toutes ses pointes. Je n'affure pas que les miennes

soient bonnes ; mais il faut faire usage de toutes ses facultés, telles qu'elles sont, et porter des coups à ses adversaires les mieux assés que l'on peut. 1759.

Il semble qu'on ait oublié dans cette guerre-ci ce que c'est que les bons procédés et la bienfaisance. Les nations les plus policées font la guerre en bêtes féroces. J'ai honte de l'humanité ; j'en rougis pour le siècle. Avouons la vérité, les arts et la philosophie ne se répandent que sur le petit nombre ; la grosse masse, le peuple, et le vulgaire de la noblesse, reste ce que la nature l'a fait, c'est-à-dire, de méchans animaux.

Quelque réputation que vous ayez, mon cher *Voltaire*, ne pensez pas que les houffards autrichiens connaissent votre écriture. Je puis vous assurer qu'ils se connaissent mieux en eau-de-vie qu'en beaux vers et en célèbres auteurs.

Nous allons commencer dans peu une campagne qui sera pour le moins aussi rude que la précédente. Le prince *Ferdinand* épaulé bien ma droite. Dieu fait quelle en sera l'issue. Mais de quoi je puis vous assurer positivement, c'est qu'on ne m'aura pas à bon marché, et que, si je succombe, il faudra que l'ennemi se fraye par un carnage affreux le chemin à ma destruction.

— Adieu; je vous souhaite tout ce qui me
1759. manque.

FÉDÉRIC.

N. B. On dit qu'on a brûlé à Paris votre poëme de la Loi naturelle, la Philosophie du bon sens, et l'Esprit, ouvrage d'*Helvétius*. Admirez comme l'amour propre se flatte; je tire une espèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle qu'on fait à Paris au bon sens.

LETTRE CXXIV.

D U R O I.

A Landshut, le 18 d'avril.

Vos lettres m'ont été rendues sans que houffards, ni français, ni autres barbares les aient ouvertes. L'on peut écrire tout ce que l'on veut, et très-impunément, sans avoir cent soixante mille hommes, pourvu qu'on ne fasse rien imprimer. Et souvent on fait imprimer des choses plus fortes que je n'en ai jamais écrites ni n'en écrirai, sans qu'il en arrive le moindre mal à l'auteur; témoin votre Pucelle. Pour moi je n'écris que pour me dissiper.

Tout

Tout homme qui n'est pas né français , ou habitué depuis long-temps à Paris , ne saurait posséder la langue au degré de perfection si nécessaire pour faire de bons vers ou de la prose élégante. Je me rends assez de justice sur ce sujet , et je suis le premier à apprécier mes misères à leur juste valeur ; mais cela m'amuse et me distrait ; voilà le seul mérite de mes ouvrages. Vous avez trop de connaissances et trop de goût pour applaudir à d'aussi faibles talens. 1759.

L'éloquence et la poésie demandent toute l'application d'un homme ; mon devoir m'oblige de m'appliquer à présent et très-sérieusement à autres choses. En considérant tout cela , vous devez avouer que des amusemens aussi frivoles ne doivent entrer en aucune considération.

Je ne me moque de personne ; mais je me sens piqué contre des ennemis qui veulent m'écraser autant qu'il est en eux. Et certainement je ne suis pas condamnable d'employer toutes les armes de mon arsenal pour me défendre et pour leur nuire. Après l'acharnement cruel qu'ils ont témoigné contre moi , il n'est plus temps de les ménager.

Je vous félicite d'être encore gentilhomme ordinaire du *Bien-aimé*. Ce ne sera pas sa patente qui vous immortalisera ; vous ne

— 1759. devrez votre apothéose qu'à la Henriade, à l'Oedipe, à Brutus, Sémiramis, Mérope, le Duc de Foix, &c. &c. Voilà ce qui fera votre réputation tant qu'il y aura des hommes sur la terre qui cultiveront les lettres, tant qu'il y aura des personnes de goût et des amateurs du talent divin que vous possédez.

Pour moi je pardonne en faveur de votre génie toutes les tracasseries que vous m'avez faites à Berlin, tous les libelles de Leipfick, et toutes les choses que vous avez dites ou fait imprimer contre moi, qui sont fortes, dures et en grand nombre, sans que j'en conserve la moindre rancune.

Il n'en est pas de même de mon pauvre président que vous avez pris en grippe. J'ignore s'il fait des enfans ou s'il crache les poumons. Cependant on ne peut que lui applaudir s'il travaille à la propagation de l'espèce, lorsque toutes les puissances de l'Europe font des efforts pour la détruire.

Je suis accablé d'affaires et d'arrangemens. La campagne va s'ouvrir incessamment. Mon rôle est d'autant plus difficile, qu'il ne m'est pas permis de faire la moindre sottise, et qu'il faut me conduire prudemment et avec sagesse huit grands mois de l'année. Je ferai ce que je pourrai; mais je trouve la tâche bien dure. Adieu.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X X V.

1759.

D U R O I.

A Landshut, le 22 d'avril.

J E vous ai envoyé mes vers à ma sœur *Amélie*, comme l'esquisse d'une épître. Je n'ai ni l'esprit assez libre, ni assez de temps pour faire quelque chose de fini. Et d'ailleurs quelques inadvertances, quelques crimes de lèse-majesté contre *Vaugelas* ou d'*Olivet*, ne doivent pas vous surprendre. Le moyen d'écrire purement en Allemagne et de ne pas commettre des fautes d'ignorance et contre l'usage, quand je vois tant de poètes français domiciliés à Paris, dont les ouvrages en fourmillent. Je remarque de plus qu'il faut avoir un bon critique qui vous fasse observer les fautes que l'amour propre nous voile, qui marque les endroits faibles et défectueux. Je vois assez bien les négligences des autres, et dans la composition je demeure aveugle sur les miennes. Voilà comme les hommes sont faits.

Votre nouvelle strophe de cette funeste ode est belle. Je passerais les petites bagatelles qui vous arrêtent. Ne dites pas que *Marsyas* juge *Apollon*, si je m'escrime avec vous de poésie.

— Au lieu de *du sort soutient les coups*, on peut
1759. mettre *affronte les coups*; et au lieu de *venir
son heure fatale*, *approcher l'heure fatale*.

J'avoue que *son heure fatale* vaut mieux que
l'heure fatale; c'est à vous d'en juger.

Pour l'ode en général, elle est très-belle.
Voici les difficultés qu'un ignorant vous pro-
pose. Vous le confondrez peut-être, fondé
sur l'autorité des d'Olivet, des quarante, et
de toute la république.

Quand la mort qu'ils ont bravée
Dans cette foule abreuvée
Du sang qu'ils ont répandu.

Dans cette foule abreuvée, amphibologie:
est-ce la mort ou la foule qui est abreuvée?
j'entends bien votre idée; mais un grand
poète comme vous ne doit point avoir recours
à un commentaire pour expliquer sa pensée.

V^e strophe. Je fus battu à Hockirk, le
moment que ma digne sœur expirait.

VI^e strophe admirable. VII^e, VIII^e excel-
lentes. IX^e de même. La dernière partie de
la X^e ne répond pas au commencement.

La stupide ignorance, les *Midas*, les *Homère*,
les *Zoïle* sont étrangers au sujet de l'ode, et
ne servent là que de remplissage. Il s'agit de
ma sœur et non d'*Homère* ni de *Zoïle*.

Strophe XI^e bonne. XII^e, *qui font des cours* ———
les plus belles, infame cheville. Le sens finit, 1759.
qui font des cours; *les plus belles* n'est qu'un
 remplissage sans beauté, digne de *Mævius* et
 non pas de *Virgile*. Cela demande absolument
 une correction, cela est lâche et faible.

Strophe XIII^e. *Du temps qui fuit toujours*,
tu fis toujours usage. La répétition de *toujours*
 est sans grâce. Si moi, écolier, je devais cor-
 riger ce vers, je fuerais sang et eau; mais
Voltaire n'est pas *Voltaire* en vain. C'est à lui
 à y donner plus de force. *Lueur obscure plus*
affreuse que la nuit; cela est digne des *ténèbres*
visibles de *Milton*, dont l'auteur de la *Henriade*
 s'est tant moqué.

Les strophes XIV^e et XV^e sont admirables.

Je crois vous voir à la lecture de ma lettre.
 Quel écolier! direz-vous; qu'il fasse première-
 ment de bons vers, et qu'ensuite il se
 mêle de reprendre ceux des autres. Mais je
 vous le dis encore: je ne vois goutte aux
 miens, je les trouve souvent faibles, mais
 je n'ai pas le talent de les faire meilleurs.
 D'ailleurs ne prenez jamais pour juge de vos
 vers un général d'armée qui se trouve vis-à-vis
 de l'ennemi: c'est le moment où l'on est le
 moins traitable.

J'ai dérangé le projet de campagne de
 M. *Daun* et des Français, sans presque remuer

— de ma place. Je suis occupé à présent à d'au-
1759. tres sottises de cette espèce ; et tant que cette
chienne de vie durera , ne croyez pas trouver
en moi un critique indulgent. On prend l'esprit
de son métier ; et dans ces momens d'alarmes
je fais main-basse , si je peux , sur l'ennemi et
sur tous les vers qui ne me plaisent pas , hor-
mis les miens.

Adieu , hermite fuisse : ne vous fâchez pas
contre *Don Quichotte* qui jetait au feu les vers
de l'*Arioste* , qui ne valaient pas les vôtres , et
ayez quelque indulgence pour un censeur ger-
manique qui vous écrit des fins fonds de la
Silésie.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X X V I.

1759.

D U R O I.

A Landshut , le 28 d'avril.

JE vous suis fort obligé de la connaissance que vous m'avez fait faire avec monsieur *Candide* ; c'est *Job* habillé à la moderne. Il faut le confesser , monsieur *Pangloss* ne saurait prouver ses beaux principes , et le meilleur des mondes possibles est très-méchant et très-malheureux. Voilà la seule espèce de roman que l'on peut lire ; celui-ci est instructif , et prouve mieux que des argumens *in barbara* , *celarent* , &c.

Je reçois en même temps cette triste ode qui est bien corrigée et très-embellie ; mais ce n'est qu'un monument , et cela ne rend pas ce qu'on a perdu et qui mérite d'être à jamais regretté.

Je souhaite que vous ayez bientôt occasion de travailler pour la paix , et je vous promets que je trouverai admirable tout ouvrage fait à cette occasion-là. Il y a bien apparence que nous n'arriverons pas sans carnage à cet heureux jour. Vous croyez qu'on n'a du courage que par honneur , j'ose vous dire qu'il y a plus

— 1759. d'une sorte de courage : celui qui vient du tempérament , qui est admirable pour le commun soldat ; celui qui vient de la réflexion , qui convient à l'officier ; celui qu'inspire l'amour de la patrie , que tout bon citoyen doit avoir ; enfin celui qui doit son origine au fanatisme de la gloire , que l'on admire dans *Alexandre* , dans *César* , dans *Charles XII* et dans le grand *Condé*. Voilà les différens instincts qui conduisent les hommes au danger. Le péril en soi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable , mais on ne pense guère au risque quand on est une fois engagé.

Je n'ai pas connu *Jules-César* , cependant je suis très-sûr que de nuit ou de jour , il ne se ferait jamais caché ; il était trop généreux pour prétendre exposer ses compagnons sans partager avec eux le péril. On a des exemples même que des généraux , au désespoir de voir une bataille sur le point d'être perdue , se sont fait tuer exprès , pour ne point survivre à leur honte.

Voilà ce que me fournit ma mémoire sur ce courage que vous persiflez. Je vous assure même que j'ai vu exercer de grandes vertus dans les batailles , et qu'on n'y est pas aussi impitoyable que vous le croyez. Je pourrais vous en citer mille exemples ; je me borne à un seul.

A la bataille de Rosback un officier français, blessé et couché sur la place, demandait à cor et à cri un lavement : voulez-vous bien croire que cent personnes officieuses se sont empressées pour le lui procurer? Un lavement anodin, reçu sur un champ de bataille, en présence d'une armée, cela est certainement singulier ; mais cela est vrai, et connu de tout le monde. Dans cette tragi-comédie que nous jouons, il arrive souvent des aventures bouffonnes qui ne ressemblent à rien, et qu'une paix de mille ans ne produirait pas ; mais il faut avouer qu'elles sont cruellement achetées.

Je vous remercie de la consultation du médecin *Tronchin*. Je l'ai d'abord envoyée à mon frère qui est à Schwet auprès de ma sœur ; je lui ai recommandé de s'attacher scrupuleusement au régime qu'on lui prescrit. Je vous prie de demander ce que *Tronchin* voudrait d'argent pour faire le voyage ; je ne veux rien négliger de ce que je puis contribuer à la guérison de ce cher frère ; et quoique j'aye aussi peu de foi pour les docteurs en médecine que pour ceux en théologie, je ne pousse pas l'incrédulité jusqu'à douter des bons effets que le régime peut procurer. Je les sens moi-même : je n'aurais pu supporter les affreuses fatigues que j'ai eues, si je ne

— 1759. m'étais mis à une diète qui paraît fèvre à tous ceux qui m'approchent. Reste à savoir si la vie vaut la peine d'être conservée par tant de soins, et si ceux-là ne sont pas les plus sages et les plus heureux qui l'usent tout de suite. C'est à monsieur *Martin* et à maître *Pangloss* à discuter cette matière, et à moi à me battre tant qu'on se battra.

Pour vous qui êtes spectateur de la pièce sanglante qu'on joue, vous pourrez nous fiffler tous tant que nous sommes. Grand bien vous fasse ; soyez persuadé que je n'envie pas votre bonheur : je suis convaincu que l'on ne peut jouir que lorsqu'on n'est en guerre ni de plume ni d'épée. *Vale.*

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X X V I I .

1759.

D U R O I .

A Landshut, le 18 de mai.

NON, ma muse qui vous pardonne
Tant de lardons malicieux,
N'affocia jamais Pétrone
A ces auteurs ingénieux
Qui m'accompagnent en tous lieux,
Et partagent avec Bellone
Des momens courts et précieux
Qu'un loisir fugitif me donne.

Je déteste l'impur borbier
Où ce bel esprit trop cynique
A trempé sa plume impudique,
Et je ne veux point me souiller
Dans la fange de son fumier.

La mémoire est un réceptacle ;
Le jugement d'un choix exquis
Ne doit remplir ce tabernacle
Que d'œuvres qui se sont acquis,
Au sein de leur natal pays,
Le droit de passer pour oracle.
C'est pourquoi, vainquant tout obstacle ,

1759.

Je vous lis et je vous relis.
 J'allaite ma muse française
 Aux tetons tendres et polis
 Que Racine m'offre à son aise ;
 Quelquefois , ne vous en déplaise ,
 Je m'entretiens avec Rousseau ;
 Horace , Lucrèce et Boileau
 Font en tout temps ma compagnie ;
 Sur eux se règle mon pinceau ,
 Et dans ma fantasque manie
 J'aurais enfin produit du beau ,
 S'il ne manquait à mon cerveau
 Le feu de leur divin génie.

Si vous consultez une carte géographique vous trouverez le lieu où une boutade de gaieté et de folie produisit ce congé. Nous avons poursuivi ces gens qui nous tournaient le derrière, jusqu'à Erfurt, et de là nous avons pris le chemin de la Silésie.

Vous autres habitans des Délices, vous croyez donc que ceux qui marchent sur les traces des *Amadis* et des *Rolands*, doivent se battre tous les jours pour vous divertir ? Apprenez, ne vous en déplaise, que nous avons assez donné de ces tragédies, les campagnes passées, au public ; qu'il y aura certainement encore quelque héroïque boucherie ;

mais nous suivrons le proverbe de l'empereur *Auguste*, *festina lentè*. 1759.

Vos Français brûlent les bons livres et bouleversent gaiement le système de leurs finances pour complaire à leurs chers alliés. Grand bien leur fasse ! Je ne crains ni leur argent ni leurs épées. Si le hasard ne favorise pas éternellement les trois illustres qui m'assailent de tous côtés, j'espère qu'elles seront (pour conserver la figure de rhétorique) J'éprouve le sort d'*Orphée* : des dames de cette espèce et d'un aussi bon caractère veulent me déchirer, mais certainement elles n'auront pas ce plaisir.

A propos de sottises, vous voulez savoir les aventures de l'abbé de *Prades* ; cela ferait un gros volume. Pour satisfaire votre curiosité il vous suffira de savoir que l'abbé eut la faiblesse de se laisser séduire, pendant mon séjour à *Dresde*, par un secrétaire que *Broglie* y avait laissé en partant. Il se fit nouvelliste de l'armée ; et comme ce métier n'est pas ordinairement goûté à la guerre, on l'a envoyé jusqu'à la paix dans une retraite d'où il n'y a aucunes nouvelles à écrire. Il y a bien d'autres choses ; mais cela ferait trop long à dire. Il m'a joué ce beau tour dans le temps même que je lui avais conféré un gros bénéfice dans la cathédrale de *Breslau*.

— Vous avez fait le Tombeau de la forbonne ;
 1759. ajoutez-y celui du parlement qui radote si
 fort qu'il ne la fera pas longue. Pour vous ,
 vous ne mourrez point. Vous dicterez encore
 des Délices des lois au Parnasse ; vous caref-
 ferez encore l'*inf.* . . . d'une main , et l'égrati-
 gnerez de l'autre ; vous la traiterez comme
 vous en usez envers moi et envers tout le
 monde.

Vous avez , je le présume ,
 En chaque main une plume ;
 L'une , confite en douceur ,
 Charme par son ton flatteur ,
 L'amour propre qu'elle allume ,
 L'abreuvant de son erreur ;
 L'autre est un glaive vengeur
 Que Tifiphone et sa sœur
 Ont plongé dans le bitume
 Et toute l'âcre noirceur
 De l'infernale amertume ;
 Il vous blesse , il vous confume ,
 Perce les os et le cœur.
 Si Maupertuis meurt du rhume ,
 Si dans Basle on vous l'inhume ,
 Ce glaive en fera l'auteur.

Pour moi , nourriffon d'Horace ,
 Qui n'ai jamais eu l'honneur

De grimper sur le Parnasse
 Parmi la maudite race
 Des beaux esprits , qui tracasse
 Et remplit ce lieu d'horreur ,
 Je vous demande pour grâce ,
 S'il arrive quelque jour
 Que mon nom par vous s'enchâsse
 Dans vos vers ou vos discours ,
 Que sans ruses ni détours
 La bonne plume l'y place.

1759.

Je souhaite paix et salut , non pas au gentil-
 homme ordinaire , non pas à l'historiographe
 du *Bien-aimé* , non pas au seigneur de vingt
 seigneuries dans la Suifferie , mais à l'auteur
 de la *Henriade* , de la *Pucelle* , de *Brutus* , de
Méropé , &c.

FÉDÉRIC.

1759.

L E T T R E C X X V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

19 mai.

S I R E ,

Vous êtes aussi bon frère que bon général; mais il n'est pas possible que *Tronchin* aille à Schwet auprès du prince votre frère, il y a sept ou huit personnes de Paris, abandonnées des médecins, qui se font fait transporter à Genève ou dans le voisinage, et qui croient ne respirer qu'autant que *Tronchin* ne les quitte pas. Votre Majesté pense bien que parmi le nombre de ces personnes, je ne compte point ma pauvre nièce qui languit depuis six ans; d'ailleurs *Tronchin* gouverne la santé des enfans de France, et envoie de Genève ses avis deux fois par semaine; il ne peut s'écarter, il prétend que la maladie de monseigneur le prince *Ferdinand* sera longue. Il conviendrait peut-être que le malade entreprît le voyage, qui contribuerait encore à sa santé en le faisant passer d'un climat assez froid dans un air plus tempéré. S'il ne peut prendre ce parti, celui de faire instruire *Tronchin* toutes les semaines de son état, est le plus avantageux.

Comment

Comment avez-vous pu imaginer que je pusse jamais laisser prendre une copie de votre écrit adressé à M. le prince de Brunsvick ? Il y a certainement de très-belles choses ; mais elles ne sont pas faites pour être montrées à ma nation. Elle n'en ferait pas flattée ; le roi de France le ferait encore moins , et je vous respecte trop l'un et l'autre pour jamais laisser transpirer ce qui ne servirait qu'à vous rendre irréconciliables. Je n'ai jamais fait de vœux que pour la paix. J'ai encore une grande partie de la correspondance de madame la margrave de *Bareith* avec le cardinal de *Tençin*, pour tâcher de procurer un bien si nécessaire à une grande partie de l'Europe. J'ai été le dépositaire de toutes les tentatives faites pour parvenir à un but si désirable ; je n'en ai pas abusé , et je n'abuserai pas de votre confiance au sujet d'un écrit qui tendrait à un but absolument contraire. Soyez dans un parfait repos sur cet article. Ma malheureuse nièce que cet écrit a fait trembler , l'a brûlé , et il n'en reste de vestige que dans ma mémoire , qui en a retenu trois strophes trop belles.

Je tombe des nues quand vous m'écrivez que je vous ai dit des duretés ; vous avez été mon idole pendant vingt années de suite , je l'ai dit à la terre , au ciel , à *Gusman* même ; mais votre métier de héros , et votre place

— de roi ne rendent pas le cœur bien sensible ;
1759. c'est dommage , car ce cœur était fait pour être humain , et sans l'héroïsme et le trône , vous auriez été le plus aimable des hommes dans la société.

En voilà trop si vous êtes en présence de l'ennemi , et trop peu si vous étiez avec vous-même dans le sein de la philosophie qui vaut encore mieux que la gloire.

Comptez que je suis toujours assez sot pour vous aimer , autant que je suis assez juste pour vous admirer ; reconnaissez la franchise , et recevez avec bonté le profond respect du Suisse V O L T A I R E .

L E T T R E C X X I X .

D E M. D E V O L T A I R E .

Juin.

V o s derniers vers font aisés et coulans ,
Ils semblent faits sur les heureux modèles
Des Sarrafins , des Chaulieux , des Chapelles :
Ce temps n'est plus. Vous êtes du bon temps.
Mais pardonnez au lubrique évangile
Du bon Pétrone , et souffrez sa gaité.
Je vous connais , vous semblez difficile ;

Mais vous aimez un peu d'impureté ,
 Quand on y joint la pureté du style.
 Pour Maupertuis , de poix-réfine enduit ,
 S'il fait un trou jufqu'au centre du monde ,
 Si dans ce trou male-mort le conduit ,
 J'en fuis fâché ; car mon ame n'abonde
 En fiel amer , en dépit fans retour.
 Ce n'est pas moi qui le mine et le tue ;
 Ah ! c'est bien lui qui m'a privé du jour ,
 Puisque c'est lui qui m'ôta votre vue.

1759.

Voilà tout ce que je peux répondre , moi malingre et affublé d'une fluxion fur les yeux , au plus malin des rois , et au plus aimable des hommes , qui me fait fans cefle des balafres , et qui crie qu'il eft égratigné. Balafrez MM. de *Daun* et de *Fermer* , mais épargnez votre vieille et maigre victime.

Votre Majesté dit qu'elle ne craint point notre argent. En vérité le peu que nous en avons n'est pas redoutable. Quant à nos épées, vous leur avez donné une petite leçon ; Dieu vous doint la paix, Sire , et que toutes les épées foient remifes dans le fourreau ! ce font les dignes vœux d'un philosophe fuisse. Tout le monde fe ressent de ces horreurs, d'un bout de l'Europe à l'autre. Nous venons d'effuyer à Lyon une banqueroute de dix-huit cents mille francs , grâce à cette belle guerre.

1759. Pour le parlement de Paris, ce tripot de tuteurs des rois diffère un peu du parlement d'Angleterre. Les sottises dites à haute voix par tant de gens en robe, et avocats et procureurs, ont germé dans la tête de *Damiens*, bâtard de *Ravaillac*; les sottises prononcées par les jésuites ont coûté un bras au roi de Portugal; joignez à cela ce qui se passe de la Vistule au Mein, et voilà le meilleur des mondes possibles tout trouvé.

Encore une fois, puissiez-vous terminer bientôt cette malheureuse besogne! vous êtes législateur, guerrier, historien, poète, musicien, mais vous êtes aussi philosophe. Après avoir tracassé toute sa vie dans l'héroïsme et dans les arts, qu'emporte-t-on dans le tombeau? un vain nom qui ne nous appartient plus; tout est affliction ou vanité, comme disait l'autre *Salomon*, qui n'était pas celui du Nord. A Sans-fouci, à Sans-fouci, le plus tôt que vous pourrez.

De *Prades* est donc un *Doëg*, un *Achitophel*? quoi! il vous a trahi quand vous l'accabliez de biens! O meilleur des mondes possibles, où êtes-vous! Je suis manichéen comme *Martin*.

Votre Majesté me reproche dans ses très-jolis vers de caresser quelquefois l'*Infame*; eh, mon Dieu, non; je ne travaille qu'à l'extirper, et j'y réussis beaucoup parmi les hon-

nêtes gens. J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu un petit morceau qui ne fera pas indifférent. 1759.

Ah! croyez-moi, Sire, j'étais tout fait pour vous; je suis honteux d'être plus heureux que vous, car je vis avec des philosophes, et vous n'avez autour de vous que d'excellens meurtriers en habits écourtés. A Sans-fouci, Sire, à Sans-fouci; mais qu'y fera votre diablelle d'imagination? est-elle faite pour la retraite? oui, vous êtes fait pour tout.

LETTRE CXXX.

D U R O I.

A Reichstenersdorf, le 2 de juillet.

VOTRE muse se rit de moi
 Quand pour la paix elle m'implore.
 Je la désire, je l'honore;
 Mais je n'impose point la loi
 Au Bien-aimé, votre grand roi,
 A la Hongroise qu'il adore,
 A la Ruffienne que j'abhorre,
 A ce tripot d'ambitieux
 De qui les secrets merveilleux,

—————
 1759. Que Tronchin fait et que j'ignore ,
 Ne sauraient réparer les cerveaux vicieux
 Qu'en leur donnant de l'ellébore.
 Vous à la paix tant animé ,
 Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être
 Le vice-chambellan du second Bien-aimé ,
 A la paix , s'il se peut , disposez votre maître .

C'est à lui qu'il faut s'adresser , ou à son
d'Amboise en fontange (1). Mais ces gens ont
 la tête pleine de projets ambitieux ; ils sont
 un peu difficiles ; ils veulent être les arbitres
 des souverains , et c'est ce que des gens qui
 pensent comme moi ne veulent nullement
 souffrir. J'aime la paix tout autant que vous la
 désirez ; mais je la veux bonne , solide et
 honorable. *Socrate* ou *Platon* auraient pensé
 comme moi sur ce sujet , s'ils s'étaient trouvés
 placés dans le maudit point que j'occupe en
 ce monde .

Croyez-vous qu'il y ait du plaisir à mener
 cette chienne de vie , à voir et faire égorger
 des inconnus , à perdre journellement ses
 connaissances et ses amis , à voir sans cesse sa
 réputation exposée aux caprices du hasard , à
 passer toute l'année dans les inquiétudes et
 les appréhensions , à risquer sans fin sa vie
 et sa fortune ?

(1) La marquise de *Pompadour* .

Je connais certainement le prix de la tranquillité, les douceurs de la société, les agréments de la vie, et j'aime à être heureux autant que qui que ce soit. Quoique je désire tous ces biens, je ne veux cependant pas les acheter par des bassesses et des infamies. La philosophie nous apprend à faire notre devoir, à servir fidèlement notre patrie au prix de notre sang, de notre repos, à lui sacrifier tout notre être. L'illustre *Zadig* essuya bien des aventures qui n'étaient pas de son goût, *Candide* de même; ils prirent cependant leur mal en patience. Quel plus bel exemple à suivre que celui de ces héros!

Croyez-moi, nos habits écourtés valent vos talons rouges, les pelisses hongroises et les justaucorps verts des Roxelans. On est actuellement aux trouffes de ces derniers qui, par leur balourdise, nous donnent beau jeu. Vous verrez que je me tirerai encore d'embarras cette année, et que je me délivrerai des verts et des blancs.

Il faut que le Saint-Esprit ait inspiré à rebours cette créature bénite par sa sainteté (2); il paraît avoir bien du plomb dans le derrière.

(2) Le pape *Rezzonico* (*Clément XIII*) avait envoyé une épée bénite et un bonnet doublé d'agnus au maréchal *Daun*, qui avait eu la bêtise de se prêter à cette facétie digne du treizième siècle.

1759. — Je fortirai d'autant plus furement de tout ceci que j'ai dans mon camp une vraie héroïne, une pucelle plus brave que *Jeanne d'Arc*. Cette divine fille est née en pleine Westphalie, aux environs de Hildesheim. J'ai de plus un fanatique venu de je ne fais où, qui jure son dieu et son grand diable que nous taillerons tout en pièces.

Voici donc comme je raisonne. Le bon roi *Charles* chassa les Anglais des Gaules à l'aide d'une pucelle, il est donc clair que par les secours de la mienne nous vaincrons les trois *dames*; car vous savez que dans le paradis les saints conservent toujours un peu de tendre pour les pucelles. J'ajoute à ceci que *Mahomet* avait son pigeon, *Sertorius* sa biche, votre enthousiaste des Cévènes sa grosse *Nicole*, et je conclus que ma pucelle et mon inspiré me vaudront au moins tout autant.

Ne mettez point sur le compte de la guerre des malheurs et des calamités qui n'y ont aucun rapport.

L'abominable entreprise de *Damiens*, le cruel assassinat intenté contre le roi de Portugal, sont de ces attentats qui se commettent en paix comme en guerre; ce sont les suites de la fureur et de l'aveuglement d'un zèle absurde. L'homme restera, malgré les écoles de philosophie, la plus méchante bête de l'univers;

l'univers; la superstition, l'intérêt, la vengeance, la trahison, l'ingratitude, produiront jusqu'à la fin des siècles des scènes sanglantes et tragiques, parce que les passions, et très-rarement la raison, nous gouvernent. Il y aura toujours des guerres, des procès, des dévastations, des pestes, des tremblemens de terre, des banqueroutes. C'est sur ces matières que roulent toutes les annales de l'univers.

Je crois, puisque cela est ainsi, qu'il faut que cela soit nécessaire. Maître *Pangloss* vous en dira la raison. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être docteur, je vous confesse mon ignorance. Il me paraît cependant que si un être bienfaisant avait fait l'univers, il nous aurait rendus plus heureux que nous ne le sommes. Il n'y a que l'égide de *Zénon* pour les calamités, et les couronnes du jardin d'*Epicure* pour la fortune.

Pressez votre laitage, faites cuver votre vin et faucher vos prés sans vous inquiéter si l'année sera abondante ou stérile. Le gentilhomme du *Bien-aimé* m'a promis, tout vieux lion qu'il est, de donner un coup de patte à l'*Inf.* J'attends son livre. Je vous envoie en attendant un *Akasia* contre sa fainteté, qui, je m'en flatte, édifiera votre béatitude.

Je me recommande à la muse du général

*Corresp. du roi de P... &c. Tome III. * N*

— des capucins, de l'architecte de l'église de
1759. Ferney, du prieur des filles du Saint-Sacre-
ment, et de la gloire mondaine du pape
Rezzonico, de la pucelle *Jeanne*, &c.

En vérité je n'y tiens plus. J'aimerais autant
parler du comte de *Sabines*, du chevalier de
Tusculum, et du marquis d'*Andès*. Les titres
ne font que la décoration des fots; les grands
hommes n'ont besoin que de leur nom.

Adieu; santé et prospérité à l'auteur de la
Henriade, au plus malin et au plus séduisant
des beaux esprits qui ont été et qui seront
dans le monde. *Vale*.

FÉDÉRIC.

LET T R E C X X X I.

D U R O I.

Du Ringfvormek, le 18 de juillet.

VOUS êtes en vérité une fingulière créa-
ture; quand il me prend envie de vous gron-
der, vous me dites deux mots, et le reproche
expire au bout de ma plume.

Avec l'heureux talent de plaire,
Tant d'art, de grâces et d'esprit,

Lorsque sa malice m'aigrit,
 Je pardonne tout à Voltaire,
 Et sens que de mon cœur contrit
 Il a défarmé la colère.

 1759.

Voilà comme vous me traitez. Pour votre nièce, qu'elle me brûle ou me rôtitse, cela m'est assez indifférent. Ne pensez pas non plus que je sois aussi sensible que vous l'imaginez à ce que vos évêques en *ic* ou en *ac* disent de moi. J'ai le sort de tous les acteurs qui jouent en public; ils sont favorisés des uns, et vilipendés des autres. Il faut se préparer à des satires, à des calomnies, et à une multitude de mensonges qu'on débite sur notre compte; mais cela ne trouble en rien ma tranquillité. Je vais mon chemin; je ne fais rien contre la voix intérieure de ma conscience; et je me soucie très-peu de quelle façon mes actions se peignent dans la cervelle d'être quelquefois très-peu pensans à deux pieds, sans plumes.

Puisque vous êtes si bon prussien (ce dont je me félicite), je crois devoir vous faire part de ce qui se passe ici.

L'homme à toque et à épée papale s'est placé sur les confins de la Saxe et de la Bohême. Je me suis mis vis-à-vis de lui dans une position avantageuse en tout sens. Nous en

1759. — sommes à présent à ces coups d'échec qui préparent la partie. Vous qui jouez si bien ce jeu, vous savez que tout dépend de la manière dont on a entablé. Je ne saurais vous dire à quoi ceci mènera. Les Russes sont pendus au croc. *Dohna* n'a pas dit : *Sta, sol*, comme *Jofué*, de défunte mémoire ; mais, *sta, urfus* ; et l'ours s'est arrêté.

En voilà assez pour votre cours militaire. J'en viens à la fin de votre lettre.

Je fais bien que je vous ai idolâtré tant que je vous ai cru ni tracassier, ni méchant ; mais vous m'avez joué des tours de tant d'espèces... N'en parlons plus ; je vous ai tout pardonné d'un cœur chrétien. Après tout, vous m'avez fait plus de plaisir que de mal. Je m'amuse davantage avec vos ouvrages, que je ne me ressens de vos égratignures. Si vous n'aviez point de défauts, vous rabaisseriez trop l'espèce humaine, et l'univers aurait raison d'être jaloux et envieux de vos avantages.

A présent on dit : *Voltaire est le plus beau génie de tous les siècles ; mais du moins je suis plus doux, plus tranquille, plus sociable que lui.* Et cela console le vulgaire de votre élévation.

Au moins je vous parle comme ferait votre confesseur. Ne vous en fâchez pas, et tâchez d'ajouter à tous vos avantages les nuances de perfection que je souhaite de tout mon cœur pouvoir admirer en vous.

On dit que vous mettez *Socrate* en tragédie; j'ai de la peine à le croire. Comment faire entrer des femmes dans la pièce? l'amour n'y peut être qu'un froid épisode; le sujet ne peut fournir qu'un bel acte cinquième; le Phédon de *Platon* une belle scène; et voilà tout. — 1759.

Je suis revenu de certains préjugés, et je vous avoue que je ne trouve pas du tout l'amour déplacé dans la tragédie, comme dans le Duc de Foix, dans *Zaïre*, dans *Alzire*; et quoi qu'on en dise, je ne lis jamais *Bérénice* sans répandre des larmes. Dites que je pleure mal à propos: pensez-en ce que vous voudrez; mais on ne me persuadera jamais qu'une pièce qui me remue et qui me touche, soit mauvaise.

Voici une multitude d'affaires qui me surviennent. Vivez en paix; et si vous n'avez d'autre inquiétude que celle de mon ressentiment, vous pouvez avoir l'esprit en repos sur cet article. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1759.

L E T T R E C X X X I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Auguste.

Vous n'êtes pas ce fils d'un insensé,
 Huilé dans Reims, et par l'Anglais pressé,
 Que son Agnès si fidelle et si sage
 Aima toujours, ayant tant careffé
 Tantôt un moine et tantôt un beau page.
 A Jeanne d'Arc vous n'avez point recours,
 Son pucelage et son baudet profane
 Et saint Denis font de faibles secours;
 Le vrai Denis, le héros de nos jours,
 Je le connais, et je fais quel est l'âne.
 Pour la Pucelle, en vérité,
 Il faut que vous alliez dans Vienne
 Au tribunal de chasteté:
 Allez, que rien ne vous retienne;
 Et retournez à Sans-fouci,
 Quand dans vos courses éternelles
 Vous aurez vu chez l'ennemi
 Et des héros et des pucelles.

Vos vers sont charmans, et si votre Majesté
 a battu ses ennemis, ils sont encore meilleurs;

mais pour votre *Akalia* papal, je le trouve —
très-adroit ; il est fait de façon que les trois 1759.
quarts des protestans le croiront véritable : il
y a là de quoi faire rire les gens qui ont le
nez fin, et de quoi animer les fots de bonne
foi de la confession *in, met, uber*. J'attends
quelques pièces édifiantes qu'un sage de mes
amis doit m'envoyer d'Orient. Je les ferai
parvenir à votre Majesté ; mais j'ai peur qu'elle
ne soit pas de loisir cette fin de campagne,
et qu'elle soit si occupée à donner sur les
oreilles aux Arabes, Bulgares, Roxelans,
Scythes et Massagètes, qu'elle n'ait pas de
temps à donner à la philosophie et à la des-
truction de l'*Inf*. . . . Je prendrai la liberté de
recommander en mourant cette *Inf*. . . . à sa
Majesté par mon testament. Elle est plus son
ennemie qu'elle ne croit ; sa pucelle et son
fanatique sont quelque chose, mais cette
pucelle et ce fanatique ne réformeront pas
l'Occident, et *Frédéric* était fait pour l'éclairer.
J'aurai l'honneur de lui en parler plus au long.

1759.

L E T T R E C X X X I I I .

D U R O I .

Le 22 de septembre.

LA duchesse de *Saxe-Gotha* m'envoie votre lettre, &c. Comme je viens d'être étrangement balotté par la fortune, les correspondances ont toutes été interrompues. Je n'ai point reçu votre paquet du 29; c'est même avec bien de la peine que je fais passer cette lettre, si elle est assez heureuse de passer.

Ma position n'est pas si désespérée que mes ennemis le débitent. Je finirai encore bien ma campagne; je n'ai pas le courage abattu; mais je vois qu'il s'agit de paix. Tout ce que je peux vous dire de positif sur cet article, c'est que j'ai de l'honneur pour dix; et que, quelque malheur qui m'arrive, je me sens incapable de faire une action qui blesse le moins du monde ce point si sensible et si délicat pour un homme qui pense en preux chevalier, si peu considéré de ces infames politiques qui pensent comme des marchands.

Je ne fais rien de ce que vous avez voulu me faire savoir; mais, pour faire la paix, voilà deux conditions dont je ne me départirai

jamais : 1°. De la faire conjointement avec mes fidèles alliés ; 2°. De la faire honorable et glorieuse. Voyez-vous ! il ne me reste que l'honneur ; je le conserverai au prix de mon sang.

Si on veut la paix, qu'on ne me propose rien qui répugne à la délicatesse de mes sentimens. Je suis dans les convulsions des opérations militaires ; je suis comme les joueurs qui sont dans le malheur, et qui s'opiniâtrent contre la fortune. Je l'ai forcée de revenir à moi plus d'une fois, comme une maîtresse volage. J'ai affaire à de si fottes gens qu'il faut nécessairement qu'à la fin j'aye l'avantage sur eux ; mais qu'il arrive tout ce qui plaira à sa sacrée majesté le Hasard, je ne m'en embarrasse pas. J'ai jusqu'ici la conscience nette des malheurs qui me sont arrivés. La bataille de Minden, celle de Cadix, et la perte du Canada sont des argumens capables de rendre la raison aux Français auxquels l'ellébore autrichien l'avait brouillée. Je ne demande pas mieux que la paix, mais je la veux non flétrissante. Après avoir combattu avec succès contre toute l'Europe, il serait bien honteux de perdre par un trait de plume ce que j'ai maintenu par l'épée.

Voilà ma façon de penser ; vous ne me trouverez pas à l'eau-rose ; mais *Henri IV*,

— 1759. mais *Louis XIV*, mes ennemis même que je
peux citer, ne l'ont pas été plus que moi. Si
j'étais né particulier, je céderais tout pour
l'amour de la paix ; mais il faut prendre l'esprit
de son état. Voilà tout ce que je peux vous
dire jusqu'à présent. Dans trois ou quatre
semaines la correspondance sera plus libre, &c.
FÉDÉRIC.

L E T T R E C X X X I V .

D U R O I .

Du camp près de Wilsdruff, le 17 de novembre.

GRAND merci de la tragédie de Socrate.
Elle devrait confondre le fanatisme absurde,
vice dominant à présent en France, et qui,
ne pouvant exercer sa fureur ambitieuse sur
des sujets de politique, s'acharne sur les livres
et sur les apôtres du bon sens.

Les frocards, les mitrés, les chapeaux d'écarlate,
Lisent en frémissant le drame de Socrate ;
L'atrabilaire amas de docteurs, de cagots,
De la raison humaine implacables bourreaux,
En pâlisant de rage, en bouffissant leur rate,
D'absurdes zélateurs vont soulever les flots.

Si des Athéniens vous empruntez le dos
 Pour porter à ceux-ci quelques bons coups de patte , 1759.
 Les contre-coups sont tous sentis par vos bigots.

Déjà leur cabale est accrue
 Du concours imposant des Mérites nouveaux ;
 Pédantesques tyrans , la honte des barreaux.
 On s'empresse , on opine , et la troupe incongrue ;
 En vous épargnant la ciguë ,
 Pour mieux honorer vos travaux ;
 Elève des bûchers , entasse des fagots.

Le brasier étincelle , et déjà part la flamme
 Qu'allume la main de l'Infame
 Pour consumer ce bel esprit ,
 Ce brillant précepteur d'un peuple qu'il éclaire ;
 Mais au lieu de griller Voltaire ,
 Ils ne pourront rôtir que son malin écrit.

Je vous en fais mes condoléances. Cependant , tout pesé , tout bien examiné , il vaut mieux le livre que l'homme. Vous devez bien croire que je ne me joindrai pas à ces gens-là ; et si vous vous plaignez que je vous mords , c'est à mon insçu , ou du moins sans intention. Pensez , je vous prie , que je suis environné d'ennemis , pressé de toutes parts ; l'un me pique , l'autre m'éclabouffe ; ici l'on

— m'insulte ; enfin la patience succombe. **L'instinct**
 759. **d'un sentiment trop vif l'emporte sur la**
voix de la raison ; la colère irritée s'enflamme ,
et je suis dans quelques momens ,

Comme un sanglier écumant
 Qui résiste et qui se défend
 Contre les durs affauts d'une meute aguerrie.
 On le poursuit avec furie ;
 Il attaque, il blesse, il pourfend,
 Et donne à propos de sa dent
 Des coups à la race ennemie
 Qui le fuit de loin en jappant.
 Trop irrité, dans sa colère
 Il brave le fer inhumain,
 Et brouillant les objets qu'il trouve en son chemin,
 Un innocent agneau lui paraît un cerbère.
 L'homme, ainsi que cet animal,
 S'il souffre, irrité par le mal,
 Livre à l'instinct des sens sa faible intelligence.
 Sous le despotisme fatal
 De la sanguinaire vengeance,
 Souvent son aveugle fureur
 Confond le crime et l'innocence.
 Le sage qui voit son erreur
 Le plaint, la déplore, et soupire ;
 Détournant ses pas sans rien dire,
 Il fuit d'un malheureux l'esprit rempli d'aigreur.

Laissez-moi donc ronger mon frein tant que durera cette pénible campagne, et attendez qu'un ciel serein ait succédé à tant d'obscurs nuages. Votre imagination brillante me promène à Vienne; vous m'introduisez au conseil de chasteté; mais sachez que l'expérience m'apprend ce que c'est de se frotter à de méchantes femmes. — 1750

Hélas! pensez-vous qu'à mon âge,
 Le corps en rut, l'esprit volage,
 L'on cherche, d'amour agité,
 De Vénus le doux badinage,
 Les plaisirs et la volupté?
 Ce temps heureux, c'est bien dommage;
 Loin de moi s'est précipité;
 Et les eaux du fleuve Léthé
 En ont même effacé l'image.
 La tendre fleur du pucelage,
 Ni l'empire de la beauté,
 Sur un vieillard courbé, voûté,
 Ne gagnent qu'un faible avantage.
 Le conseil de la chasteté
 Devient par force mon partage;
 Continence est nécessité;
 A cinquante ans on est trop sage.

Je n'ai point eu cette campagne-ci de vision béatifique dans le goût de celle de *Moïse*. Les

— 1759. barbares Cosaques et Tartares , gens infames ,
à considérer en tout sens , ont brûlé et ravagé
des contrées , et commis des inhumanités
atroces. Voilà tout ce que j'ai vu d'eux. Ces
tristes spectacles ne me mettent pas de bonne
humeur.

La Fortune inconstante et fière
Ne traite pas ses courtifans
Toujours d'une égale manière.

Ces fous nommés héros , et qui courent les champs ,
Couverts de sang et de poussière ,
Voltaire , n'ont pas , tous les ans ,
La faveur de voir le derrière
De leurs ennemis insolens.

Pour les humilier , la quinteuse déesse
Quelquefois les oblige eux-même à le montrer :
Oui , nous l'avons tourné dans un jour de détresse ;
Les Russes ont pu s'y mirer.

Cette glace pour eux n'a point été traîtresse ;
On les a vus , pleins d'allégresse ,
S'y pavaner et s'admirer.
Voilà le fort de ma vieilleffe !
Cependant cet homme béni
Par l'Antechrist siégeant à Rome ,
Ce Fabius , ce plaissant homme
Qui sur sa tête réunit
De la vanité la plus folle

Le brillant et frêle symbole,
 Commence à décamper de nuit.
 Je n'ose dire qu'il s'enfuit;
 Jusqu'ici sa pudeur nous cache
 Cette attitude qui le fâche.
 Mais comptez sur moi : nous verrons
 Dans peu ces cus dodus et ronds,
 Sans façon , sans tant de grimaces ,
 Sans honte nous montrer leurs faces.

—
 1759.

Mais certain duc s'illustrant à jamais
 Sauvera l'empire français ,
 Sans capitaine , sans finance ,
 Sans Amérique , sans prudence ,
 Jusqu'en ses fondemens sapé par les Anglais.
 Couvrant tous ces fujets d'un voile de décence,
 Et lâchant quelques mots remplis de complaisance ;
 Des cieux sur notre sphère il conduira la paix ;
 Moi , quittant le harnois et le casque et l'épée
 De trop de sang humain trempée ,
 Je partirai soudain d'ici ;
 J'irai , consolant ma vieillesse
 Par l'étude de la sagesse ,
 M'ensevelir à Sans-souci.

Ce lieu me vaut les Délices. Par illusion je
 croirai vivre hors du grand monde, et quel-
 quefois j'y ferai solitaire.

Jouissez de votre hermitage ; ne troublez
 pas les cendres de ceux qui reposent au

1759. — tombeau ; que la mort au moins mette fin à vos injustes haines. Pensez que les rois , après s'être long-temps battus , font enfin la paix. Ne pourrez-vous jamais la faire ? Je crois que vous seriez capable , comme *Orphée* , de descendre aux enfers , non pas pour fléchir *Pluton* , non pas pour ramener la belle *Emilie* , mais pour poursuivre dans ce séjour de douleur un ennemi que votre rancune n'a que trop persécuté dans ce monde (1). Sacrifiez-moi votre vengeance , ou plutôt immolez-la à votre propre réputation ; que le plus grand génie de la France soit aussi l'homme le plus généreux de sa nation. La vertu , votre devoir vous parlent par ma bouche ; n'y foyez pas insensible , et faites une action digne des belles maximes que vous débitez avec tant d'élégance et de force dans vos ouvrages.

Nous touchons à la fin de notre campagne ; elle sera bonne ; et je vous écrirai , dans une huitaine de jours , de Dresde , avec plus de tranquillité et de suite qu'à présent.

Adieu ; négociez , travaillez , jouissez , écrivez en paix ; et que le dieu des philosophes , en vous inspirant des sentimens plus doux , vous conserve comme le plus bel organe de la raison et de la vérité.

FÉDÉRIC.

(1) *Maupertuis* , qui venait de mourir à Basse.

LETTRE

LETTRE CXXXV.

1760.

D U R O I.

A Fridberg, le 24 de février.

DE combien de lauriers vous êtes-vous couvert,
Au théâtre, au lycée, au temple de l'histoire ?

Amant des filles de Mémoire,
Leurs immenses trésors vous sont toujours ouverts ;
Vous y puisez la double gloire
D'exceller par la prose ainsi que par les vers ;
Malgré tous ces écrits dont vous êtes le père,
Un laurier manque encor sur le front de Voltaire.

Après tant d'ouvrages parfaits,
Avec l'Europe je croirais,
Si par une habile manœuvre
Ses soins nous ramènent la paix,
Que ce fera son vrai chef-d'œuvre.

Voilà ce que je pense avec toute l'Europe.
Virgile a fait d'aussi beaux vers que vous,
mais il n'a jamais fait de paix. Ce sera un
avantage que vous gagnerez sur tous vos
confrères du Parnasse, si vous y réussissez.

Je ne fais qui m'a trahi et qui s'est avisé de
donner au public des rapsodies qui étaient
bonnes pour m'amuser, et qui n'ont jamais

— 1760. été faites à intention d'être publiées. Après tout, je suis si accoutumé à des trahisons, à des mauvaises manœuvres, à des perfidies, que je serais bien heureux que tout le mal qu'on m'a fait, et que d'autres projettent encore de me faire, se bornât à l'édition furtive de ces vers. Vous savez mieux que je ne le peux dire que ceux qui écrivent pour le public doivent respecter ses goûts et même ses préjugés. Voilà ce qui a donné des nuances différentes aux auteurs, selon les siècles dans lesquels ils ont écrit; et pourquoi les hommes même les plus supérieurs à leur temps, n'ont pas laissé de s'imposer le joug de la mode. Pour moi qui ai voulu être poète incognito, on me traduit malgré moi devant le public; et je jouerai un sot rôle. Qu'importe? je le leur rendrai bien.

Vous me parlez de détails d'une affaire qui ne sont jamais venus jusqu'à moi. Je fais que l'on vous a fait rendre à Francfort mes vers et des babioles; mais je n'ai ni su, ni voulu qu'on touchât à vos effets et à votre argent. Cela étant, vous pouvez le redemander de droit: ce que j'approuverai fort; et *Schmit* n'aura sur ce sujet aucune protection à attendre de moi.

Je ne fais quel est ce *Brédo* dont vous me parlez. Il vous a dit vrai. Le fer et la mort

ont fait un ravage affreux parmi nous ; et ce qu'il y a de triste , c'est que nous ne sommes pas encore à la fin de la tragédie. Vous pouvez juger facilement de l'effet que d'aussi cruelles secousses font sur moi : je m'enveloppe dans mon stoïcisme le plus que je peux. La chair et le sang se révoltent souvent contre cet empire tyrannique de la raison ; mais il faut y céder. Si vous me voyiez , à peine me reconnâtriez - vous : je suis vieux , cassé , grison , ridé ; je perds les dents et la gaieté. Si cela dure , il ne restera de moi-même que la manie de faire des vers , et un attachement inviolable à mes devoirs et au peu d'hommes vertueux que je connais. Ma carrière est difficile , semée de ronces et d'épines. J'ai éprouvé de toutes les sortes de chagrins qui peuvent affliger l'humanité , et je me suis souvent répété ces beaux vers :

Heureux qui retiré dans le temple des sages , &c.

Il paraît ici quantité d'ouvrages que l'on vous donne : le Salomon , que vous avez eu la méchanceté de faire brûler par le parlement , une comédie , la Femme qui a raison , enfin une Oraison funèbre de frère *Berthier*. Je n'ai à riposter à toutes ces pièces que par celles que je vous envoie , qui certainement ne les

—
1760 valent pas ; mais je fais la guerre de toutes les façons à mes ennemis ; plus ils me persécuteront , et plus je leur taillerai de la besogne. Et si je péris , ce sera sous un tas de leurs libelles , parmi des armes brisées sur un champ de bataille ; et je vous réponds que j'irai en bonne compagnie dans ce pays où votre nom n'est pas connu , et où les *Boyer* et les *Turenne* sont égaux.

Je serais bien aise de vous recevoir : je vous souhaite mille bonheurs : mais où ? quand ? et comment ? Voilà des problèmes que d'*Alembert* ni le grand *Newton* ne sauraient résoudre.

Adieu ; vivez heureux et en paix , et n'oubliez pas ceux que le diable , ou je ne fais quel être mal-fessant , lutine.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXVI. 1760.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Tournay, par Genève, 21 avril.

SIRE,

UN petit moine de Saint-Just difait à *Charles-Quint* : *Sacrée Majesté, n'êtes-vous pas lassé d'avoir troublé le monde ? faut-il encore désoler un pauvre moine dans sa cellule ?* Je fuis le moine, mais vous n'avez pas renoncé aux grandeurs et aux misères humaines comme *Charles-Quint*. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie *Maupertuis*, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après sa mort on avait trouvé les œuvres du philosophe de Sans-souci dans sa cassette ? Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidèlement ; qu'il ne les avait communiquées à personne, et qu'un libraire en aurait abusé ; ce qui aurait disculpé des personnes qu'on a peut-être injustement accusées. Suis-je d'ailleurs obligé de savoir que *Maupertuis* vous les avait renvoyées ? Quel intérêt ai-je à parler mal de lui ? que m'importe sa personne et sa mémoire ? en quoi ai-je pu lui faire

— 1760. tort en disant à votre Majesté qu'il avait gardé fidèlement votre dépôt jusqu'à sa mort ? Je ne songe moi-même qu'à mourir, et mon heure approche, mais ne la troublez pas par des reproches injustes, et par des duretés qui font d'autant plus sensibles que c'est de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait assez de mal, vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France; vous m'avez fait perdre mes emplois et mes pensions; vous m'avez maltraité à Francfort, moi et une femme innocente, une femme considérée, qui a été traînée dans la boue et mise en prison; et ensuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette consolation par des reproches amers. Est-il possible que ce soit vous qui me traitiez ainsi; quand je ne suis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoique inutilement, de vous servir sans aucune autre vue que celle de suivre ma façon de penser!

Le plus grand mal qu'aient fait vos œuvres, c'est qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philosophie répandus dans toute l'Europe: Les philosophes ne peuvent vivre en paix, et ne peuvent vivre ensemble. Voici un roi qui ne croit pas en JESUS-CHRIST, il appelle à sa cour un homme qui n'y croit point, et il le maltraite; il n'y a nulle humanité

dans les prétendus philosophes, et DIEU
les punit les uns par les autres.

 1760.

Voilà ce que l'on dit, voilà ce qu'on imprime de tous côtés; et pendant que les fanatiques sont unis, les philosophes sont dispersés et malheureux. Et tandis qu'à la cour de Versailles et ailleurs, on m'accuse de vous avoir encouragé à écrire contre la religion chrétienne, c'est vous qui me faites des reproches, et qui ajoutez ce triomphe aux insultes des fanatiques! Cela me fait prendre le monde en horreur avec justice; j'en suis heureusement éloigné dans mes domaines solitaires. Je bénirai le jour où je cesserai en mourant d'avoir à souffrir, et surtout de souffrir par vous, mais ce sera en vous souhaitant un bonheur dont votre position n'est peut-être pas susceptible, et que la philosophie seule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, si la fortune vous permet de vous borner à cultiver longtemps ce fonds de sagesse que vous avez en vous; fonds admirable, mais altéré par les passions inséparables d'une grande imagination, un peu par l'humeur, et par des situations épineuses qui versent du fiel dans votre ame; enfin par le malheureux plaisir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur

—
1760. écrire des choses piquantes ; plaisir indigne de vous , d'autant plus que vous êtes plus élevé, au-dessus d'eux par votre rang et par vos talens uniques. Vous sentez sans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard qui a peu de temps à vivre. Et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que , convaincu lui-même de ses misères et de ses faiblesses infiniment plus grandes que les vôtres , mais moins dangereuses par son obscurité , il ne peut être soupçonné par vous de se croire exempt de torts , pour se mettre en droit de se plaindre de quelques-uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des siennes , et il ne veut plus songer qu'à réparer avant sa mort les écarts funestes d'une imagination trompeuse , en faisant des vœux sincères pour qu'un aussi grand homme que vous soit aussi heureux et aussi grand en tout qu'il doit l'être.

LETTRE

D U R O I.

Au camp de Porcelaine , à Meissen , le premier mai.

DE l'art de César et du vôtre
J'étais trop amoureux dans ma jeune saison ;
Mais je vois au flambeau qu'allume ma raison
Que j'ai mal réuffi dans l'un comme dans l'autre.
Depuis ce vrai héros qui force à l'admirer ,
Parmi ceux que l'histoire eut foin de consacrer ,
Il n'en est presque aucun , exceptez-en Turenne ,
 Condé , Gustave-Adolphe , Eugène ,
 Que l'on ose lui comparer.
 Sur le Parnasse , après Virgile ,
 Je vois passer dix-sept cents ans
 Où le génie humain stérile
S'efforce vainement d'atteindre à ses talens.
 Et si le Tasse a su nous plaire
 Par certains détails de ses chants ,
 Sa fable mal ourdie altère
 La beauté de ses traits brillans.
Le seul fils d'Apollon , le seul digne adverfaire
Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'opposer ,
Vous l'avez deviné , je me le persuade :

*Corresp. du roi de P... &c. Tome III. * P*

1760. C'est l'auteur que la Henriade
Mérita d'immortaliser.

Pour moi je me renferme en mes justes limites ;
Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
Les talens du poëte , et du héros romain ,
Je borne mes faibles mérites
Au devoir d'être juste , au plaisir d'être humain.

Vous me demandez des vers ; c'est comme
si l'Océan demandait de l'eau à un ruisseau.
Voici donc une ode aux Germains , une épître
à d'*Alembert* , une autre épître sur le com-
mencement de cette campagne , et un conte.
Tout cela a été bon pour m'amuser ; mais , je
ne cesse de le répéter , cela n'est bon que pour
cela. Il faut faire des vers comme vous ,
Racine ou *Boileau* , pour qu'ils aillent à la
postérité ; et ce qui n'est pas digne d'elle ,
ne doit point être public.

Vous badinez au sujet de la paix ; s'il s'agit
de badiner , vous saurez que depuis que j'ai
lu l'*Arioste* , j'ai pris monseigneur de Maïence
en aversion ; et depuis l'aventure de Lisbonne ,
l'Eglise ne saurait trop payer les horreurs
qu'elle protège ni le scandale qu'elle donne.
Quoi que pense M. de *Choiseul* , il faudra
pourtant qu'avec le temps il prête l'oreille ,
et très-fort même , à ce que j'ai imaginé. Je
ne m'explique pas , mais on verra en moins

de deux mois toute la scène se changer
 en Europe ; et vous-même vous conviendrez. 1760.
 que je n'étais pas au bout de mes ressources,
 et que j'ai eu raison de refuser à votre duc
 mon parc de Clèves.

Or fus, monsieur le comte de *Tourney*,
 vous savez que dans le paradis les premiers
 sujets de nos premiers pères furent des bêtes ;
 vous connaissez l'attachement que tant de
 personnes ont pour les animaux, chiens,
 singes, chats, ou perroquets, et j'espère
 que vous conviendrez encore que si toutes
 les sacrées et clémentes majestés qui gouver-
 nent, devaient renoncer au nombre de leurs
 très-humbles sujets qui n'ont pas le sens
 commun, leur cour s'éclaircirait la première,
 et leurs esclaves disparaîtraient. A quoi les
 réduiriez - vous ? avec quoi feraient - ils la
 guerre ? qui cultiverait les champs ? qui tra-
 vaillerait, &c. &c. ? Le paradis d'Eden n'est
 donc, selon moi, qu'une allégorie qui ne
 signifie autre chose que, pour deux hommes
 d'esprit dans une société, il s'en trouve mille
 que frère *Lourdis* a fabriqués.

Pour votre duc, monsieur le Comte, vous
 le louez mal, à mon sens, en m'affurant qu'il
 fait des vers comme moi. Je ne suis pas assez
 dépourvu de goût pour ne pas sentir que les
 miens ne valent pas grand'chose. Vous le

— 1760. loueriez mieux si vous pouviez me persuader (ce qui est difficile) que ledit duc ne soit endiablé des Autrichiens; et je soutiens en outre que ni *Socrate* ni le juste *Aristide* n'auraient jamais consenti qu'on démembrât, le moins du monde, la république grecque; en quoi j'imité leur façon de penser.

C'est à présent que je dois déployer toutes les voiles de la politique et de l'art militaire. Ces filous qui me font la guerre, m'ont donné des exemples que j'imiterai au pied de la lettre. Il n'y aura point de congrès à Bréda, et je ne poserai les armes qu'après avoir fait encore trois campagnes. Ces poliflons verront qu'ils ont abusé de mes bonnes dispositions, et nous ne signerons la paix que le roi d'Angleterre à Paris, et moi à Vienne.

Mandez cette nouvelle à votre petit duc; il en pourra faire une gentille épigramme. Et vous, monsieur le Comte, vous payerez des vingtièmes jusqu'à extinction de vos finances.

On m'a mis en colère; j'ai rassemblé toutes mes forces; et tous ces drôles qui se faisaient les impertinens, apprendront à qui ils se sont joués.

Le comte de *Saint-Germain* est un conte pour rire (1). Pour votre duc, il ne fera pas

(1) C'était un aventurier qui se donnait pour immortel; il avait assisté JESUS-CHRIST au calvaire, et s'était trouvé

long-temps ministre; songez qu'il a duré deux —
printemps. Cela est exorbitant en France, et 1760.
presque sans exemple. Sous ce règne-ci les
ministres n'ont pas poussé des racines dans
leurs places.

Je vous ai envoyé mon Charles XII: je n'en
ai fait tirer que douze exemplaires que j'ai
donnés à mes amis. Il ne m'en est resté aucun.
C'est encore de ce genre d'ouvrages qui sont
bons dans de petites sociétés, mais qui ne
sont pas faits pour le public. Je suis un
dilettante en tout genre; je puis dire mon
sentiment sur les grands maîtres; je peux
vous juger, et avoir mon opinion du mérite
de *Virgile*; mais je ne suis pas fait pour le
dire en public, parce que je n'ai pas atteint
à la perfection de l'art. Que je me trompe
ou non, ma société indulgente relèvera mes
bévues et me pardonnera; il n'en est pas de
même du public; il faut être plus circonspect
en écrivant pour lui que pour ses amis. Mes
ouvrages sont comme ces propos de table où
l'on pense tout haut, où l'on parle sans se
 gêner, et où l'on ne se formalise point d'être
contredit.

Lorsque j'ai quelques momens de reste, la
au concile de Trente; il vivait moitié aux dépens des dupes
qui le croyaient un adepte, moitié aux dépens des ministres
qui l'employaient comme espion.

— 1760. démangeaison d'écrire me prend ; je ne me refuse pas ce léger plaisir ; cela m'amuse , me dissipe , et me rend ensuite plus disposé au travail dont je suis chargé.

Pour vous parler à présent raison , vous devez croire que je n'étais point aussi pressé de la paix qu'on se l'est imaginé en France , et qu'on ne devait point me parler d'un ton d'arbitre. On s'en mordra les doigts à coup sûr ; et pour moi (ou pour mieux dire pour les intérêts de l'Etat que je gouverne) il n'y perdra rien.

Adieu ; vivez en paix , que mes vers vous causent un profond sommeil , et vous donnent des rêves agréables. Si au moins vous vouliez m'en marquer les fautes grossières , encore serait-ce quelque chose ? Les corrections ne me coûtent rien à présent.

Je vous recommande , monsieur le Comte , à la protection de la très-sainte immaculée Vierge , et à celle de monsieur son fils l. p.

FÉDÉRIC.

N. B. Tous ceux qui étudient le protocole du cérémonial pourront prendre copie de la fin de cette lettre , et en augmenter le style de la chancellerie par ce tour nouveau. Si vous voulez le communiquer au saint-père , peut-être lui ferez-vous plaisir ; et la chancellerie des brefs pourra s'en servir.

ET DE M. DE VOLTAIRE. 175

LETTRE CXXXVIII.

1760.

D U R O I.

A Meissen, le 12 de mai.

JE fais très-bien que j'ai des défauts, et même de grands défauts. Je vous assure que je ne me traite pas doucement, et que je ne me pardonne rien, quand je me parle à moi-même. Mais j'avoue que ce travail serait moins infructueux si j'étais dans une situation où mon ame n'eût pas à souffrir des secousses aussi impétueuses et des agitations aussi violentes que celles auxquelles elle a été exposée depuis un temps, et auxquelles probablement elle sera encore en butte.

La paix s'est envolée avec les papillons ; il n'en est plus question du tout. On fait de toutes parts de nouveaux efforts, et l'on veut se battre jusque *in secula seculorum*.

Je n'entre point dans la recherche du passé. Vous avez eu sans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philosophe. Je vous ai tout pardonné, et même je veux tout oublier. Mais si vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en

— seriez pas tiré aussi bien chez tout autre.
 1760. Tenez-le-vous donc pour dit, et que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie, et qui n'a pas autant de mérite que son oncle pour couvrir ses défauts. On parle de la fervante de *Molière*, mais personne ne parlera de la nièce de *Voltaire*. Pour mes vers et mes rapsodies, je n'y pense pas : j'ai bien ici d'autres affaires ; et j'ai fait divorce avec les Muses jusqu'à des temps plus tranquilles.

Au mois de juin la campagne commencera. Il n'y aura pas là de quoi rire ; plutôt de quoi pleurer. Souvenez-vous que *Phihihu* (*) est en plein voyage. Si un certain petit duc possédé d'une centaine de légions de démons autrichiens ne se fait promptement exorciser, qu'il craigne le voyageur qui pourrait écrire d'étranges choses à son sublime empereur.

Je ferai la guerre de toute façon à mes ennemis. Ils ne peuvent pas me faire mettre à la bastille. Après toute la mauvaise volonté qu'ils me témoignent, c'est une bien faible vengeance que celle de les persifler.

On dit qu'on fait de nouvelles cabrioles sur le tombeau de l'abbé *Paris*. On dit qu'on brûle à Paris tous les bons livres ; qu'on y est plus fou que jamais, non pas d'une joie

(*) C'est le titre d'un ouvrage du R. de P.

aimable, mais d'une folie sombre et taciturne. —
 Votre nation est de toutes celles de l'Europe 1760.
 la plus inconséquente; elle a beaucoup d'esprit, mais point de suite dans les idées. Voilà comme elle paraît dans toute son histoire.

Il faut que ce soit un caractère indélébile qui lui est empreint. Il n'y a d'exceptions dans cette longue suite de règnes que quelques années de *Louis XIV*. Le règne de *Henri IV* ne fut pas assez tranquille ni assez long pour qu'on en puisse faire mention. Durant l'administration de *Richelieu*, on remarque de la liaison dans les projets, et du nerf dans l'exécution; mais en vérité ce sont de bien courtes époques de sagesse pour une aussi longue histoire de folies.

La France a pu produire des *Descartes*, des *Mallebranche*, mais ni des *Leibnitz*, ni des *Locke*, ni des *Newton*. En revanche, pour le goût vous surpassez toutes les autres nations, et je me rangerai sous vos étendards quant à ce qui regarde la finesse du discernement, et le choix judicieux et scrupuleux des véritables beautés de celles qui n'en ont que l'apparence. C'est une grande avance pour les belles-lettres, mais ce n'est pas tout.

J'ai lu beaucoup de livres nouveaux qui paraissent, en regrettant le temps que je leur ai donné. Je n'ai trouvé de bon qu'un nouvel

— ouvrage de d'*Alembert*, surtout ses *Elémens*
 1760. de philosophie et son *Discours encyclopé-*
 dique. Les autres livres qui me sont tombés
 entre les mains ne sont pas dignes d'être
 brûlés.

Adieu ; vivez en paix dans votre retraite ,
 et ne parlez pas de mourir. Vous n'avez que
 soixante-deux ans , et votre ame est encore
 pleine de ce feu qui anime les corps et les
 soutient. Vous m'enterrerez , moi et la moitié
 de la génération présente. Vous aurez le
 plaisir de faire un couplet malin sur mon
 tombeau , et je ne m'en fâcherai pas : je vous
 en donne l'absolution d'avance. Vous ne
 ferez pas mal de préparer les matières dès à
 présent ; peut-être les pourrez-vous mettre
 en œuvre plutôt que vous ne le croyez.
 Pour moi je m'en irai là-bas raconter à *Virgile*
 qu'il y a un français qui l'a surpassé dans son
 art. J'en dirai autant aux *Sophocle* et aux
Euripide : je parlerai à *Thucydide* de votre
 histoire , à *Quinte-Curce* de votre Charles XII ;
 et je me ferai peut-être lapider par tous ces
 morts jaloux de ce qu'un seul homme a réuni
 en lui leurs mérites différens. Mais *Maupertuis*,
 pour les consoler, fera lire dans un coin l'*Aka-*
kia à *Zoïle*.

Il faut mettre un *remora* dans les lettres
 que l'on écrit à des indiscrets : c'est le seul

moyen de les empêcher de les lire aux coins
des rues et en plein marché.

1760.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXIX.

D U R O I.

A Radeberg, le 21 juin.

JE reçois deux de vos lettres à la fois, l'une du 30 de mai, l'autre du 3 de juin. Vous me remerciez de ce que je vous rajeunis : j'ai donc été dans l'erreur de bonne foi. L'année 1718 a paru votre Oedipe ; vous aviez alors 19 ans, donc....

Nous allions livrer bataille hier ; l'ennemi, qui était ici, s'est retiré sur Radeberg, et mon coup se trouve manqué. Voilà des nouvelles que vous pouvez débiter par toute la Suifférie, si vous le voulez.

Vous me parlez toujours de la paix : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la ménager entre la France et l'Angleterre, à mon inclusion. Les Français ont voulu me jouer, et je les plante là : cela est tout simple. Je ne ferai point de paix sans les Anglais, et ceux-là n'en feront point sans moi. Je me ferais

— 1760. plutôt châtrer que de prononcer encore la syllabe de paix à vos Français.

Qu'est-ce que signifie cet air pacifique que votre duc affecte vis-à-vis de moi ? Vous ajoutez qu'il ne peut pas agir selon sa façon de penser. Que m'importe cette façon de penser, s'il n'a point le libre arbitre de se conduire en conséquence ? J'abandonne le tripot de Versailles au patelinage de ceux qui s'amuse aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités ; et, dussé-je périr, je m'adresserais plutôt au grand mogol qu'à *Louis le bien-aimé*, pour sortir du labyrinthe où je me trouve.

Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amèrement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et si pendant la présente guerre, dont je le regarde comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces, c'est qu'il m'avait outré, et que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles soient. Ces rogatons ne sont d'ailleurs connus de personne. Je ne comprends donc rien à ces personnalités, à moins que par là vous ne désigniez la *Pompadour*.

Je ne crois cependant pas qu'un roi de Prusse ait des ménagemens à garder avec une demoiselle *Poignon*, surtout si elle est arrogante,

et qu'elle manque à ce qu'elle doit de respect à des têtes couronnées.

 1760.

Voilà ma confession, voilà tout ce que je pourrais dire à *Minos*, à *Rhadamante*, si j'étais obligé de comparaître à leur tribunal. Mais on me fait parler souvent sans que j'aye ouvert la bouche. On peut avoir mis sur mon compte des choses auxquelles je n'ai pas pensé. Ce sont des tours dont la cour de Vienne s'est souvent servie, et qui dans plus d'une occasion lui ont réussi.

Cette tracasserie, dans le fond, ne vaut pas la peine que j'en parle davantage. Vous faut-il des douceurs? à la bonne heure. Je vous dirai des vérités. J'estime en vous le plus beau génie que les siècles aient porté; j'admire vos vers, j'aime votre prose, surtout ces petites pièces détachées de vos *Mélanges* de littérature. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact aussi fin, ni le goût aussi sûr, aussi délicat que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la conversation; vous savez instruire et amuser en même temps. Vous êtes la créature la plus séduisante que je connaisse, capable de vous faire aimer de tout le monde, quand vous le voulez. Vous avez tant de grâces dans l'esprit, que vous pouvez offenser et mériter en même temps l'indulgence de ceux qui vous connaissent. Enfin vous seriez parfait si vous n'étiez pas homme.

— 1760. Contentez-vous de ce panégyrique abrégé. Voilà toutes les louanges que vous aurez de moi aujourd'hui. J'ai des ordres à donner, des lieux à reconnaître, des dispositions à faire et des dépêches à dicter.

Je recommande monsieur le comte de *Tourney* à la protection de son ange gardien, de la très-sainte et immaculée Vierge, et du chevalier puiné du p.... *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXL.

D U R O I.

Le 31 d'octobre.

JE vous suis obligé de la part que vous prenez à quelques bonnes fortunes passagères que j'ai excroquées au hasard. Depuis ce temps les Russes ont fait une furation dans le Brandebourg : j'y suis accouru, ils se sont sauvés tout de suite, et je me suis tourné vers la Saxe, où les affaires demandaient ma présence. Nous avons encore deux grands mois de campagne par devers nous ; celle-ci a été la plus dure et la plus fatigante de toutes ; mon

tempérament s'en ressent, ma fanté s'affaiblit, et mon esprit baisse à proportion que son étui menace ruine. 1760.

Je ne fais quelle lettre on a pu intercepter, que j'écrivais au marquis d'*Argens* : il se peut qu'elle soit de moi ; peut-être a-t-elle été fabriquée à Vienne.

Je ne connais le duc de *Choiseul* ni d'*Eve* ni d'*Adam*. Peu m'importe qu'il ait des sentimens pacifiques ou guerriers. S'il aime la paix, pourquoi ne la fait-il pas ? Je suis si occupé de mes affaires, que je n'ai pas le temps de penser à celles des autres. Mais laissons là tous ces illustres scélérats, ces fléaux de la terre et de l'humanité.

Dites-moi, je vous prie, de quoi vous avisez-vous d'écrire l'histoire des loups et des ours de la Sibérie ? et que pourrez-vous rapporter du czar, qui ne se trouve dans la vie de *Charles XII* ? Je ne lirai point l'histoire de ces barbares ; je voudrais même pouvoir ignorer qu'ils habitent notre hémisphère.

Votre zèle s'enflamme contre les jésuites et contre les superstitions. Vous faites bien de combattre contre l'erreur ; mais croyez-vous que le monde changera ? L'esprit humain est faible ; plus des trois quarts des hommes sont faits pour l'esclavage du plus absurde fanatisme. La crainte du diable et de l'enfer

— 1760. leur fascine les yeux , et ils détestent le sage qui veut les éclairer. Le gros de notre espèce est sot et méchant. J'y recherche en vain cette image de DIEU dont les théologiens assurent qu'elle porte l'empreinte. Tout homme a une bête féroce en soi ; peu savent l'enchaîner , la plupart lui lâchent le frein , lorsque la terreur des lois ne les retient pas.

Vous me trouverez peut-être trop misanthrope. Je suis malade ; je souffre ; et j'ai affaire à une demi-douzaine de coquins et de coquines , qui démonteraient un *Socrate* , un *Antonin* même. Vous êtes heureux de suivre le conseil de *Candide* , et de vous borner à cultiver votre jardin. Il n'est pas donné à tout le monde d'en faire autant. Il faut que le bœuf trace un sillon , que le rossignol chante , que le dauphin nage , et que je fasse la guerre.

Plus je fais ce métier et plus je me persuade que la fortune y a la plus grande part. Je ne crois pas que je le ferai long-temps : ma santé baisse à vue d'œil , et je pourrais bien aller bientôt entretenir *Virgile* de la *Henriade* , et descendre dans ce pays où nos chagrins , nos plaisirs et nos espérances ne nous suivent plus , où votre beau génie et celui d'un goujat sont réduits à la même valeur , où enfin on se trouve dans l'état qui précéda la naissance.

Peut-être

Peut-être dans peu vous pourrez vous amuser à faire mon épitaphe. Vous direz que j'aimai les bons vers et que j'en fis de mauvais, que je ne fus pas assez stupide pour ne pas estimer vos talens ; enfin, vous rendrez de moi le compte que *Babouc* rendit de Paris au génie *Ituriel*. —
1760.

Voici une grande lettre pour la position où je me trouve. Je la trouve un peu trop noire, cependant elle partira telle qu'elle est ; elle ne sera point interceptée en chemin, et demeurera dans le profond oubli où je la condamne.

Adieu ; vivez heureux, et dites un petit *benedicite* en faveur des pauvres philosophes qui sont en purgatoire.

FÉDÉRIC.

1765.

L E T T R E C X L I.

D U R O I.

A Berlin, le premier de janvier. (1)

J E vous ai cru si occupé à écraser l'*inf...*, que je n'ai pu présumer que vous pensiez à autre chose. Les coups que vous lui avez portés l'auraient terrassée il y a long-temps, si cette hydre ne renaissait sans cesse du fond de la superstition répandue sur toute la face de la terre. Pour moi, détrompé dès long-temps des charlataneries qui séduisent les hommes, je range le théologien, l'astrologue, l'adepte et le médecin dans la même catégorie.

J'ai des infirmités et des maladies : je me guéris moi-même par le régime et par la patience. La nature a voulu que notre espèce payât à la mort un tribut de deux et demi pour cent. C'est une loi immuable contre laquelle la faculté s'opposera vainement : et quoique j'aye très-grande opinion de l'habileté du sieur *Tronchin*, il ne pourra cependant pas disconvenir qu'il y a peu de remèdes spécifiques, et qu'après tout des herbes et des

(1) On n'a rien trouvé de 1761 à 1764.

minéraux pilés ne peuvent ni refaire ni redref-
fer des ressorts usés et à demi détruits par le
temps. 1765.

Les plus habiles médecins droguent le malade pour tranquilliser son imagination, et le guérissent par le régime : et comme je ne trouve pas que des élixirs et des potions puissent me donner la moindre consolation, dès que je suis malade, je me mets à un régime rigoureux ; et jusqu'ici je m'en suis bien trouvé.

Vous pouvez donc consoler l'Europe de la perte importante qu'elle croyait faire de mon individu (quoique je la trouve des plus minces) ; car, quoique je ne jouisse pas d'une santé bien ferme ni bien brillante, cependant je vis ; et je ne suis pas du sentiment que notre existence vaille qu'on se donne la peine de la prolonger, quand même on le pourrait.

D'ailleurs, je vous suis fort obligé de la part que vous prenez à ma santé, et des choses obligeantes que vous me dites. Je regrette que votre âge donne de justes appréhensions de voir finir avec vous cette pépinière de grands hommes et de beaux génies, qui ont signalé le siècle de *Louis XIV.* Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

1765.

L E T T R E C X L I I .

D U R O I .

A Sans-fouci , le 24 d'octobre.

Si je n'ai pas l'art de vous rajeunir, j'ai toutefois le désir de vous voir vivre long-temps pour l'ornement et l'instruction de notre siècle. Que ferait-ce des belles-lettres si elles vous perdaient? Vous n'avez point de successeur. Vivez donc le plus long-temps que cela fera possible.

Je vois que vous avez à cœur l'établissement de la petite colonie dont vous m'avez parlé (1). Je suis embarrassé comment vous répondre sur bien des articles. Cette maison de Milan dont vous me parlez, proche de Clèves, a été ruinée par les Français; et, autant que je me rappelle, elle a été donnée en propriété à quelqu'un qui s'est engagé de la rétablir pour son usage. Les fermes que j'ai en ce pays-là s'amodient, et je ne saurais passer un contrat avec un autre fermier qu'après que l'échéance du bail fera terminée.

(1) Il s'agissait d'établir à Clèves une petite colonie de philosophes français qui y pourraient dire librement la vérité, sans craindre ni ministres, ni prêtres, ni parlemens.

Cela n'empêchera pas que votre colonie ne s'établisse ; et je crois que le moyen le plus simple ferait que ces gens envoyassent quelqu'un à Clèves pour voir ce qui ferait à leur convenance , et de quoi je puis disposer en leur faveur. Ce fera le moyen le plus court , et qui abrégera tous les mal-entendus auxquels l'éloignement des lieux et l'ignorance du local pourraient donner lieu. 1765.

Je vous félicite de la bonne opinion que vous avez de l'humanité. Pour moi , qui connais beaucoup cette espèce à deux pieds , sans plumes , par les devoirs de mon état , je vous prédis que ni vous ni tous les philosophes du monde ne corrigeront le genre-humain de la superstition à laquelle il tient. La nature a mis cet ingrédient dans la composition de l'espèce : c'est une crainte , c'est une faiblesse , c'est une crédulité , une précipitation de jugement , qui par un penchant ordinaire entraîne les hommes dans le système merveilleux.

Il est peu d'ames philosophiques et d'une trempe assez forte pour détruire en elles les profondes racines que les préjugés de l'éducation y ont jetées. Vous en voyez dont le bon sens est détrompé des erreurs populaires , qui se révoltent contre les absurdités , et qui à l'approche de la mort redeviennent

— 1765. superstitieux par crainte, et meurent en capucins : vous en voyez d'autres dont la façon de penser dépend de leur digestion, bonne ou mauvaise.

Il ne suffit pas, à mon sens, de détromper les hommes ; il faudrait pouvoir leur inspirer le courage d'esprit, ou la sensibilité et la terreur de la mort triompheront des raisonnemens les plus forts et les plus méthodiques.

Vous pensez, parce que les quakers et les fociniens ont établi une religion simple, qu'en la simplifiant encore davantage on pourrait sur ce plan fonder une nouvelle croyance. Mais j'en reviens à ce que j'ai déjà dit ; et suis presque convaincu que si ce troupeau se trouvait considérable, il enfanterait en peu de temps quelque superstition nouvelle, à moins qu'on ne choisît, pour le composer, que des âmes exemptes de crainte et de faiblesse. Cela ne se trouve pas communément.

Cependant je crois que la voix de la raison, à force de s'élever contre le fanatisme, pourra rendre la race future plus tolérante que celle de notre temps : et c'est beaucoup gagner.

On vous aura l'obligation d'avoir corrigé les hommes de la plus cruelle, de la plus barbare folie qui les ait possédés, et dont les suites sont horreur.

Le fanatisme et la rage de l'ambition ont ruiné des contrées florissantes dans mon pays. Si vous êtes curieux du total des dévastations qui se sont faites, vous saurez qu'en tout j'ai fait rebâtir huit mille maisons en Silésie; en Poméranie et dans la nouvelle Marche six mille cinq cents : ce qui fait, selon *Newton* et d'*Alembert*, quatorze mille cinq cents habitations. 1765.

La plus grande partie a été brûlée par les Russes. Nous n'avons pas fait une guerre aussi abominable; et il n'y a eu de détruit de notre part que quelques maisons dans les villes que nous avons assiégées, dont le nombre certainement n'approche pas de mille. Le mauvais exemple ne nous a pas séduits; et j'ai de ce côté-là ma conscience exempte de tout reproche.

A présent que tout est tranquille et rétabli, les philosophes par préférence trouveront des asiles chez moi, par-tout où ils voudront, à plus forte raison l'ennemi de *Baal*, ou de ce culte que dans le pays où vous êtes on appelle la prostituée de *Babylone*.

Je vous recommande à la sainte garde d'*Epicure*, d'*Aristipe*, de *Locke*, de *Gassendi*, de *Bayle* et de toutes ces âmes épurées de préjugés, que leur génie immortel a rendus des chérubins attachés à l'arche de la vérité.

FÉDÉRIC.

— 1766. Si vous voulez nous faire passer quelques livres dont vous parlez, vous ferez plaisir à ceux qui espèrent en celui qui délivrera son peuple du joug des imposteurs.

L E T T R E C X L I I I.

D U R O I.

A Berlin, le 8 de janvier.

NON, il n'est point de plus plaisant vieillard que vous. Vous avez conservé toute la gaieté, et l'aménité de votre jeunesse. Votre lettre sur les miracles m'a fait pouffer de rire. Je ne m'attendais pas à m'y trouver, et je fus surpris de m'y voir placé entre les Autrichiens et les cochons. Votre esprit est encore jeune, et tant qu'il restera tel, il n'y a rien à craindre pour le corps. L'abondance de cette liqueur qui circule dans les nerfs et qui anime le cerveau, prouve que vous avez encore des ressources pour vivre.

Si vous m'aviez dit, il y a dix ans, ce que vous dites en finissant votre lettre, vous seriez encore ici.

Il n'y a que les talens qui distinguent le vulgaire des grands hommes. On peut s'empêcher de commettre des crimes; mais on ne

peut

peut corriger un tempérament qui produit de
certains défauts. —————
1766.

Comme la terre la plus fertile , en même temps qu'elle porte le froment , fait éclore l'ivraie , l'*inf*.... ne donne que des herbes venimeuses. Il vous est réservé de l'écraser avec votre redoutable massue , avec les ridicules que vous répandez sur elle , et qui portent plus de coups que tous les argumens. Peu d'hommes savent raisonner , tous craignent le ridicule.

Il est certain que ce qu'on appelle honnêtes gens en tout pays commence à penser. Dans la superstitieuse Bohême , en Autriche , ancien siège du fanatisme , les personnes de mise commencent à ouvrir les yeux. Les images des saints n'ont plus ce culte dont elles avaient joui autrefois. Quelques barrières que la cour oppose à l'entrée des bons ouvrages , la vérité perce nonobstant toutes ces sévérités. Quoique les progrès ne soient pas rapides , c'est toutefois un grand point que de voir un certain monde qui déchire le bandeau de la superstition.

Dans nos pays protestans on va plus vite ; et peut-être ne faudra-t-il plus qu'un siècle pour que les animosités qui naquirent des parties *sub utrâque* , et la sorbonne , soient entièrement éteintes. De ce vaste domaine

Corresp. du roi de P... &c. Tome III. * R

1766. — du fanatisme, il ne reste guère que la Pologne, le Portugal, l'Espagne et la Bavière, où la crasse ignorance et l'engourdissement des esprits maintiennent encore la superstition.

Pour vos Gênois, depuis que vous y êtes, ils sont non-seulement mécréants, ils sont encore devenus tous de beaux esprits. Ils font des conversations entières en antithèses et en épigrammes. C'est un miracle par vous opéré. Qu'est-ce que ressusciter un mort en comparaison de donner de l'imagination à qui la nature en a refusé? En France, aucun conte de balourdise qui ne roule sur un Suisse; en Allemagne, quoique nous ne passions pas pour les plus découplés, nous plaisantons cependant la nation helvétique. Vous avez tout changé. Vous créez des êtres où vous résidez : vous êtes le *Prométhée* de Genève. Si vous étiez demeuré ici, nous serions à présent quelque chose. Une fatalité qui préside aux choses de la vie, n'a pas voulu que nous jouissions de tant d'avantages.

A peine aviez-vous quitté votre patrie que la belle littérature y tomba en langueur; et je crains que la géométrie n'étouffe en ce pays le peu de germe qui pouvait reproduire les beaux arts. Le bon goût fut enterré à Rome dans le tombeau de *Virgile*, d'*Ovide*, et

d'*Horace* : je crains que la France en vous perdant n'éprouve le sort des Romains. — 1766.

Quoi qu'il arrive, j'ai été votre contemporain. Vous durerez autant que j'ai à vivre, et je m'embarrasse peu du goût, de la stérilité ou de l'abondance de la postérité.

Adieu ; cultivez votre jardin, car voilà ce qu'il y a de plus sage.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X L I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

Premier février.

S I R E,

J E vous fais très-tard mes remerciemens, mais c'est que j'ai été sur le point de ne vous en faire jamais aucun. Ce rude hiver m'a presque tué ; j'étais tout près d'aller trouver *Bayle*, et de le féliciter d'avoir eu un éditeur qui a encore plus de réputation que lui dans plus d'un genre ; il aurait sûrement plaisanté avec moi de ce que votre Majesté en a usé avec lui comme *Jurieu* ; elle a tronqué l'article *David*. Je vois bien qu'on a imprimé l'ouvrage sur la seconde édition de *Bayle*. C'est bien

— 1766. dommage de ne pas rendre à ce *David* toute la justice qui lui est due ; c'était un abominable juif, lui et ses psaumes. Je connais un roi plus puissant que lui et plus généreux, qui à mon gré fait de meilleurs vers. Celui-là ne fait point danser les collines comme des beliers, et les beliers comme des collines. Il ne dit point qu'il faut écraser les petits enfans contre la muraille au nom du Seigneur, il ne parle point éternellement d'aspics et de basilics. Ce qui me plaît surtout de lui, c'est que dans toutes ses épîtres il n'y a pas une seule pensée qui ne soit vraie ; son imagination ne s'égare point. La justesse est le fond de son esprit ; et en effet sans justesse il n'y a ni esprit ni talent.

Je prends la liberté de lui envoyer un caillou du Rhin pour un boisseau de diamans. Voilà les seuls marchés que je puisse faire avec lui.

Les dévotes de Versailles n'ont pas été trop contentes du peu de confiance que j'ai en sainte *Geneviève* ; mais le monarque philosophe prendra mon parti.

Puisque les aventures de Neuchâtel l'ont fait rire, en voici d'autres que je souhaite qui l'amusement. Comme ce sont des affaires graves qui se passent dans ses Etats, il est juste qu'elles soient portées au tribunal de sa raison.

Il y a en France un nouveau procès tout

semblable à celui des *Calas* : et il paraîtra dans
quelque temps un mémoire signé de plusieurs
avocats , qui pourra exciter la curiosité et la
sensibilité. On verra que nos papistes font
toujours persuadés que les protestans égorgent
leurs enfans pour plaire à DIEU. Si sa Majesté
veut avoir ce mémoire , je la supplie de me
faire dire par quelle voie je dois l'adresser.
J'ignore s'il le faut mettre à la poste , ou le
faire partir par les chariots d'Allemagne.

1766.

L E T T R E C X L V.

D U R O I.

A Potsdam , le 25 février.

J'AURAI S été fâché de vous savoir sitôt en
la compagnie de *Bayle*. Hâtez-vous lentement
à faire ce voyage , et souvenez-vous que vous
faites l'ornement de la littérature française
dans ce siècle où les lettres humaines com-
mencent à dépérir. Mais vous vivrez long-
temps : votre vieillesse est comme l'enfance
d'*Hercule*. Ce dieu écrasait des serpens dans
son berceau ; et vous , chargé d'années , vous
écrasez l'*Inf*

Vos vers sur la mort du dauphin sont beaux.
Je crois qu'ils ont attaqué sainte *Geneviève*

— mal à propos, parce que la reine et la moitié
 1766. de la cour ont fait des vœux ridicules au cas
 que le dauphin en réchappât. Vous n'ignorez
 pas sans doute la sainte conversation de l'évê-
 que de Beauvais avec DIEU, qui lui répondit:
Nous verrons ce que nous avons à faire.

Dans un temps où les évêques parlent à
 DIEU, et où les reines font des pèlerinages,
 les offemens des bergères l'emportent sur les
 statues des héros, et on plante là les philo-
 sophes et les poètes. Les progrès de la raison
 humaine sont plus lents qu'on ne les croit.
 En voici la véritable cause : presque tout le
 monde se contente d'idées vagues des choses;
 peu ont le temps de les examiner et de les
 approfondir. Les uns, garrottés par les chaînes
 de la superstition dès leur enfance, ne veulent
 ou ne peuvent les briser; d'autres, livrés aux
 frivolités, n'ont pas un mot de géométrie
 dans leur tête, et jouissent de la vie, sans
 qu'un moment de réflexion interrompe leurs
 plaisirs. Ajoutez à cela des âmes timides, des
 femmes peureuses; et ce total compose la
 société. S'il se trouve donc un homme sur
 mille qui pense, c'est beaucoup. Vous et vos
 semblables écrivez pour lui; le reste se scan-
 dalise, et vous damne charitablement. Pour
 moi qui ne vous scandalise point, je ferai
 mon profit honnête du mémoire des avocats

et de toutes les bonnes pièces que vous voudrez m'envoyer. 1766.

Je crois qu'il faut que toute la correspondance de la Suisse passe par Francfort-au-Mein pour nous parvenir. Je n'en suis cependant pas informé au juste. Ah ! si du moins vous aviez fait quelque séjour à Neuchâtel , vous auriez donné de l'esprit au modérateur , à la sainte féquelle. A présent ce canton est comme la Bétie en comparaison de Ferney et des lieux où vous habitez , et nous comme les Lapons. N'oubliez pas ces Lapons ; ils aiment vos ouvrages , et s'intéressent à votre conservation.

FÉDÉRIC.

1766.

L E T T R E C X L V I.

D U R O I.

A Potsdam , le 7 d'auguste.

MON neveu m'a écrit qu'il se proposait de visiter en passant le philosophe de Ferney. Je lui envie le plaisir qu'il a eu de vous entendre. Mon nom était de trop dans vos conversations ; et vous aviez tant de matières à traiter, que leur abondance ne vous imposait pas la nécessité d'avoir recours au philosophe de Sans-souci pour fournir à vos entretiens.

Vous me parlez d'une colonie de philosophes qui se proposent de s'établir à Clèves : je ne m'y oppose point ; je puis leur accorder tout ce qu'ils demandent, au bois près que le séjour de leurs compatriotes a presque entièrement détruit dans ces forêts , toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés , et qu'en imprimant ils observent de la décence dans leurs écrits.

La scène qui s'est passée à Abbeville est tragique : mais n'y a-t-il pas de la faute de ceux qui ont été punis ? faut-il heurter de front des préjugés que le temps a consacrés dans

l'esprit des peuples? Et si l'on veut jouir de la liberté de penser, faut-il insulter à la croyance établie? Quiconque ne veut point remuer, est rarement persécuté. Souvenez-vous de ce mot de *Fontenelle* : Si j'avais la main pleine de vérités, je penserais plus d'une fois avant de l'ouvrir. 1766.

Le vulgaire ne mérite pas d'être éclairé; et si votre parlement a sévi contre ce malheureux jeune homme qui a frappé le signe que les chrétiens révèrent comme le symbole de leur salut, accusez-en les lois du royaume (1). C'est selon ces lois que tout magistrat fait serment de juger; il ne peut prononcer la sentence que selon ce qu'elles contiennent; et il n'y a de ressource pour l'accusé qu'en prouvant qu'il n'est pas dans le cas de la loi.

Si vous me demandiez si j'aurais prononcé un arrêt aussi dur, je vous dirais que non, et que, selon mes lumières naturelles, j'aurais proportionné la punition au délit. Vous avez brisé une statue, je vous condamne à la rétablir : vous n'avez pas ôté le chapeau devant

(1) Il n'existait aucune loi en France d'après laquelle on pût condamner le chevalier de *la Barre*; et ce qui le prouve, c'est que depuis vingt ans aucun des membres du tribunal que cet arrêt a couvert d'opprobre, n'a osé la citer; mais il est vrai qu'ils en ont supposé l'existence, ce qui prouve ou une ignorance honteuse de la législation, ou un fanatisme porté jusqu'à la démence.

— le curé de la paroisse qui portait ce que vous
1766. savez, eh bien, je vous condamne à vous
présenter quinze jours consécutifs sans cha-
peau à l'église : vous avez lu les ouvrages de
Voltaire, oh ça, monsieur le jeune homme,
il est bon de vous former le jugement ; pour
cet effet, on vous enjoint d'étudier la *Somme*
de *S' Thomas* et le guide-âne de monsieur le
curé. L'étourdi aurait peut-être été puni plus
févèrement de cette manière qu'il ne l'a été
par les juges ; car l'ennui est un siècle, et la
mort un moment.

Que le ciel ou la destinée écarte cette mort
de votre tête, et que vous éclairiez doucement
et paisiblement ce siècle que vous illustrez ! Si
vous venez à Clèves, j'aurai encore le plaisir
de vous revoir et de vous assurer de l'admira-
tion que votre génie m'a toujours inspirée.
Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte
et digne garde.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X L V I I .

1766.

D U R O I .

A Potsdam , le 13 d'auguste.

JE compte que vous aurez déjà reçu ma réponse à votre avant-dernière lettre. Je ne puis trouver l'exécution d'Abbeville aussi affreuse que l'injuste supplice de *Calas*. Ce *Calas* était innocent ; le fanatisme se sacrifie cette victime , et rien dans cette action atroce ne peut servir d'excuse aux juges. Bien loin de là , ils se soustraient aux formalités des procédures , et ils condamnent au supplice sans avoir des preuves , des convictions , des témoins.

Ce qui vient d'arriver à Abbeville est d'une nature bien différente. Vous ne contesterez pas que tout citoyen doit se conformer aux lois de son pays : or il y a des punitions établies par les législateurs pour ceux qui troublent le culte adopté par la nation. La discrétion , la décence , surtout le respect que tout citoyen doit aux lois , obligent donc de ne point insulter au culte reçu , et d'éviter le scandale et l'insolence. Ce sont ces lois de sang qu'on devrait réformer , en proportionnant la punition à la faute ; mais tant que ces

— lois rigoureuses demeureront établies , les
1766. magistrats ne pourront pas se dispenser d'y
conformer leur jugement.

Les dévots en France crient contre les philosophes , et les accusent d'être la cause de tout le mal qui arrive. Dans la dernière guerre , il y eut des insensés qui prétendirent que l'Encyclopédie était cause des infortunes qu'essuyaient les armées françaises. Il arrive pendant cette effervescence que le ministère de Versailles a besoin d'argent , et il sacrifie au clergé qui en promet , des philosophes qui n'en ont point et qui n'en peuvent donner. Pour moi , qui ne demande ni argent ni bénédiction , j'offre des asiles aux philosophes , pourvu qu'ils soient sages , qu'ils soient aussi pacifiques que le beau titre dont ils se parent le sous-entend ; car toutes les vérités ensemble qu'ils annoncent ne valent pas le repos de l'ame , seul bien dont les hommes puissent jouir sur l'atome qu'ils habitent. Pour moi qui suis un raisonneur sans enthousiasme , je désirerais que les hommes fussent raisonnables , et surtout qu'ils fussent tranquilles.

Nous connaissons les crimes que le fanatisme de religion a fait commettre. Gardons-nous d'introduire le fanatisme dans la philosophie : son caractère doit être la douceur et la modération. Elle doit plaindre la fin

tragique d'un jeune homme qui a commis une extravagance ; elle doit démontrer la rigueur excessive d'une loi faite dans un temps grossier et ignorant ; mais il ne faut pas que la philosophie encourage à de pareilles actions , ni qu'elle fronde des juges qui n'ont pu prononcer autrement qu'ils l'ont fait. — 1766.

Socrate n'adorait pas les *Deos majores et minores gentium* ; toutefois il assistait aux sacrifices publics. *Gassendi* allait à la messe , et *Newton* au prône.

La tolérance dans une société doit assurer à chacun la liberté de croire ce qu'il veut ; mais cette tolérance ne doit pas s'étendre à autoriser l'effronterie et la licence de jeunes étourdis qui insultent audacieusement à ce que le peuple révère. Voilà mes sentimens , qui sont conformes à ce qu'assurent la liberté et la fureté publique , premier objet de toute législation.

Je parie que vous pensez en lisant ceci : cela est bien allemand , cela se ressent bien du flegme d'une nation qui n'a que des passions ébauchées.

Nous sommes , il est vrai , une espèce de végétaux en comparaison des Français : aussi n'avons-nous produit ni Jérusalem délivrée , ni Henriade. Depuis que l'empereur *Charlemagne* s'avisa de nous faire chrétiens , en nous

— 1766. égorgeant , nous le sommes restés ; à quoi peut-être a contribué notre ciel toujours chargé de nuages , et les frimats de nos longs hivers.

Enfin prenez-nous tels que nous sommes : *Ovide* s'accoutuma bien aux mœurs des peuples de *Tomes* ; et j'ai assez de vaine gloire pour me persuader que la province de *Clèves* vaut mieux que le lieu où le *Danube* se jette par sept bouches dans la mer Noire. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X L V I I I.

1766.

D U R O I.

A Breslau, le premier de septembre.

Vous aurez vu par ma lettre précédente que des philosophes paisibles doivent s'attendre d'être bien reçus chez moi. Je n'ai point vu le fils de l'*Hippocrate* moderne, et ne lui ai point parlé. Je ne fais ce qui peut être transpiré du dessein de vos philosophes ; je m'en lave les mains. Je suis ici dans une province où l'on préfère la physique à la métaphysique : on cultive les champs, on a rebâti huit mille maisons, et l'on fait des milliers d'enfans par an, pour remplacer ceux qu'une fureur politique et guerrière a fait périr.

Je ne fais si, tout bien considéré, il n'est pas plus avantageux de travailler à la population qu'à faire de mauvais argumens. Les seigneurs et le peuple, occupés de leur rétablissement, vivent en paix ; et ils sont si pleins de leur ouvrage que personne ne fait attention au culte de son voisin. Les étincelles de haine de religion qui se ranimaient souvent avant la guerre, sont éteintes ; et l'esprit de tolérance gagne journellement dans la façon de

—
1766. penser des habitans. Croyez que le défœu-
vrement donne lieu à la plupart des disputes.
Pour les éteindre en France , il ne faudrait
que renouveler les temps des défaites de
Poitiers et d'Azincourt ; vos ecclésiastiques et
vos parlemens , fortement occupés de leurs
propres affaires , ne penseraient qu'à eux , et
laisseraient le public et le gouvernement tran-
quilles. C'est une proposition à faire à ces
messieurs : je doute toutefois qu'ils l'approu-
vent.

Vos ouvrages sont répandus ici , et entre
les mains de tout le monde. Il n'y a point de
climat , point de peuple où votre nom ne
perce , point de société policée où votre
réputation ne brille.

Jouissez de votre gloire , et jouissez-en long-
temps. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en
sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE

L E T T R E C X L I X.

1766.

D U R O I.

A Sans-fouci, le 13 de septembre.

Vous n'avez pas besoin de me recommander les philosophes : ils feront tous bien reçus , pourvu qu'ils soient modérés et paisibles. Je ne peux leur donner ce que je n'ai pas. Je n'ai point le don des miracles , et ne puis ressusciter les bois du parc de Clèves , que les Français ont coupés et brûlés ; mais d'ailleurs ils y trouveront asile et fureté.

Il me souvient d'avoir lu dans ce livre brûlé dont vous me parlez , qu'il était imprimé à Berne ; les Bernois ont donc exercé une juridiction légitime sur cet ouvrage. Ils ont brûlé des conciles , des controverses , des fanatiques et des papes : à quoi j'applaudis fort , en qualité d'hérétique. Ce ne sont que des niaiseries , en comparaison de ce qui vient de se passer à Abbeville. Rôtir des hommes passe la raillerie ; jeter du papier au feu , c'est humeur.

Vous devriez par représailles faire un *auto-da-fé* à Ferney , et condamner aux flammes

Corresp. du roi de P... &c. Tome III. * S

— 1766. tous les ouvrages de théologie et de controverse de votre voisinage, en rassemblant autour du brasier des théologiens de toute secte pour les régaler de ce doux spectacle. Pour moi dont la foi est tiède, je tolère tout le monde, à condition qu'on me tolère, moi, sans m'embarrasser même de la foi des autres.

Vos missionnaires deffilleront les yeux à quelques jeunes gens qui les liront ou les fréquenteront. Mais que de bêtes dans le monde qui ne pensent point ! que de personnes livrées au plaisir, que le raisonnement fatigue ! que d'ambitieux occupés de leurs projets ! sur ce grand nombre, combien peu de gens aiment à s'instruire et à s'éclairer ! Le brouillard épais qui aveuglait l'humanité au X^e et XIII^e siècles, est dissipé ; cependant la plupart des yeux sont myopes ; quelques-uns ont les paupières collées.

Vous avez en France les *convulsionnaires* ; en Hollande on connaît les *fins*, ici les *piétistes*. Il y aura de ces espèces-là tant que le monde durera, comme il se trouve des chênes stériles dans les forêts, et des frelons près des abeilles.

Croyez que si des philosophes fondaient un gouvernement, qu'au bout d'un demi-siècle le peuple se forgerait des superstitions nouvelles, et qu'il attacherait son culte à un objet quelconque qui frapperait les sens, ou

il se ferait de petites idoles, ou il révérerait le tombeau de ses fondateurs, ou il invoquerait le soleil; ou quelque absurdité pareille l'emporterait sur le culte pur et simple de l'Être suprême. — 1766.

La superstition est une faiblesse de l'esprit humain; elle est inhérente à cet être: elle a toujours été, elle fera toujours. Les objets d'adoration pourront changer comme vos modes de France; mais que m'importe qu'on se prosterne devant une pâte de pain azyme, devant le bœuf *Apis*, devant l'arche d'alliance, ou devant une statue? Le choix ne vaut pas la peine; la superstition est la même, et la raison n'y gagne rien.

Mais de se bien porter à soixante-dix ans, d'avoir l'esprit libre, d'être encore l'ornement du Parnasse à cet âge, comme dans sa première jeunesse, cela n'est pas indifférent. C'est votre destin: je souhaite que vous en jouissiez long-temps, et que vous soyez aussi heureux que le comporte la nature humaine. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

1766.

L E T T R E C L.

D U R O I.

A Sans-fouci, le 3 de novembre.

J E ne suis pas le seul qui remarque que le génie et les talens sont plus rares en France et en Europe dans notre siècle, qu'à la fin du siècle précédent. Il vous reste trois poètes, mais qui sont du second ordre : *la Harpe*, *Marmontel* et *Saint-Lambert*. Les injustices qui se font à Abbeville n'empêchent pas qu'un parisien de génie n'achève une bonne tragédie.

Il est sans doute affreux d'égorger des innocens avec le glaive de la loi ; mais la nation en rougit ; mais le gouvernement pensera sans doute à prévenir de tels abus. Il faut encore considérer que plus un Etat est vaste, plus il est exposé à ce que des subalternes abusent de l'autorité qui leur est confiée. Le seul moyen de l'empêcher est d'obliger tous les tribunaux du royaume de ne mettre en exécution les arrêts de mort, qu'après qu'un conseil suprême a revu les procédures et confirmé leur sentence.

Il me semble que le jeune poète, auteur du *Triumvirat*, n'a pas plus que soixante-

treize ans. J'en juge ainsi, parce qu'un com-
 mençant ne connaît ni ne sent des nuances 1766.
 aussi fines qu'il en est dans le caractère d'*Octave* ;
 que les deux actes que j'ai lus sont sans déclama-
 tion, et d'une simplicité qui ne plaît qu'a-
 près avoir épuisé toutes les fusées de la rhé-
 torique. En supposant même qu'un jeune
 homme ait fait cet ouvrage, il est sûr qu'un
 sage l'a retouché et refondu. Vous m'en avez
 donné trop et trop peu pour vous arrêter en
 si beau chemin. Je vous compare aux rois : il
 en coûte à obtenir leur premier bienfait ;
 celui-là donné, on les accoutume à donner
 de même.

J'ai lu votre article *Julien* avec plaisir.
 Cependant j'aurais désiré que vous eussiez
 plus ménagé cet abbé de *la Bletterie* ; tout
 dévot, tout janséniste qu'il est, il a rendu le
 premier hommage à la vérité ; il a rendu
 justice, quoique avec des ménagemens qu'il
 lui convenait de garder ; il a rendu justice,
 dis-je, au caractère de *Julien*. Il ne l'a point
 appelé *apostat*. Il faut tenir compte à un jansé-
 niste de sa sincérité. Je crois qu'il aurait été
 plus adroit de lui donner des éloges, comme
 on applaudit à un enfant qui commence à
 balbutier, pour l'encourager à mieux faire.

Le passage d'*Ammien-Marcellin* est interpolé
 sans doute : vous n'avez, pour vous en

1766. convaincre , qu'à lire ce qui précède et ce qui fuit. Ces deux phrases se lient si bien , que la fraude saute aux yeux. C'était le bon temps , dans les premiers siècles : on accommodait les ouvrages à son gré. *Josèphe* s'en est ressenti également. L'évangile de *Jean* demeure. Tout ce qui m'étonne , c'est que messieurs les correcteurs ne se soient pas aperçus de certaines incongruités qu'ils auraient pu rectifier avec un coup de plume , comme la double généalogie , la prophétie dont vous faites mention , et nombre d'erreurs de noms de ville , de géographie , &c. &c. : les ouvrages marqués au sceau de l'humanité , c'est-à-dire , de bévues , d'inconséquences , de contradictions , devaient ainsi se déceler eux-mêmes. L'abrutissement de l'espèce humaine , durant tant de siècles , a prolongé le fanatisme. Enfin vous avez été le *Bellérophon* qui a terrassé cette chimère.

Vivez donc pour achever d'en disperser les restes. Mais surtout songez que le repos et la tranquillité d'esprit sont les seuls biens dont nous puissions jouir durant notre pèlerinage , et qu'il n'est aucune gloire qui en approche. Je vous souhaite ces biens , et j'ai juré par *Epicure* et par *Aristide* que personne de vos admirateurs ne s'intéresse plus que moi à votre félicité.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L I.

1766.

D U R O I.

A Sans-fouci, le 25 de novembre.

CET extrait du Dictionnaire de *Bayle* dont vous me parlez, est de moi. Je m'y étais occupé dans un temps où j'avais beaucoup d'affaires : l'édition s'en est ressentie. On en prépare à présent une nouvelle où les articles des courtisanes seront remplacés par ceux d'*Ovide* et de *Lucrèce*, et dans laquelle on restituera le bon article de *David*.

Je vous envoie, comme vous le souhaitez, cet extrait informe, et qui ne répond point à mon dessein. Il sera suivi de la nouvelle édition, dès qu'elle sera achevée. Mais ce ne sont que de légères chiquenaudes que j'applique sur le nez de l'*inf...* ; il n'est donné qu'à vous de l'écraser.

Cette *inf...* a eu le sort des catins. Elle a été honorée tant qu'elle était jeune ; à présent dans la décrépitude, chacun l'insulte. Le marquis d'*Argens* l'a assez maltraitée dans son *Julien*. Cet ouvrage est moins incorrect que les autres ; cependant je n'ai pas été content de la sortie qu'il fait à propos de rien contre *Maupertuis*. Il ne faut point troubler la cendre

— 1766. des morts. Quelle gloire y a-t-il de combattre un homme que la mort a défarmé ? *Maupertuis* fans doute a fait un mauvais ouvrage ; c'est une plaifanterie gravement écrite. Il aurait pu l'égayer pour que personne ne pût s'y tromper. Vous prîtes la chose au tragique ; vous attaquâtes sérieufement un badinage ; et avec votre redoutable maffue d'*Hercule* vous écrasâtes un moucheron.

Pour moi , qui voulais conferver la paix dans la maifon , je fis tout ce que je pus pour vous empêcher d'éclater.

Vous n'avez rien perdu en quittant ce pays. Vous voilà à Ferney entre votre nièce et des occupations que vous aimez , respecté comme le dieu des beaux arts , comme le patriarche des écrafeurs , couvert de gloire , et jouiffant, de votre vivant , de toute votre réputation ; d'autant plus qu'éloigné au-delà de cent lieues de Paris , on vous confidère comme mort , et l'on vous rend justice.

Mais de quoi vous avifez-vous de me demander des vers ? *Plutus* a-t-il jamais requis *Vulcain* de lui fournir de l'or ? *Thétis* a-t-elle jamais follicité le Rubicon de lui donner fon filet d'eau ? Puisque dans un temps où les rois et les empereurs étaient acharnés à me dépouiller , un misérable , s'alliant avec eux , me pilla mon livre ; puisqu'il a paru , je vous

en

en envoie un exemplaire en gros caractère. —
 Si votre nièce se coiffe à la grecque ou à l'éclipse , elle pourra s'en servir pour des papillotes. 1766.

J'ai fait des poësies médiocres : en fait de vers, les médiocres et les mauvais font égaux. Il faut écrire comme vous, ou se taire.

Il n'y a pas long-temps qu'un anglais qui vous a vu, a passé ici ; il m'a dit que vous étiez un peu voûté, mais que ce feu que *Prométhée* déroba, ne vous manque point. C'est l'huile de la lampe : ce feu vous soutiendra. Vous irez à l'âge de *Fontenelle* en vous moquant de ceux qui vous payent des rentes viagères, et en faisant une épigramme quand vous aurez achevé le siècle. Enfin, comblé d'ans, rassasié de gloire et vainqueur de l'*inf...*, je vous vois monter l'Olympe, soutenu par les génies de *Lucrece*, de *Sophocle*, de *Virgile* et de *Locke*, placé entre *Newton* et *Epicure*, sur un nuage brillant de clarté.

Pensez à moi quand vous entrerez dans votre gloire, et dites comme celui que vous savez : *Ce soir tu seras assis à ma table.*

Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

1767.

L E T T R E C L I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

5 janvier.

S I R E ;

JE me doutais bien que votre muse se réveillerait tôt ou tard. Je fais que les autres hommes feront étonnés qu'après une guerre si longue et si vive , occupé du soin de rétablir votre royaume , gouvernant sans ministres , entrant dans tous les détails , vous puissiez cependant faire des vers français ; mais moi je n'en suis pas surpris , parce que j'ai fort l'honneur de vous connaître : mais ce qui m'étonne , je vous l'avoue , c'est que vos vers soient bons ; je ne m'y attendais pas après tant d'années d'interruption. Des pensées fortes et vigoureuses , un coup d'œil juste sur les faiblesses des hommes , des idées profondes et vraies , c'est - là votre partage dans tous les temps ; mais pour du nombre et de l'harmonie , et très-souvent même des finesses de langage , à trois cents lieues de Paris , dans la Marche de Brandebourg ; ce phénomène doit être assurément remarqué par notre académie de Paris.

Savez-vous bien, Sire, que votre Majesté
est devenue un auteur qu'on épluche? _____
1767.

Notre doyen, mon gros abbé d'Olivet, vient, dans une nouvelle édition de la Pro-fodie française, de vous critiquer sur le mot *crêpe*, dont vous avez retranché impitoyablement le dernier *e* dans une lettre à moi adressée et imprimée dans les Oeuvres du philosophe de Sans-fouci; mais je ne crois pas que cette édition ait été faite sous vos yeux: quoi qu'il en soit, vous voilà devenu un auteur classique, examiné comme *Racine* par notre doyen, cité devant notre tribunal des mots, et condamné sans appel à faire *crêpe* de deux syllabes.

Je me joins au doyen, et je vais intenter au philosophe de Sans-fouci une accusation toute contraire. Vous avez donné deux syllabes au mot *hait* dans votre beau discours du stoïcien.

Votre goût offensé hait l'absinthe amère.

Nous ne vous passerons pas cela. Le verbe *haïr* n'aura jamais deux syllabes à l'indicatif, *je hais, tu hais, il hait*; vous auriez beau nous battre encore:

Nous pourrions bien haïr les infidélités
De ceux qui par humeur ont fait de fots traités;

— 1767. Nous pourrions bien haïr la fausse politique
 De ceux qui , s'unissant avec nos ennemis ,
 Ont servi les desseins d'une cour tyrannique ,
 Et qui se font perdus pour perdre leurs amis ;

mais nous ne ferons jamais il *hait* de deux syllabes ; prenez , Sire , votre parti là-dessus , et ayez la bonté de changer ce vers ; cela vous fera bien aisé.

Où est le temps , Sire , où j'avais le bonheur de mettre des points sur les *i* à Sans-souci et à Potsdam ? Je vous assure que ces deux années ont été les plus agréables de ma vie. J'ai eu le malheur de faire bâtir un château sur les frontières de France , et je m'en repens bien. Les Patagons , la poix résine , l'exaltation de l'ame , et le trou pour aller tout droit au centre de la terre , m'ont écarté de mon véritable centre. J'ai payé ce trou bien chèrement. J'étais fait pour vous. J'achève ma vie dans ma petite et obscure sphère , précisément comme vous passez la vôtre au milieu de votre grandeur et de votre gloire. Je ne connais que la solitude et le travail ; ma société est composée de cinq ou six personnes qui me laissent une liberté entière , et avec qui j'en use de même ; car la société sans la liberté est un supplice. Je suis votre *Gilles* en fait de société et de belles-lettres.

J'ai eu ces jours-ci une très-légère attaque d'apoplexie causée par ma faute. Nous sommes presque toujours les artisans de nos disgrâces. Cet accident m'a empêché de répondre à votre Majesté aussitôt que je l'aurais voulu. 1767.

Le diable est déchaîné dans Genève. Ceux qui voulaient se retirer à Clèves restent. La moitié du conseil et ses partisans se sont enfuis; l'ambassadeur de France est parti incognito, et est venu se réfugier chez moi.

J'ai été obligé de lui prêter mes chevaux pour retourner à Soleure. Les philosophes qui se destinent à l'émigration sont fort embarrassés, ils ne peuvent vendre aucun effet; tout commerce est cessé, toutes les banques sont fermées. Cependant on écrira à M. le baron de *Verder* conformément à la permission donnée par votre Majesté; mais je prévois que rien ne pourra s'arranger qu'après la fin de l'hiver.

J'attends avec la plus vive reconnaissance les douze belles préfaces (1), monument précieux d'une raison ferme et hardie, qui doit être la leçon des philosophes.

Vous avez grande raison, Sire; un prince

(1) Il s'agit de douze exemplaires de l'Avant-propos mis par le roi au-devant d'un Abrégé de l'histoire ecclésiastique de *Fleury*, en deux volumes in-12. Berne, 1767.

1767. — troupes , des lois , peut très-bien gouverner les hommes fans le fecours de la religion , qui n'est faite que pour les tromper ; mais le sot peuple s'en fera bientôt une , et tant qu'il y aura des fripons et des imbécilles , il y aura des religions. La nôtre est fans contredit la plus ridicule , la plus absurde et la plus sanguinaire qui ait jamais infecté le monde.

‘ Votre Majesté rendra un service éternel au genre-humain en détruisant cette infame superstition , je ne dis pas chez la canaille , qui n'est pas digne d'être éclairée , et à laquelle tous les jouds sont propres ; je dis chez les honnêtes gens , chez les hommes qui pensent , chez ceux qui veulent penser. Le nombre en est très-grand , c'est à vous de nourrir leur ame ; c'est à vous de donner du pain blanc aux enfans de la maison , et de laisser le pain noir aux chiens. Je ne m'afflige de toucher à la mort que par mon profond regret de ne vous pas seconder dans cette noble entreprise , la plus belle et la plus respectable qui puisse signaler l'esprit humain.

Alcide de l'Allemagne , foyez-en le Nestor : vivez trois âges d'homme pour écraser la tête

D U R O I .

A Berlin , le 16 de janvier.

J'AI lu toutes les pièces que vous m'avez envoyées. Je trouve le Triumvirat rempli de beaux détails. Les pièces contre l'*inf.*... sont si fortes , que depuis *Celse* on n'a rien publié de plus frappant. L'ouvrage de *Boulanger* est supérieur à l'autre (1), et plus à la portée des gens du monde pour qui de longues déductions fatiguent l'esprit , relâché et détendu par les frivolités.

Il ne reste plus de refuge au fantôme de l'erreur. Il a été flagellé et frappé sur toutes ses faces , sur tous ses côtés. Par-tout je vois ses blessures , et nulle part d'empiriques empressés à pallier son mal. Il est temps de prononcer son oraison funèbre et de l'enterrer. Vous défaites le charme , et l'illusion se dissipe en fumée. Je crains bien qu'il n'en soit pas ainsi des troubles intestins de Genève. J'augure , selon les nouvelles publiques , que

(1) Quelques ouvrages philosophiques de M. de *Voltaire* furent publiés d'abord sous les noms de *Boulanger* , *Fréret* , *Bolingbroke* , &c.

— nous touchons au dénouement qui causera
1767. ou une révolution dans le gouvernement, ou quelque tragédie sanglante. . .

Quoi qu'il en arrive, les malheureux trouveront un asile ouvert où ils le souhaitent. C'est à eux à déterminer le moment où ils voudront en profiter.

La cour de France traite ces gens avec une hauteur inouïe, et j'avoue que j'ai peine à concevoir pourquoi sa décision se trouve actuellement diamétralement opposée à celle qu'elle porta sur la même affaire, il y a trente années. Ce qui était juste alors doit l'être à présent. Les lois sur lesquelles cette république est fondée n'ont point changé; le jugement devrait donc être le même. Voilà ce que l'on pense dans le Nord sur cette affaire.

Peut-être dans le Sud fait-on des gloses sur la liberté de conscience sollicitée pour les dissidens. Je me suis fourré dans la *comparsa*, et je n'ai pas voulu jouer un rôle principal dans cette scène. Les rois d'Angleterre et du Nord ont pris le même parti : l'impératrice de Russie décidera cette querelle avec la république de Pologne, comme elle pourra. Les dissensions polonaises et les négociations italiennes sont à peu-près de la même espèce : il faut vivre long-temps et avoir une patience angélique pour en voir la fin.

Je vous fouhaite , en attendant , la bonne
 année , fanté , tranquillité et bonheur , et 1767.
 qu' *Apollon* , ce dieu des vers et de la médecine .
 vous comble de fes doubles faveurs. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CLIV.

D U R O I.

A Potsdam , le 10 de février.

L'ACCIDENT qui vous eft arrivé attrifte
 tous ceux qui l'ont appris. Nous nous flattons
 cependant que ce fera fans fuite : vous n'avez
 prefque point de corps , vous n'êtes qu'esprit ;
 et cet esprit triomphe des maladies et des
 infirmités de la nature qu'il vivifie.

Je vous félicite des avantages qu'a rem-
 portés le peuple de Genève fur le confeil des
 deux-cents et fur les médiateurs. Cependant
 il paraît que ce succès paffager ne fera pas de
 longue durée. Le canton de Berne et le roi
 très-chrétien font des ogres qui avalent de
 petites républiques en fe jouant. On ne les
 offense pas impunément ; et fi ces ogres fe
 mettent de mauvaife humeur , c'en eft fait à
 tout jamais de notre Rome calvinifte. Les

— 1767. causes secondes en décideront. Je souhaite qu'elles tournent les choses à l'avantage des bourgeois, qui me paraissent avoir le droit pour eux. Au cas de malheur, ils trouveront l'asile qu'ils ont demandé, et les avantages qu'ils désirent.

Je vous remercie des corrections de mes vers ; j'en ferai bon usage. La poésie est un délassement pour moi. Je fais que le talent que j'ai est des plus bornés ; mais c'est un plaisir d'habitude dont je me priverais avec peine, qui ne porte préjudice à personne, d'autant plus que les pièces que je compose n'ennuieront jamais le public, qui ne les verra pas.

Je vous envoie encore deux contes. C'est un genre différent que j'ai essayé pour varier la monotonie des sujets graves, par des matières légères et badines. Je crois que vous devez avoir reçu des Abrégés de *Fleury*, autant qu'on en a pu trouver chez le libraire.

Voilà les jésuites qui pourraient bien se faire chasser d'Espagne. Ils se sont mêlés de ce qui ne les regardait pas, et la cour prétend savoir qu'ils ont excité les peuples à la sédition.

Ici dans mon voisinage, l'impératrice de Russie se déclare protectrice des dissidens ; les évêques polonais en sont furieux. Quel malheureux siècle pour la cour de Rome ! on

l'attaque ouvertement en Pologne, on a chassé
 ses gardes du corps, de France et de Portugal. 1767.
 Il paraît qu'on en fera autant en Espagne.

Les philosophes sapent ouvertement les
 fondemens du trône apostolique : on persifle
 le grimoire du magicien ; on éclabouffe l'au-
 teur de sa secte ; on prêche la tolérance ; tout
 est perdu. Il faut un miracle pour relever
 l'Eglise. C'est elle qui est frappée d'un coup
 d'apoplexie terrible ; et vous aurez encore la
 consolation de l'enterrer et de lui faire son
 épitaphe, comme vous fîtes autrefois pour la
 forbonne.

L'anglais *Woolston* prolonge la durée de
 l'*inf...*, selon son calcul, à deux cents ans ;
 il n'a pu calculer ce qui est arrivé tout récem-
 ment. Il s'agit de détruire le préjugé qui sert
 de fondement à cet édifice. Il s'écroule de
 lui-même, et sa chute n'en devient que plus
 rapide.

Voilà ce que *Bayle* a commencé de faire ; il
 a été suivi par nombre d'anglais, et vous avez
 été réservé pour l'accomplir.

Jouissez long-temps en paix de toutes les
~~lumières de la science dont vous êtes source ;~~
 jouissez de votre gloire et du rare bonheur de
 voir qu'à votre couchant vos productions
 sont aussi brillantes qu'à votre aurore.

— Je souhaite que ce couchant dure long-
1767. temps, et je vous assure que je suis un de
ceux qui y prennent le plus d'intérêt.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L V.

D U R O I.

A Potsdam, le 20 de février.

JE suis bien aise que ce livre qu'on a eu tant de peine à trouver ici, vous soit parvenu, puisque vous le souhaitiez. Ce pauvre abbé *Fleury* qui en est l'auteur, a eu le chagrin de l'avoir vu mettre à l'*index* à la cour de Rome. Il faut avouer que l'Histoire de l'Eglise est plutôt un sujet de scandale que d'édification.

L'auteur de la préface a raison, en ce qu'il soutient que l'ouvrage des hommes se décele dans toute la conduite des prêtres qui altèrent cette religion (sainte en elle-même) de concile en concile, la surchargent d'articles de foi, et puis la tournent toute en pratiques extérieures, et finissent enfin par saper les mœurs avec leurs indulgences et leurs dispenses, qui ne semblent inventées que pour soulager les hommes du poids de la vertu : comme si la vertu n'était pas d'une nécessité absolue pour

toute société , comme si quelque religion —
 pouvait être tolérée sitôt qu'elle devient con- 1767.
 traire aux bonnes mœurs.

Il y aurait de quoi composer des volumes sur cette matière ; et les petits ruisseaux que je pourrais fournir se perdraient dans les immenses réservoirs et les vastes mers de votre seigneurie de Ferney. Vous écrire sur ce sujet , ce serait porter des corneilles à Athènes.

J'en viens à vos pauvres Génevois. Selon ce que disent les papiers publics , il paraît que votre ministère de Versailles s'est radouci sur ce sujet. Je le souhaite pour le bien de l'humanité. Pourquoi changer les lois d'un peuple qui veut les conserver ? Pourquoi tracasser ? Certainement il n'en reviendra pas une grande gloire à la France d'avoir pu opprimer une pauvre république voisine. C'est les Anglais qu'il faut vaincre , c'est contre eux qu'il y a de la réputation à gagner ; car ces gens sont fiers et savent se défendre. Je ne fais si on réussira en France à établir leur banque. L'idée en est bonne ; mais moi qui vois ces choses de loin , et qui peux me tromper , je ne crois pas qu'on ait bien pris son temps pour l'établir. Il faut avoir du crédit pour en former une ; et selon les bruits populaires , le gouvernement en manque.

— 1767. Je vous fais mes remerciemens de la façon dont vous avez défendu mes barbarismes et mes solécismes envers l'abbé d'*Olivet*. Vous, et les grands orateurs, rendez toutes les causes bonnes. Si vous vous le proposiez, vous me donneriez assez d'amour propre pour me croire infallible comme un des quarante; tant l'art de persuader est un don précieux!

Je voudrais l'avoir pour persuader aux Polonais la tolérance. Je voudrais que les dissidens fussent heureux, mais sans enthousiasme, et de façon que la république fût contente. Je ne fais point ce que pense le roi de Pologne, mais je crois que tout cela pourra s'ajuster doucement en modérant les prétentions des uns, et en portant les autres à se relâcher sur quelque chose.

Le saint-père a envoyé un bref dans ce pays-là : il n'y est question que de la gloire du martyre, de l'assistance miraculeuse de DIEU, du fer, du feu, de l'obstination, du zèle, &c. &c. Le Saint-Esprit l'inspire bien mal, et lui a fait faire depuis son pontificat toutes choses à contre-sens. A quoi bon donc être inspiré?

Il y a ici une comtesse polonoise. Elle se nomme *Crazinska* : c'est une espèce de phénomène. Cette femme a un amour décidé pour les lettres; elle a appris le latin, le grec, le

français , l'italien et l'anglais ; elle a lu tous les auteurs classiques de chaque langue , et les possède bien. L'ame d'un bénédictin réside dans son corps : avec cela , elle a beaucoup d'esprit , et n'a contre elle que la difficulté de s'exprimer en français , langue dont l'usage ne lui est pas encore aussi familier que l'intelligence. Avec pareille recommandation vous jugerez si elle a été bien accueillie. Elle a de la suite dans la conversation , de la liaison dans les idées , et aucune des frivolités de son sexe. Ce qu'il y a d'étonnant , c'est qu'elle s'est formée elle-même , sans aucun secours. Voilà trois hivers qu'elle passe à Berlin avec les gens de lettres , en suivant ce penchant irrésistible qui l'entraîne.

Je prêche son exemple à toutes nos femmes , qui auraient bien une autre facilité que cette polonoise à se former ; mais elles ne connaissent pas la félicité de ceux qui cultivent les lettres : et parce que cette volupté n'est pas vive , elles ne la reconnaissent pas pour telle. Vous , quoique dans un âge avancé , vous leur devez encore les plus heureux momens de votre vie. Quand tous les autres plaisirs passent , celui-là reste ; c'est le fidelle compagnon de tous les âges et de toutes les fortunes.

Puissiez-vous encore en jouir long-temps pour le bien de ces lettres mêmes , pour

— éclairer les aveugles, et pour défendre mes
1767. barbarismes ! Je le souhaite de tout mon cœur.
Vale.

F É D É R I C.

L E T T R E C L V I.

D U R O I.

A Potsdam, le 28 de février.

JE félicite l'Europe des productions dont vous l'avez enrichie pendant plus de cinquante années, et je souhaite que vous en ajoutiez encore autant que les *Fontenelle*, les *Fleury* et les *Nestor* en ont vécu. Avec vous finit le siècle de *Louis XIV.* De cette époque si féconde en grands hommes, vous êtes le dernier qui nous reste. Le dégoût des lettres, la satiété des chefs-d'œuvre que l'esprit humain a produits, un esprit de calcul, voilà le goût du temps présent.

Parmi la foule de gens d'esprit dont la France abonde, je ne trouve pas de ces esprits créateurs, de ces vrais génies qui s'annoncent par de grandes beautés, des traits brillans, et des écarts même. On se plaît à analyser tout. Les Français se piquent

à

à présent d'être profonds. Leurs livres semblent faits par de froids raisonneurs : et ces grâces qui leur étaient si naturelles, ils les négligent. — 1767.

Un des meilleurs ouvrages que j'aye lus de long-temps, est ce factum pour les *Calas*, fait par un avocat dont le nom ne me revient pas. Ce factum est plein de traits de véritable éloquence, et je crois l'auteur digne de marcher sur les traces de *Bossuet*, &c. non comme théologien, mais comme orateur.

Vous êtes environné d'orateurs qui haranguent à coups de baïonnettes et de cartouches : c'est un voisinage désagréable pour un philosophe qui vit en retraite, plus encore pour les *Génevois*.

Cela me rappelle le conte du suisse qui mangeait une omelette au lard un jour maigre, et qui, entendant tonner, s'écria : Grand Dieu ! voilà bien du bruit pour une omelette au lard. Les *Génevois* pourraient faire cette exclamation en s'adressant à *Louis XV*. La fin de ce blocus ne tournera pas à l'avantage du peuple. Ce qu'ils pourraient faire de plus judicieux, serait de céder aux conjonctures et de s'accommoder. Si l'obstination et l'animosité les en empêchent, leur dernière ressource est l'asile que je leur prépare, et qui se trouve dans un lieu que vous jugez très-bien qui leur sera convenable.

*Corresp. du roi de P... &c. Tome III. * V*

— 1767. Je ne fais quel est le jeune homme dont vous me parlez. Je m'informerai s'il se trouve à Vésel quelqu'un de ce nom. En cas qu'il y soit, votre recommandation ne lui sera pas inutile.

Voici de suite trois jugemens bien honteux pour les parlemens de France. Les *Calas*, les *Sirven* et la *Barre* devraient ouvrir les yeux au gouvernement, et le porter à la réforme des procédures criminelles : mais on ne corrige les abus que quand ils sont parvenus à leur comble. Quand ces cours de justice auront fait rouer quelque duc et pair par distraction, les grandes maisons crieront, les courtisans mèneront grand bruit, et les calamités publiques parviendront au trône.

Pendant la guerre il y avait une contagion à Breslau : on enterrait cent vingt personnes par jour ; une comtesse dit : *Dieu merci, la grande noblesse est épargnée ; ce n'est que le peuple qui meurt.* Voilà l'image de ce que pensent les gens en place, qui se croient pétris de molécules plus précieuses que ce qui fait la composition du peuple qu'ils oppriment. Cela a été ainsi presque de tout temps. L'allure des grandes monarchies est la même. Il n'y a guère que ceux qui ont souffert l'oppression qui la connaissent et la détestent. Ces enfans de la fortune, qu'elle a engourdis dans la prospérité,

pensent que les maux du peuple sont exagération, que des injustices sont des méprises ; et pourvu que le premier ressort aille , il importe peu du reste. 1767.

Je souhaite , puisque la destinée du monde est d'être mené ainsi , que la guerre s'écarte de votre habitation , et que vous jouissiez paisiblement dans votre retraite d'un repos qui vous est dû , sous les ombrages des lauriers d'*Apollon* : je souhaite encore que dans cette douce retraite vous ayez autant de plaisir que vos ouvrages en ont donné à vos lecteurs. A moins d'être au troisième ciel , vous ne sauriez être plus heureux.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 3 mars.

SIRE ,

J'ENTENDS très-bien l'aventure des deux chiens , et je l'entends d'autant mieux que je suis un peu mordu. Mes petites possessions touchent aux portes de Genève. Tout commerce est interrompu par cette ridicule guerre ;

— elle n'enfanglante pas encore la terre , mais
 1767. elle la ruine. Vos chiens répondent très-pertin-
 nemment à nos héros français et bernois. Il
 est certain que si les animaux raisonnaient
 avec les hommes , ils auraient toujours raison ,
 car ils suivent la nature , et nous l'avons
 corrompue.

A l'égard du violon , je crains de n'en-
 tendre pas le mot de l'énigme. Est-ce le roi
 de Pologne qui , ne pouvant par lui-même
 venir à bout de ses évêques , s'est voulu secré-
 tement appuyer de votre Majesté , de la Russie ,
 de l'Angleterre et du Danemarck , et qui n'est
 actuellement appuyé que de la Russie ? est-ce
 l'impératrice de Russie qui soutient seule à
 présent le fardeau qu'elle avait voulu partager
 avec trois puissances ?

Il me paraît que je tourne autour du mot
 de l'énigme , mais je peux me tromper ; vous
 savez que je ne suis pas grand politique.

Votre alliée l'impératrice a eu la bonté de
 m'envoyer son mémoire justificatif , qui m'a
 semblé bien fait. C'est une chose assez plai-
 sante , et qui a l'air de la contradiction , de
 soutenir l'indulgence et la tolérance , les armes
 à la main ; mais aussi l'intolérance est si
 odieuse qu'elle mérite qu'on lui donne sur
 les oreilles. Si la superstition a fait si long-
 temps la guerre , pourquoi ne la ferait-on pas

à la superstition ? *Hercule* allait combattre les brigands , et *Bellérophon* les chimères ; je ne ferais pas fâché de voir des *Hercules* et des *Bellérophons* délivrer la terre des brigands et des chimères catholiques. 1767.

Quoi qu'il en soit , vos deux contes sont bien plaisans ; votre génie est toujours le même : votre raison supérieure est toujours ingénieuse et gaie. J'espère que votre Majesté daignera m'envoyer quelque nouveau conte sur la folie de ne vouloir pas qu'un prince afferme son bien , lorsqu'il est permis au dernier payfan d'affermir le sien ; cela ne me paraît pas juste , et mérite assurément un troisième conte.

J'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre du nommé *Morival* , cadet dans un de vos régimens à Vésel ; c'est un jeune homme très-bien né , et dont on rend de fort bons témoignages. Est-il convenable qu'il ait été condamné à être brûlé vif chez des picards , pour n'avoir pas salué une procession de capucins , et pour avoir chanté deux chansons ? L'inquisition elle-même ne commettrait pas de pareilles horreurs. Pour peu qu'on jette les yeux sur la scène de ce monde , on passe la moitié de sa vie à rire et l'autre moitié à frémir.

Conservez - moi , Sire , vos bontés , pour

1767. le peu de temps que j'ai encore à végéter et à ramper sur ce malheureux et ridicule tas de boue.

L E T T R E C L V I I I.

D U R O I.

A Potsdam, le 24 mars.

JE vous plains de ce que votre retraite est entourée d'armes : il n'est donc aucun séjour à l'abri du tumulte ! Qui croirait qu'une république dût être bloquée par des voisins qui n'ont aucun empire sur elle ? Mais je me flatte que cet orage passera, et que les Génevois ne se roidiront pas contre la violence, ou que le ministère français modérera sa fougue.

Ce que je fais de l'impératrice de Russie, c'est qu'elle a été sollicitée par les dissidens de leur prêter son assistance, et qu'elle a fait marcher des argumens munis de canons et de baïonnettes pour convaincre les évêques polonais des droits que ces dissidens prétendent avoir.

Il n'est point réservé aux armes de détruire l'*inf*.... elle périra par le bras de la Vérité et par la séduction de l'intérêt. Si vous voulez que je développe cette idée, voici ce que j'entends :

J'ai remarqué , et d'autres comme moi , que les endroits où il y a le plus de couvens de moines , sont ceux où le peuple est le plus aveuglément livré à la superstition : il n'est pas douteux que , si l'on parvient à détruire ces asiles du fanatisme , le peuple ne devienne un peu indifférent et tiède sur ces objets , qui sont actuellement ceux de sa vénération. Il s'agirait donc de détruire les cloîtres , au moins de commencer à diminuer leur nombre. Ce moment est venu , parce que le gouvernement français et celui d'Autriche sont endettés , qu'ils ont épuisé les ressources de l'industrie pour acquitter les dettes , sans y parvenir. L'appât de riches abbayes et de couvens bien rentés est tentant. En leur représentant le mal que les cénobites font à la population de leurs Etats , ainsi que l'abus du grand nombre de *Cucullati* qui remplissent leurs provinces , en même temps la facilité de payer en partie leurs dettes , en y appliquant les trésors de ces communautés qui n'ont point de successeurs , je crois qu'on les déterminerait à commencer cette réforme : et il est à préférer qu'après avoir joui de la sécularisation de quelques bénéfices , leur avidité engloutira le reste.

Tout gouvernement qui se déterminera à cette opération , fera ami des philosophes , et

1767. — partifan de tous les livres qui attaqueront les superstitions populaires et le faux zèle des hypocrites qui voudraient s'y opposer.

Voilà un petit projet que je soumets à l'examen du patriarche de Ferney. C'est à lui, comme au père des fidèles, de le rectifier et de l'exécuter.

Le patriarche m'objectera peut-être ce que l'on fera des évêques : je lui réponds qu'il n'est pas temps d'y toucher encore ; qu'il faut commencer par détruire ceux qui soufflent l'embrasement du fanatisme au cœur du peuple. Dès que le peuple sera refroidi, les évêques deviendront de petits garçons dont les souverains disposeront, par la suite des temps, comme ils voudront.

La puissance des ecclésiastiques n'est que d'opinion : elle se fonde sur la crédulité des peuples. Eclairez ces derniers, l'enchantement cesse.

Après bien des peines, j'ai déterré le malheureux compagnon de *la Barre* : il se trouve porte-enseigne à Vésel, et j'ai écrit pour lui.

On me marque de Paris qu'on prépare au théâtre français, avec appareil, la représentation des Scythes. Vous ne vous contentez pas d'éclairer votre patrie, vous lui donnez encore

du

du plaisir. Puissiez-vous lui en donner long-
 temps , et jouir dans votre doux asile des 1767.
 délices que vous avez procurées à vos contem-
 porains , et qui s'étendront à la race future
 autant qu'il y aura des hommes qui aimeront
 les lettres , et d'ames sensibles qui connaîtront
 la douceur de pleurer. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LET T R E C L I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

5 avril.

S I R E ,

JE ne fais plus quand les chiens qui se bat-
 tent pour un os , et à qui on donne cent coups
 de bâton, comme le dit très-bien votre Majesté,
 pourront aller demander un chenil dans vos
 Etats (1). Tous ces petits dogues-là , accou-
 tumés à japper sur leurs paliers , deviennent
 indécis de jour en jour. Je crois qu'il y a
 deux familles qui partent incessamment , mais

(1) M. de *Voltaire* voulait alors que Vésel servît d'asile aux
 proscrits de Genève. Il avait essayé quelque temps aupara-
 vant d'y établir une colonie de philosophes français.

— je ne puis parler aux autres , la communica-
 1767. tion étant interdite par un cordon de troupes
 dont on vante déjà les conquêtes. On nous
 a pris plus de douze pintes de lait , et plus
 de quatre paires de pigeons. Si cela continue,
 la campagne fera extrêmement glorieuse. Ce
 ne font pourtant pas les malheurs de la guerre
 qui me font regretter le temps que j'ai passé
 auprès de votre Majesté.

Je ne me consolerais jamais du malheur qui
 me fait achever ma vie loin de vous. Je suis
 heureux autant qu'on peut l'être dans ma situa-
 tion , mais je suis loin du seul prince vérita-
 blement philosophe. Je fais fort bien qu'il y
 a beaucoup de souverains qui pensent comme
 vous , mais où est celui qui pourrait faire la
 préface de cette Histoire de l'Eglise ? où est
 celui qui a l'ame assez forte et le coup d'œil
 assez juste pour oser voir et dire qu'on peut
 très-bien régner sans le lâche secours d'une
 secte ? où est le prince assez instruit pour savoir
 que depuis dix-sept cents ans la secte chré-
 tienne n'a jamais fait que du mal ?

Vous avez vu sur cette matière bien des
 écrits auxquels il n'y a rien à répondre. Ils
 font peut-être un peu trop longs , ils se répé-
 tent peut-être quelquefois les uns les autres.
 Je ne condamne pas toutes ces répétitions,
 ce sont les coups de marteau qui enfoncent

le clou dans la tête du fanatisme ; mais il me _____
 semble qu'on pourrait faire un excellent recueil 1767.
 de tous ces livres , en élaguant quelques super-
 fluités , et en resserrant les preuves. Je me suis
 long-temps flatté qu'une petite colonie de
 gens savans et sages viendrait se consacrer
 dans vos Etats à éclairer le genre-humain. Mille
 obstacles à ce dessein s'accroissent tous les
 jours.

Si j'étais moins vieux , si j'avais de la santé ,
 je quitterais sans regret le château que j'ai
 bâti et les arbres que j'ai plantés , pour venir
 achever ma vie dans le pays de Clèves avec
 deux ou trois philosophes , et pour consacrer
 mes derniers jours , sous votre protection , à
 l'impression de quelques livres utiles. Mais ,
 Sire , ne pouvez-vous pas , sans vous compro-
 mettre , faire encourager quelque libraire de
 Berlin à les réimprimer , et à les faire débiter
 dans l'Europe à un prix qui en rende la vente
 facile ? ce serait un amusement pour votre
 Majesté , et ceux qui travailleraient à cette
 bonne œuvre en feraient récompensés dans ce
 monde plus que dans l'autre.

Comme j'allais continuer à vous demander
 cette grâce , je reçois la lettre dont votre
 Majesté m'honore du 24 mars. Elle a bien
 raison de dire que l'*inf*.... ne sera jamais
 détruite par les armes ; car il faudrait alors

— 1767. combattre pour une autre superstition qui ne ferait reçue qu'en cas qu'elle fût plus abominable. Les armes peuvent détrôner un pape, dépouiller un électeur ecclésiastique, mais non pas détrôner l'imposture.

Je ne conçois pas comment vous n'avez pas eu quelque bon évêché pour les frais de la guerre, par le dernier traité; mais je sens bien que vous ne détruirez la superstition chrétienne que par les armes de la raison.

Votre idée de l'attaquer par les moines est d'un grand capitaine. Les moines une fois abolis, l'erreur est exposée au mépris universel. On écrit beaucoup en France sur cette matière; tout le monde en parle. Les bénédictins eux-mêmes ont été si honteux de porter une robe couverte d'opprobre, qu'ils ont présenté une requête au roi de France pour être sécularisés; mais on n'a pas cru cette grande affaire assez mûre; on n'est pas assez hardi en France, et les dévots ont encore du crédit.

Voici un petit imprimé qui m'est tombé sous la main; il n'est pas long, mais il dit beaucoup. Il faut attaquer le monstre par les oreilles comme à la gorge.

J'ai chez moi un jeune homme nommé M. de *la Harpe*, qui cultive les lettres avec succès. Il a fait une épître d'un moine au fondateur de la Trappe, qui me paraît excellente.

J'aurai l'honneur de l'envoyer à votre Majesté par le premier ordinaire. Je ne crois pas qu'on le condamne à être disloqué et brûlé à petit feu comme cet infortuné qui est à Vésel, et que je fais être un très-bon fujet. Je remercie votre Majesté, au nom de la raison et de la bienfaisance, de la protection qu'elle accorde à cette victime du fanatisme de nos druides. — 1767.

Les Scythes sont un ouvrage fort médiocre. Ce sont plutôt les petits cantons suisses et un marquis français que les Scythes et un prince persan. *Thiriot* aura l'honneur d'envoyer de Paris cette rapsodie à votre Majesté.

Je suis toujours fâché de mourir hors de vos Etats. Que votre Majesté daigne me conserver quelque souvenir pour ma consolation.

1767.

L E T T R E C L X.

D U R O I.

A Potsdam , 5 de mai.

J'AURAIS cru , pendant les troubles qui défolaient l'Europe , que la terre de Ferney et la ville de Genève étaient l'arche où quelques justes furent préservés des calamités publiques. Mais , il faut l'avouer , il n'est aucun lieu où l'inquiétude des hommes et l'enchaînement fatal des causes ne puissent amener ce fléau. Je plains les citoyens de la Rome calviniste de se trouver réduits à la dure nécessité d'abandonner leur patrie , ou de renoncer aux privilèges de leur liberté. Ils ont affaire à trop forte partie , et les Français les traitent à la rigueur. *Lentulus* , qui a fait un tour en sa patrie , s'était proposé de passer chez vous si ce cordon impénétrable ne l'en eût empêché. Voilà comme tout se dénature par les lois de la vicissitude.

La ville de Jérusalem , bâtie par le peuple de DIEU , est possédée par les Turcs : le capitolé , cet asile des nations , ce lieu auguste où s'assemblait un sénat maître de l'univers , est maintenant habité par des récollets ; et Ferney,

douce et agréable retraite philosophique, sert
de quartier général aux troupes françaises. 1767.
Mais vous adoucirez ces guerriers farouches,
comme *Orphée*, votre devancier, apprivoisa
les tigres et les lions.

Il est fâcheux que vous soyez assujetti,
comme le reste des êtres, aux infirmités de
l'âge : il faudrait que les corps joints à des
ames privilégiées comme la vôtre, en fussent
exempts. Les arts et la société de notre petite
contrée regretteront à jamais votre perte. Ce
ne sont pas de celles qu'on répare facilement ;
aussi votre mémoire ne périra-t-elle pas parmi
nous.

Vous pouvez vous servir de nos imprimeurs
selon vos désirs. Ils jouissent d'une liberté
entière ; et comme ils sont liés avec ceux de
Hollande, de France et d'Allemagne, je ne
doute pas qu'ils n'aient des voies pour faire
passer les livres où ils le jugent à propos.

Voilà pourtant un nouvel avantage que
nous venons d'emporter en Espagne : les
jésuites sont chassés de ce royaume. De plus
les cours de Versailles, de Vienne et de
Madrid ont demandé au pape la suppression
d'un nombre considérable de couvens. On
dit que le saint-père sera obligé d'y consentir,
quoique en enrageant. Cruelle révolution !
A quoi ne doit pas s'attendre le siècle qui

— 1767 — suivra le nôtre ? La cognée est mise à la racine de l'arbre : d'une part , les philosophes s'élèvent contre les absurdités d'une superstition révérée ; d'une autre , les abus de la dissipation forcent les princes à s'emparer des biens de ces reclus , les suppôts et les trompettes du fanatisme. Cet édifice sapé par ses fondemens va s'écrouler ; et les nations transcriront dans leurs annales que *Voltaire* fut le promoteur de cette révolution , qui se fit au XIX^e siècle dans l'esprit humain.

Qui aurait dit au XII^e siècle que la lumière qui éclairerait le monde , viendrait d'un petit bourg suisse , nommé Ferney ? Tous les grands hommes communiquent leur célébrité aux lieux qu'ils habitent , et au temps où ils fleurissent.

On m'écrit de Paris qu'on m'enverra les Scythes. Je suis bien sûr que cette pièce sera intéressante et pathétique : heureux talens , qui font le charme de toutes vos tragédies ! J'ai vu des tragédies et des panégyriques du jeune poëte dont vous me parlez ; il a du feu et verse bien. Je vous suis obligé de son épître que vous voulez me communiquer. On m'a envoyé le *Bélicaire* de *Marmontel*. Il faut que la sorbonne ait été de bien mauvaise humeur pour condamner l'envie que l'auteur a de sauver *Cicéron* et *Marc-Aurèle*. Je soup-

çonnerais plutôt que le gouvernement a cru
apercevoir quelques allusions du règne de *Justinien* à celui de *Louis XV*, et que, pour
chagriner l'auteur, il a lâché contre lui la for-
bonne, comme un mâtin accoutumé d'aboyer
contre qui on l'excite. 1767.

Conservez-vous toutefois, et ménagez votre
vieillesse dans votre quartier général de Ferney.
Souvenez-vous qu'*Archimède*, pendant qu'on
donnait l'assaut à la ville qu'il défendait,
résolvait tranquillement un problème; et
soyez persuadé que le roi *Hiéron* s'intéressait
moins à la conservation de son géomètre,
que moi à celle du grand-homme que le cor-
don des troupes françaises entoure.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXI.

D U R O I.

A Potsdam, le 31 de juillet.

J'AI cru avec le public que vous aviez changé
de domicile. Des lettres de Paris nous assu-
raient que vous alliez vous établir à Lyon, et
j'attribuais votre long silence à votre démé-
nagement; la cause que vous en alléguiez est
bien plus fâcheuse.

1767. Le poëme sur les Génevois m'était parvenu par *Thiriot*. Je n'en ai que deux chants ; vous me feriez plaisir de m'envoyer l'ouvrage entier. J'admirais en le lisant ce feu d'imagination que les frimats de la Suisse et le froid des ans n'ont pu éteindre ; et comme cet ouvrage est écrit avec autant de gaieté que de chaleur, je vous croyais plus vivant que jamais. Enfin vous êtes échappé de ce nouveau danger, et vous allez sans doute nous régaler de quelque poëme sur le Styx, sur *Caron*, sur *Cerbère*, et sur tous ces objets que vous avez vus de si près. Vous nous devez la relation de ce voyage : vous vous trouverez à votre aise en la faisant, instruit par l'exemple de tant de voyageurs qui ne se font pas gênés en nous racontant ce qu'ils n'ont jamais vu dans des pays réels. Votre champ vous fournit la mythologie, la théologie et la métaphysique. Quelle carrière pour l'imagination ! Mais revenons à ce monde-ci.

On y vieillit prodigieusement, mon cher *Voltaire* : tout a bien changé depuis le temps passé que vous vous rappelez. Mon estomac, qui ne digère presque plus, m'a contraint de renoncer aux soupers. Je lis le soir, ou je fais conversation. Mes cheveux sont blanchis, mes dents s'en vont, mes jambes sont abymées par la goutte. Je végette encore, et je

m'aperçois que le temps fixe une différence sensible entre quarante et cinquante-six ans. 1767.
Ajoutez à cela que depuis la paix j'ai été surchargé d'affaires, de sorte qu'il ne me reste dans la tête qu'un peu de bon sens avec une passion renaissante pour les sciences et pour les beaux arts. Ce sont eux qui font ma consolation et ma joie.

Votre esprit est plus jeune que le mien : sans doute que vous avez bu de la fontaine de Jouvence, ou vous avez trouvé quelque secret ignoré des grands-hommes qui vous ont devancé.

Vous allez retravailler le Siècle de *Louis XIV* : mais n'est-il pas dangereux d'écrire les faits qui tiennent à nos temps ? c'est l'arche du Seigneur ; il ne faut pas y toucher. Ceci me donne lieu de vous proposer un doute que je vous prie de résoudre. On dit le siècle d'*Auguste*, le siècle de *Louis XIV* : jusqu'à quel temps doit s'étendre ce siècle ? combien avant la naissance de celui qui lui donne son nom, et combien après sa mort ? Votre réponse décidera un petit différent littéraire qui s'est élevé ici à cette occasion.

J'envie à *Lentulus* le plaisir qu'il a eu de vous voir. Comme vous me parlez de lui, je suppose qu'il aura été à Ferney. Il vous a vu *facies ad faciem*, comme le grand *Condé*

— mourant espérait voir DIEU. Pour moi je ne
1767. vois rien que mon jardin. Nous avons célébré
des nocés , et puis des fiançailles. J'établis ma
famille. J'ai plus de neveux et de nièces que
vous n'en avez. Nous menons tous une vie
paisible et philosophique.

On parle aussi peu des dissidens et de ce
qu'ils décideront que des Génevois et des
héros qui les entourent. Toutefois j'ai appris
avec plaisir qu'on les laisse tranquilles. S'ils
font sages , ils auront hâte de s'accommoder
et de ne plus rechercher dorénavant l'arbi-
trage de voisins plus puissans qu'eux.

Vivez donc pour l'honneur des lettres ; que
votre corps puisse se rajeunir comme votre
esprit , et si je ne puis vous entendre , que je
puisse vous lire , vous admirer et faire des
vœux pour le patriarche de Ferney !

FÉDÉRIC.

D E M. D E V O L T A I R E.

Novembre.

S I R E ,

UN bohémien qui a beaucoup d'esprit et de philosophie , nommé *Grimm* , m'a mandé que vous aviez initié l'empereur à nos saints mystères , et que vous n'étiez pas trop content que j'eusse passé près de deux ans sans vous écrire.

Je remercie votre Majesté très-humblement de ce petit reproche : je lui avouerai que j'ai été si fâché et si honteux du peu de succès de la transmigration de Clèves , que je n'ai osé depuis ce temps-là présenter aucune de mes idées à votre Majesté. Quand je songe qu'un fou et qu'un imbécille comme *S^t Ignace* a trouvé une douzaine de profélytes qui l'ont suivi , et que je n'ai pas pu trouver trois philosophes , j'ai été tenté de croire que la raison n'était bonne à rien ; d'ailleurs , quoi que vous en disiez , je suis devenu bien vieux , et malgré toutes mes coquetteries avec l'impératrice de Russie , le fait est que j'ai été long-temps mourant et que je me meurs.

— 1769. Mais je reffuscite et je reprends tous mes sentimens envers votre Majesté, et toute ma philosophie pour lui écrire aujourd'hui, au sujet d'une petite extravagance anglaise qui regarde votre personne. Elle se doutera bien que cette démence anglaise n'est pas gaie; il y a beaucoup de sages en Angleterre; mais il y a autant de sombres enthousiastes. L'un de ces énergiques, qui peut-être a de bonnes intentions, s'est avisé de faire imprimer dans la gazette de la cour, qu'on appelle *The Whitehall Evening-Post*, le 7 octobre, une prétendue lettre de moi à votre Majesté, dans laquelle je vous exhorte à ne plus corrompre la nation que vous gouvernez. Voici les propres mots fidèlement traduits. „Quelle pitié, „ si l'étendue de vos connaissances, vos talens „ et vos vertus ne vous servaient qu'à per- „ vertir ces dons du ciel pour faire la misère „ et la désolation du genre-humain! Vous „ n'avez rien à désirer, Sire, dans ce monde „ que l'auguste titre d'un héros chrétien.”

Je me flatte que ce fanatique imprimera bientôt une lettre de moi au grand turc *Moustapha*, dans laquelle j'exhorterai sa Hautesse à être un héros mahométan: mais comme *Moustapha* n'a veine qui tende à le faire un héros, et que ma véritable héroïne l'impératrice de Russie y a mis bon ordre, je ne crois

pas que j'entreprenne cette conversion turque. —
 Je m'en tiens aux princes et aux princesses du 1769.
 Nord, qui me paraissent plus éclairés que tout
 le sérail de Constantinople.

Je ne réponds autre chose à l'auteur qui
 m'impute cette belle lettre à votre Majesté,
 que ces quatre lignes-ci : „ *J'ai vu dans le*
The Whitehall Evening-Post, du 7 octobre 1769,
N° 3668, une prétendue lettre de moi à sa Majesté
le roi de Prusse ; cette lettre est bien sotté, cepen-
dant je ne l'ai point écrite. Fait à Ferney le 29
octobre 1769. VOLTAIRE. „

Il y a par-tout, Sire, de ces esprits égale-
 ment absurdes et méchans, qui croient ou
 qui font semblant de croire qu'on n'a point
 de religion quand on n'est pas de leur secte.
 Ces superstitieux coquins ressemblent à la
Philaminte des Femmes savantes de Molière ;
 ils disent :

Nul ne doit plaire à Dieu que nous et nos amis.

J'ai dit quelque part que *la Motte le Vayer*,
 précepteur du frère de *Louis XIV*, répondit
 un jour à un de ces marouffles : *Mon ami, j'ai*
tant de religion, que je ne suis pas de ta religion.

Ils ignorent, ces pauvres gens, que le vrai
 culte, la vraie piété, la vraie sagesse, est d'ado-
 rer DIEU comme le père commun de tous

— les hommes sans distinction , et d'être bien-
1769. fefant.

Ils ignorent que la religion ne confifte ni dans les rêveries des bons quakers , ni dans celles des bons anabaptistes ou des piétistes , ni dans l'impanation et l'invination , ni dans un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette , à Notre-Dame des neiges , ou à Notre-Dame des fept douleurs ; mais dans la connoiffance de l'Être fuprême qui remplit toute la nature , et dans la vertu.

Je ne vois pas que ce foit une piété bien éclairée qui ait refusé aux diffidens de Pologne les droits que leur donne leur naiffance , et qui ait appelé les janiffaires de notre fain-
père le turc au fecours des bons catholiques romains de la Sarmatie. Ce n'est point probablement le Saint-Efprit qui a dirigé cette affaire , à moins que ce ne foit un fain-
esprit du révérend père *Malagrida* , ou du révérend père *Guignard* , ou du révérend père *Jacques Clément*.

Je n'entre point dans la politique qui a toujours appuyé la caufe de DIEU , depuis le grand *Constantin* , affassin de toute fa famille , jufqu'au meurtre de *Charles I* qu'on fit affaf-
finer par le bourreau , l'Évangile à la main ; la politique n'est pas mon affaire : je me fuis toujours borné à faire mes petits efforts pour
rendre

rendre les hommes moins fots et plus honnêtes. C'est dans cette idée que , sans consulter les intérêts de quelques souverains , (intérêts à moi très-inconnus) je me borne à souhaiter très-passionnément que les barbares Turcs soient chassés incessamment du pays de *Xénophon* , de *Socrate* , de *Platon* , de *Sophocle* et de *Euripide*. Si l'on voulait , cela ferait bientôt fait ; mais on a entrepris autrefois sept croisades de la superstition , et on n'entreprendra jamais une croisade d'honneur : on en laissera tout le fardeau à *Catherine*.

Au reste , Sire , je suis dans mon lit depuis un an ; j'aurais voulu que mon lit fût à Clèves.

J'apprends que votre Majesté , qui n'est pas faite pour être au lit , se porte mieux que jamais , que vous êtes engraisé , que vous avez des couleurs brillantes. Que le grand Etre qui remplit l'univers vous conserve ! Soyez à jamais le protecteur des gens qui pensent , et le fléau des ridicules.

Agréez le profond respect de votre ancien serviteur , qui n'a jamais changé d'idées , quoi qu'on dise.

1769.

L E T T R E C L X I I I .

D U R O I .

A Potsdam , le 25 de novembre.

VOUS avez trop de modestie , si vous avez pu croire qu'un silence comme celui que vous avez gardé pendant deux ans peut être supporté avec patience. Non sans doute. Tout homme qui aime les lettres , doit s'intéresser à votre conservation , et être bien aise quand vous-même lui en donnez des nouvelles. Que des suisses s'établissent à Clèves , ou qu'ils restent à Genève , ce n'est pas ce qui m'intéresse ; mais bien de savoir ce que fait le héros de la raison , le *Prométhée* de nos jours qui apporta la lumière céleste pour éclairer des aveugles , et les défabuser de leurs préjugés et de leurs erreurs.

Je suis bien aise que des sottises anglaises vous aient ressuscité : j'aimerais les extravagans qui feraient de pareils miracles. Cela n'empêche pas que je ne prenne l'auteur anglais pour un ancien picte qui ne connaît pas l'Europe. Il faut être bien nouveau pour vous traduire en père de l'Eglise , qui par pitié de mon ame travaille à ma conversion. Il ferait

à souhaiter que vos évêques français eussent —
 une pareille opinion de votre orthodoxie ; 1769.
 vous n'en vivriez que plus tranquille.

Quant au grand turc, on le croit très-orthodoxe à Rome comme à Versailles. Il combat, à ce que ces messieurs prétendent, pour la foi catholique, apostolique et romaine. C'est le croissant qui défend la croix, qui soutient les évêques et les confédérés de Pologne contre ces maudits hérétiques, tant grecs que dissidents, et qui se bat pour la plus grande gloire du très-saint-père. Si je n'avais pas lu l'histoire des croisades dans vos ouvrages, j'aurais peut-être pu m'abandonner à la folie de conquérir la Palestine, de délivrer Sion et cueillir les palmes d'Idumée ; mais les sottises de tant de rois et de paladins qui ont guerroyé dans ces terres lointaines, m'ont empêché de les imiter, assuré que l'impératrice de Russie en rendrait bon compte. Je borne mes soins à exhorter messieurs les confédérés à l'union et à la paix, à leur marquer la différence qu'il y a entre persécuter leur religion et exiger d'eux qu'ils ne persécutent pas les autres : enfin je voudrais que l'Europe fût en paix, et que tout le monde fût content. Je crois que j'ai hérité ces sentimens de feu l'abbé de *Saint-Pierre* ; et il pourra m'arriver comme à lui de demeurer le seul de ma secte.

— 1769. Pour passer à un sujet plus gai, je vous envoie un prologue de comédie que j'ai composé à la hâte, pour en régaler l'électrice de Saxe qui m'a rendu visite. C'est une princesse d'un grand mérite, et qui aurait bien valu qu'un meilleur poète la chantât. Vous voyez que je conserve mes anciennes faiblesses : j'aime les belles-lettres à la folie : ce sont elles seules qui charment nos loirs et qui nous procurent de vrais plaisirs. J'aimerais tout autant la philosophie, si notre faible raison y pouvait découvrir les vérités cachées à nos yeux, et que notre vaine curiosité recherche si avidement : mais apprendre à connaître, c'est apprendre à douter. J'abandonne donc cette mer si féconde en écueils d'absurdités, persuadé que tous les objets abstraits de nos spéculations étant hors de notre portée, leur connaissance nous serait entièrement inutile, si nous pouvions y parvenir.

Avec cette façon de penser, je passe ma vieillesse tranquillement ; je tâche de me procurer toutes les brochures du neveu de l'abbé *Bazin* : il n'y a que ses ouvrages qu'on puisse lire.

Je lui souhaite longue vie, santé et contentement ; et, quoi qu'il ait dit, je l'aime toujours.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L X I V.

1769.

D E M. D E V O L T A I R E.

Décembre.

MON cher *Lorrain* (1), je ne fais pas comment vous vous appelez aujourd'hui, mais au bout de dix-huit ans j'ai reconnu votre écriture. Je vois que vous avez travaillé sous un grand maître. Vous êtes donc de l'académie de Berlin; assurément vous en faites l'ornement et l'instruction. Vous me paraissez un grand philosophe dans le séjour des revues, des canons et des baïonnettes. Comment avez-vous pu allier des objets si contraires? Il n'y a point de cour en Europe où l'on associe ces deux ennemis. Vous me direz peut-être que *Marc-Aurèle* et *Julien* avaient trouvé ce secret, qu'il a été perdu jusqu'à nos jours, et que vous vivez auprès d'un maître qui l'a ressuscité. Cela est vrai, mon cher *Lorrain*; mais ce maître ne donne pas le génie.

Il faut que vous en ayez beaucoup pour

(1) Cette lettre est une réponse à l'envoi d'un ouvrage manuscrit du roi de Prusse, sur les principes de la morale. M. de *Voltaire* l'adresse au copiste de cet ouvrage, dont il suppose qu'il a reconnu l'écriture.

— 1769. que vous ayez enfin montré par votre écrit la vraie manière d'être vertueux fans être un sot et fans être un enthousiaste.

Vous avez raison, vous touchez au but. C'est l'amour propre bien dirigé qui fait les hommes de bon sens véritablement vertueux. Il ne s'agit plus que d'avoir du bon sens; et tout le monde en a sans doute assez pour vous comprendre, puisque votre écrit est, comme tous les bons ouvrages, à la portée de tout le monde.

Oui, l'amour propre est le vent qui enfle les voiles, et qui conduit le vaisseau dans le port. Si le vent est trop violent, il nous submerge: si l'amour propre est désordonné, il devient frénésie. Or il ne peut être frénétique avec du bon sens. Voilà donc la raison mariée à l'amour propre: leurs enfans sont la vertu et le bonheur. Il est vrai que la raison a fait bien des fausses couches avant de mettre ces deux enfans au monde. On prétend encore qu'ils ne sont pas entièrement sains, et qu'ils ont toujours quelques petites maladies; mais ils s'en tirent avec du régime.

Je vous admire, mon cher *Lorrain*, quand je lis ces paroles: *Qu'y a-t-il de plus beau et de plus admirable que de tirer d'un principe même qui peut mener au vice, la source du bien et de la félicité publique!*

On dit que vous faites aussi aux Velches l'honneur d'écrire en vers dans leur langue ; je voudrais bien en voir quelques-uns. Expliquez-moi comment vous êtes parvenu à être poète, philosophe, orateur, historien et musicien. On dit qu'il y a dans votre pays un génie qui apparaît les jeudis à Berlin, et que dès qu'il est entré dans une certaine salle, on entend une symphonie excellente, dont il a composé les plus beaux airs. Le reste de la semaine il se retire dans un château bâti par un nécromant, de là il envoie des influences sur la terre. Je crois l'avoir aperçu, il y a vingt ans ; il me semble qu'il avait des ailes, car il passait en un clin d'œil d'un empire à un autre. Je crois même qu'il me fit tomber par terre d'un coup d'aile.

Si vous le voyez ou sur un laurier ou sur des roses, car c'est là qu'il habite, mettez-moi à ses pieds, supposé qu'il en ait, car il ne doit pas être fait comme les hommes. Dites-lui que je ne suis pas rancunier avec les génies. Assurez-le que mon plus grand regret à ma mort sera de n'avoir pas vécu à l'ombre de ses ailes, et que j'ose chérir son universalité avec l'admiration la plus respectueuse.

1769.

L E T T R E C L X V .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, 9 décembre.

QUAND Thalestris, que le Nord admira,
 Rendit visite à ce vainqueur d'Arbelle,
 Il lui donna bals, ballets, opéra,
 Et fit de plus de jolis vers pour elle.
 Tous deux avaient infiniment d'esprit;
 C'était, dit-on, plaisir de les entendre:
 On avouait que Jupiter ne fit
 Des Thalestris que du temps d'Alexandre.

Pausanias, dans ses *Pruffiaques*, dit que
Alexandre pouffait son amour pour les beaux
 arts jusqu'à faire des vers dans la langue des
 Velches, et qu'il mettait toujours dans ses
 vers un sel peu commun, de l'harmonie, des
 idées vraies, une grande connaissance des
 hommes, et qu'il faisait ces vers avec une
 facilité incroyable, que ceux qu'il fit pour
Thalestris étaient pleins de grâce et d'harmonie.

Il ajoute que ses talens étonnaient beau-
 coup les Macédoniens et les Thraces, qui se
 connaissaient peu en vers grecs, et qu'ils appren-
 naient par les autres nations combien leur

maître

maître avait d'esprit; car pour eux ils ne le
 connaissaient que comme un brave guerrier , 1770.
 qui savait gouverner comme se battre.

Il y avait , dit *Plutarque* , dans ce temps-là ,
 un vieux velche retiré vers les montagnes du
 Caucafe , qui avait été autrefois à la cour
 d'*Alexandre* , et qui vivait aussi heureux qu'on
 pouvait l'être loin du camp du vainqueur
 d'Arbelles et de *Bafroc*. Ce vieux radoteur
 disait souvent qu'il était très-fâché de mourir
 sans avoir fait encore une fois sa cour au
 héros de la Macédoine.

SIRE ,

Je ne doute pas que vous n'ayez dans votre
 çour des favans qui ont lu *Plutarque* et *Xéno-
 phon* dans la bibliothèque de votre nouveau
 palais; ils pourront vous montrer les passages
 grecs que j'ai l'honneur de vous citer , et
 votre Majesté verra que rien n'est plus vrai.

Je donnerais tout le mont Caucafe pour voir
 ce velche deux jours à la cour d'*Alexandre*.

1770.

L E T T R E C L X V I .

D U R O I .

A Berlin , le 4 de janvier.

LE vieux citadin du Caucaſe ,
 Reſſuſcité de ſon tombeau ,
 Caracole encor ſur Pégafe
 Plus leſtement qu'un jouvenceau .
 J'aimerais mieux me voir à table
 Avec ce velche plein d'appas ,
 Eſprit fécond , toujours aimable ,
 Qu'avec ſon grec Pauſanias .

Le vieux velche a beaucoup d'érudition ;
 cependant il paraît qu'il perſifle un peu ce
 pauvre thrace qu'il *alexandrife* : ce pauvre
 thrace eſt un homme très-ordinaire , qui n'a
 jamais poſſédé les grands talens du vain-
 queur du Granique , et qui auſſi n'a point eu
 ſes vices . Il a fait des vers en velche , parce
 qu'il en fallait , et que pour ſon malheur
 perſonne que lui dans ſon pays n'était atteint
 de la rage de la métromanie . Il a envoyé ſes
 vers au vice-dieu qu'*Apollon* a établi ſon vicaire
 dans ce monde ; il a ſenti que c'était envoyer
 des corneilles à Athènes , mais il a cru que

c'était un hommage qu'il fallait rendre à ce —
 vice-dieu , comme de certaines sectes de pape- 1770.
 gais en rendent au vieux qui préside sur les
 sept montagnes.

Quand vous avez pris des pilules , vous purgez de meilleurs vers que tous ceux qu'on fait actuellement en Europe. Pour moi je prendrais toute la rhubarbe de la Sibérie et tout le séné des apothicaires sans que jamais je fisse un chant de la Henriade. Tenez , voyez-vous , mon cher , chacun naît avec un certain talent : vous avez tout reçu de la nature ; cette bonne mère n'a pas été aussi libérale envers tout le monde. Vous composez vos ouvrages pour la gloire , et moi pour mon amusement. Nous réussissons l'un et l'autre , mais d'une manière bien différente : car tant que le soleil éclairera le monde , tant qu'il se conservera une teinture de science , une étincelle de goût , tant qu'il y aura des esprits qui aimeront des pensées sublimes , tant qu'il se trouvera des oreilles sensibles à l'harmonie , vos ouvrages dureront , et votre nom remplira l'espace des siècles qui mène à l'éternité ; pour les miens on dira : C'est beaucoup que ce roi n'ait pas été tout-à-fait imbécille ; cela est passable. S'il était né particulier , il aurait pourtant pu gagner sa vie en se faisant correcteur chez quelque libraire ; et puis on jette

— là le livre, et puis on en fait des papillotes,
1770. et puis il n'en est plus question.

Mais, comme ne fait pas des vers qui veut, et qu'on barbouille-du papier plus facilement en prose, je vous envoie un Mémoire destiné pour l'académie. Le sujet est grave, la matière est philosophique; et je me flatte que vous conviendrez du principe que j'ai tâché de démontrer de mon mieux.

J'espère que cela m'en vaudra quelques brochures de Ferney. Si vous voulez nous barroterons nos marchandises: c'est un commerce que j'espère faire avec avantage, car les denrées de Ferney valent mieux que tout ce que la Thrace peut produire.

J'attends sur cela votre réponse, vous assurant que personne ne connaît mieux le prix du solitaire du Caucase que le philosophe de Sans-fouci.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L X V I I. 1770.

D U R O I.

A Potsdam, le 17 de février.

LE pauvre *Lorrain*, dont vous vous souvenez, trouve une grande différence des copies qu'il fait à présent de celles qu'il fe fait autrefois. A présent, il écrit pour le temps; il y dix-huit ans, c'était pour l'immortalité. Il n'en est pas moins flatté de l'approbation que vous donnez à son ouvrage, qui roule sur des idées dont on trouve le germe dans l'Esprit d'*Helvétius* et dans les Essais de d'*Alembert*. L'un écrit avec une métaphysique trop subtile, et l'autre ne fait qu'indiquer ses idées.

Le pauvre *Lorrain* sent qu'il vous a importuné par l'envoi des rêveries de son maître; mais, par une suite de l'élévation où se trouve le patriarche de Ferney, il doit s'attendre à ces sortes d'hommages et d'importunités. Le patriarche demande des vers en velche d'un auteur tudesque, il en aura; mais il se repentira de les avoir demandés. Ces vers sont adressés à une dame qu'il doit connaître; ils ont été faits à l'occasion d'un propos de table, où cette dame se plaignait de la difficulté de

— trouver un juste milieu entre le trop et le
 1770. trop peu. Ce font de ces vers de société dont
 Paris fournissait autrefois d'amples recueils,
 qui commencent à devenir plus rares.

Le pauvre *Lorrain* est bien embarrassé à découvrir le génie dont vous lui parlez; il l'a cherché par-tout. Ce n'est pas sans raison: les roses et les lauriers ont tous été transplantés en Russie; de sorte qu'il le cherche en vain. Ce *Lorrain* suppose que la brillante imagination qui triomphe à Ferney du temps et des infirmités de l'âge, a tracé de fantaisie le tableau de ce génie, et qu'il en est comme du jardin des Hespérides et de la fontaine de Jouvence, que la grave antiquité a si longtemps recherchés inutilement.

Si cependant il était question d'un bon vieux radoteur de philosophe qui habite une vigne de ces environs, il a chargé le *Lorrain* de vous assurer qu'il regrette fort le patriarche de Ferney, qu'il voudrait qu'il fût possible encore de le recueillir chez lui et de l'associer à ses études; qu'au moins ce patriarche peut être assuré que personne n'apprécie mieux son mérite, et n'aime plus que lui son beau génie.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 mars.

C'EN est trop d'avoir tout ce feu
Qui si vivement vous inspire,
Qui luit, qui plaît, et qu'on admire,
Quand les autres en ont trop peu.

Sur les humains trop d'avantages,
Dans vos exploits, dans vos écrits,
Etonnent les grands et les sages,
Qui devant vous font trop petits.

J'eus trop d'espoir dans ma jeunesse,
Et dans l'âge mûr trop d'ennuis;
Mais dans la vieillesse où je suis,
Hélas! j'ai trop peu de sagesse.

De France on dit que, dans ce temps,
Quelques muses se font bannies;
Nous n'avons pas trop de savans;
Nous avons trop peu de génies.

Vivre et mourir auprès de vous,
C'eût été pour moi trop prétendre;

1770.

Et si mon fort est trop peu doux ,
C'est à lui que je veux m'en prendre.

SIRE ,

Il est clair que vous avez trop de tout , et moi trop peu. Votre épître à madame de *Morian* sur ce sujet est charmante. Il y a plus de trente ans que vous m'étonnez tous les jours. Je conçois bien comment un jeune parisien oisif peut faire de jolis vers français , quand il n'a rien à faire le matin que sa toilette ; mais qu'un roi du Nord , qui gouverne tout seul une vingtaine de provinces , fasse sans peine des vers à la *Chaulieu* , des vers qui sont à la fois d'un poëte et d'un homme de bonne compagnie , c'est ce qui me passe. Quoi , vous nous battez en Thuringe et vous faites des vers mieux que nous ! c'est là qu'il y a du trop ; et vous me causez trop de regrets de ne pas mourir auprès de votre Majesté héroïque et poëtique.

LETTRE CLXIX.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 avril.

SIRE,

QUAND vous étiez malade, je l'étais bien aussi, et je faisais même tout comme vous de la prose et des vers, à cela près que mes vers et ma prose ne valaient pas grand'chose; je conclus que j'étais fait pour vivre et mourir auprès de vous, et qu'il y a eu du mal-entendu si cela n'est pas arrivé.

Me voilà capucin pendant que vous êtes jésuite, c'est encore une raison de plus qui devait me retenir à Berlin; cependant on dit que frère *Ganganelli* a condamné mes œuvres, ou du moins celles que les libraires vendent sous mon nom.

Je vais écrire à sa Sainteté que je suis très-bon catholique, et que je prends votre Majesté pour mon répondant.

Je ne renonce point du tout à mon auréole; et comme je suis près de mourir d'une fluxion de poitrine, je vous prie de me faire canoniser au plus vite: cela ne vous coûtera que cent mille écus; c'est marché donné.

— 1770. Pour vous, Sire, quand il faudra vous canoniser, on s'adressera à *Marc-Aurèle*. Vos dialogues font tout-à-fait dans son goût comme dans ses principes ; je ne fais rien de plus utile. Vous avez trouvé le secret d'être le défenseur, le législateur, l'historien et le précepteur de votre royaume ; tout cela est pourtant vrai : je défie qu'on en dise autant de *Mouftapha*. Vous devriez bien vous arranger pour attraper quelques dépouilles de ce gros cochon ; ce serait rendre service au genre-humain.

Pendant que l'empire russe et l'empire ottoman se choquent avec un fracas qui retentit jusqu'aux deux bouts du monde, la petite république de Genève est toujours sous les armes ; mon manoir est rempli d'émigrans qui s'y réfugient. La ville de *Jean Calvin* n'est pas édifiante pour le moment présent.

Je n'ai jamais vu tant de neige et tant de fottifes. Je ne verrai bientôt rien de tout cela, car je me meurs.

Daignez recevoir la bénédiction de frère *François*, et m'envoyer celle de *S^t Ignace*.

Restez un héros sur la terre, et n'abandonnez pas absolument la mémoire d'un homme dont l'ame a toujours été aux pieds de la vôtre.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 4 mai.

S I R E,

JE me flatte que votre fanté est entièrement raffermie; je vous ai vu autrefois vous faire saigner à cloche-pied immédiatement après un accès de goutte, et monter à cheval le lendemain : vous faites encore plus aujourd'hui; vos dialogues à la *Marc-Aurèle* sont fort au-dessus d'une course à cheval et d'une parade.

Je ne fais si votre Majesté est encore autant dans le goût des tableaux qu'elle est dans celui de la morale. L'impératrice de Russie en fait acheter à présent de tous les côtés, on lui en a vendu pour cent mille francs à Genève; cela fait croire qu'elle a de l'argent de reste pour battre *Moustapha*; je voudrais que vous vous amussiez à battre *Moustapha* aussi, et que vous partageassiez avec elle, mais je ne suis chargé que de proposer un tableau à votre Majesté, et nullement la guerre contre le Turc. M. *Hennin*, résident

— de France à Genève, a le tableau des trois
1770. Grâces, de *Vanloo*, haut de six pieds, avec
des bordures. Il le veut vendre onze mille
livres; voilà tout ce que j'en fais. Il était
destiné pour le feu roi de Pologne. S'il con-
vient à votre nouveau palais, vous n'avez
qu'à ordonner qu'on vous l'envoie, et voilà
ma commission faite.

Comme j'ai presque perdu la vue au milieu
des neiges du mont Jura, ce n'est pas à moi
à parler de tableaux. Je ne puis guère non
plus parler de vers dans l'état où je suis; car
si votre Majesté a eu la goutte, votre vieux
serviteur se meurt de la poitrine. Nous avons
l'hiver pour printemps dans nos Alpes. Je ne
fais si la nature traite mieux les sables de
Berlin; mais je me souviens que le temps
était toujours beau auprès de votre Majesté.
Je la supplie de me conserver ses bontés, et
de n'avoir point de goutte. Je suis plus près
du paradis qu'elle, car elle n'est que protec-
trice des jésuites, et moi je suis réellement
capucin; j'en ai la patente avec le portrait
de S^t François, tiré sur l'original.

Je me mets à vos pieds, malgré mes
honneurs divins.

Frère François Voltaire.

L E T T R E C L X X I.

1770.

D U R O I.

A Charlotembourg, le 24 de mai.

J E vous crois très-capucin, puisque vous le voulez, et même sûr de votre canonisation parmi les saints de l'Eglise. Je n'en connais aucun qui vous soit comparable; et je commence par dire : *Sancte Voltarie, ora pro nobis.*

Cependant le saint-père vous a fait brûler à Rome. Ne pensez pas que vous soyez le seul qui ayez joui de cette faveur : l'Abrégé de *Fleury* a eu un sort tout semblable. Il y a je ne fais quelle affinité entre nous qui me frappe. Je suis le protecteur des jésuites; vous, des capucins; vos ouvrages sont brûlés à Rome; les miens aussi. Mais vous êtes saint, et je vous cède la préférence.

Comment, monsieur le Saint, vous vous étonnez qu'il y ait une guerre en Europe dont je ne sois pas ! cela n'est pas trop canonique. Sachez donc que les philosophes, par leurs déclamations perpétuelles contre ce qu'ils appellent brigands mercenaires, m'ont rendu pacifique. L'impératrice de Russie peut

← 1770. guerroyer à son aise : elle a obtenu de *Diderot*, à beaux deniers comptans , une dispense pour faire battre les Russes contre les Turcs. Pour moi, qui crains les censures philosophiques, l'excommunication encyclopédique, et de commettre un crime de lèse-philosophie, je me tiens en repos. Et comme aucun livre n'a paru encore contre les subsides , j'ai cru qu'il m'était permis , selon les lois civiles et naturelles , d'en payer à mon allié auquel je les dois ; et je suis en règle vis-à-vis de ces précepteurs du genre-humain qui s'arrogent le droit de fesser princes , rois et empereurs qui défobéissent à leurs règles.

Je me suis refondu par la lecture d'un ouvrage intitulé *Essai sur les préjugés*. Je vous envoie quelques remarques qu'un solitaire de mes amis a faites sur ce livre. Je m'imagine que ce solitaire s'est assez rencontré avec votre façon de penser , et avec cette modération dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres. Au reste , je ne pense plus à mes maux ; c'est l'affaire de mes jambes de s'accoutumer à la goutte comme elles pourront. J'ai d'autres occupations : je vais mon chemin , clopinant et boitant , sans m'embarasser de ces bagatelles. Lorsque j'étais malade , en recevant votre lettre , le souvenir de *Panetius* me rendit

mes forcés. Je me rappelai la réponse de ce ———
 philosophe à *Pompée* qui désirait de l'enten- 1770.
 dre; et je me dis qu'il serait honteux pour
 moi que la goutte m'empêchât de vous
 écrire.

Vous me parlez de tableaux fuiffes; mais
 je n'en achète plus depuis que je paye des
 subfides. Il faut favoir prescrire des bornes à
 ses goûts comme à ses passions.

Au reste, je fais des vœux sincères pour la
 corroboration et l'énergie de votre poitrine. Je
 crois toujours qu'elle ne vous fera pas faux
 bond sitôt. Contentez-vous des miracles que
 vous faites en vie, et ne vous hâtez pas d'en
 opérer après votre mort. Vous êtes sûr des
 premiers, et les philosophes pourraient sus-
 pecter les autres. Sur quoi je prie *S^t Jean*
du désert, *S^t Antoine*, *S^t François d'Assise* et
S^t Cucufin de vous prendre tous en leur sainte
 et digne garde.

FÉDÉRIC.

1770. LETTRE CLXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 juin.

QUAND un cordelier incendie
 Les ouvrages d'un capucin,
 On sent bien que c'est jalousie,
 Et l'effet de l'esprit malin.
 Mais lorsque d'un grand souverain
 Les beaux écrits il affocie
 Aux farces de saint Cucufin,
 C'est une énorme étourderie.
 Le saint-père est un pauvre saint;
 C'est un sot moine qui s'oublie;
 Au hasard il excommunie.
 Qui trop embrasse mal étreint.

Voilà votre Majesté bien payée de s'être vouée à S^t *Ignace*; passe pour moi chétif, qui n'appartiens qu'à S^t *François*.

Le malheur, Sire, c'est qu'il n'y a rien à gagner à punir frère *Ganganelli*; plût à Dieu qu'il eût quelque bon domaine dans votre voisinage, et que vous ne fussiez pas si loin de Notre-Dame de Lorette!

Il est beau de favoir railler
 Ces arlequins feseurs de bulles ;
 J'aime à les rendre ridicules ;
 J'aimerais mieux les dépouiller.

 1770.

Que ne vous chargez-vous du vicaire de *Simon Barjone* ; tandis que l'impératrice de Russie épouffette le vicaire de *Mahomet* ? Vous auriez à vous deux purgé la terre de deux étranges fottifes. J'avais autrefois conçu ces grandes espérances de vous ; mais vous vous êtes contenté de vous moquer de Rome et de moi , d'aller droit au folide, et d'être un héros très-avisé.

J'avais dans ma petite bibliothèque l'Essai sur les préjugés , mais je ne l'avais jamais lu ; j'avais essayé d'en parcourir quelques pages , et n'ayant vu qu'un verbiage sans esprit , j'avais jeté là le livre. Vous lui faites trop d'honneur de le critiquer ; mais béni soyez-vous d'avoir marché sur des cailloux , et d'avoir taillé des diamans. Les mauvais livres ont quelquefois cela de bon , qu'ils en produisent d'utiles.

De la fange la plus grossière
 On voit souvent naître des fleurs ,
 Quand le dieu brillant des neuf Sœurs
 La frappe d'un trait de lumière.

*Corresp. du roi de P... &c. Tome III. * A. a*

1770. — Tâchez, je vous prie, Sire, d'avoir pitié de mes vieux préjugés en faveur des Grecs contre les Turcs; j'aime mieux la famille de *Socrate* que les descendans d'*Orcan*, malgré mon profond respect pour les souverains.

Sire, vous savez bien que, si vous n'étiez pas roi, j'aurais voulu vivre et mourir auprès de vous.

Le vieux malade hermite.

Je vois que vous ne voulez point des trois Grâces de M. *Hennin*; celles qui vous inspirent quand vous écrivez, font beaucoup plus grâces.

LETTRE CLXXIII.

D U R O I.

A Sans-fouci, le 7 de juillet.

QUE le saint-père ait fait brûler
 Un gros tas de mes rapsodies,
 Je saurai, pour m'en consoler,
 Me chauffer à leurs incendies,
 Et mettre aux pieds de Jésus-Christ,
 En bon enfant de saint Ignace,
 Tout ce que j'ai jamais écrit

Sans l'assistance de la grâce ,
Suffisante comme efficace.

1770.

Mais ce fuisse du paradis
Était ivre , ou du moins bien gris ,
Lorsqu'il osa traiter de même
Les ouvrages de mon bon saint ,
Nouveau patron de Cucufin.
J'appelle de cet anathème ,
Au corps du concile prochain.
Il paraît même très-plaufible ,
Et malgré Loyola je crois
Que le saint-père en tels exploits
Ne fut jamais moins infallible.

Ce bon cordelier du Vatican n'est pas ,
après tout , aussi hargneux qu'on se l'imagine.
S'il fait brûler quelques livres , c'est seulement
pour que l'usage ne s'en perde pas ; et d'ail-
leurs les nez romains aiment à flairer l'odeur
de cette fumée.

Mais n'admirez-vous pas avec quelle
patience digne de l'agneau sans tache , il s'est
laissé enlever le comtat d'Avignon ? combien
peu il y pense , et dans quelle concorde il
vit avec le très-chrétien ? Pour moi , j'aurais
tort de me plaindre de lui : il me laisse mes
chers jésuites que l'on persécute par-tout.

— 1770. J'en conserverai la graine précieuse pour en
fournir un jour à ceux qui voudraient cultiver
chez eux cette plante si rare. Il n'en est pas
de même du fultan turc.

Si monsieur le mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne ,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ses spahis mis en hachi ;
Et de certaine impératrice
(Qui vaut seule deux empereurs)
Reçu , pour prix de son caprice ,
Des leçons qui devraient abaisser ses hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importans.
J'admire , avec le vieil hermite ,
Ses immenses projets , ses exploits éclatans ;
Quand on possède son mérite ,
On peut se passer d'assistans.

C'est pourquoi il me suffit de contempler
ses grands succès , de faire une guerre de
bourse très-philosophique , et de profiter de
ce temps de tranquillité pour guérir entière-
ment les plaies que la dernière guerre nous a
faites , et qui saignent encore.

Et quant à monsieur le vicaire ,
(Je dis vicaire du bon Dieu)

Je le laisse en paix en son lieu,
 S'amuser avec son bréviaire.
 Hélas! il n'est que trop puni
 En vivant de cette manière:
 Du sage en tout pays honni,
 Payé pour tromper le vulgaire,
 Et tremblant qu'un jour en son nid
 Il n'entre un rayon de lumière.

 1770.

Lorette ferait à côté de ma vigne, que certainement je n'y toucherais pas. Ses trésors pourraient séduire des *Mandrins*, des *Conflans*, des *Turpins*, des *Rich...* et leurs pareils. Ce n'est pas que je respecte les dons que l'abrutissement a consacrés, mais il faut épargner ce que le public vénère; il ne faut point donner de scandale: et, supposé qu'on se croie plus sage que les autres, il faut, par complaisance, par commisération pour leurs faiblesses, ne point choquer leurs préjugés. Il serait à souhaiter que les prétendus philosophes de nos jours pensassent de même.

Un ouvrage de leur boutique m'est tombé entre les mains: il m'a paru si téméraire, que je n'ai pu m'empêcher de faire quelques remarques sur le *Système de la nature*, que l'auteur arrange à sa façon. Je vous communique ces remarques; et si je me suis rencontré

— avec votre façon de penser, je m'en applaudirai. J'y joins une élégie sur la mort d'une dame d'honneur de ma sœur *Amélie*, dont la perte lui fut très-sensible. Je fais que j'envoie ces balivernes au plus grand poète du siècle, qui le dispute à tout ce que l'antiquité a produit de plus parfait : mais vous vous souviendrez qu'il était d'usage, dans les temps reculés, que les poètes portassent leurs tributs au temple d'*Apollon*. Il y avait même, du temps d'*Auguste*, une bibliothèque consacrée à ce dieu, où les *Virgile*, les *Ovide*, les *Horace* lisaient publiquement leurs écrits. Dans ce siècle où *Ferney* s'élève sur les ruines de *Delphes*, il est bien juste que l'on y envoie ses offrandes : il ne manque au génie qui occupe ces lieux que l'immortalité.

Vous en jouirez bien par vos divins écrits ;
 Ils sont faits pour plaire à tout âge,
 Ils savent éclairer le sage,
 Et répandre des fleurs sur les Jeux et les Ris.
 Quel illustre destin, quel sort pour un poëme
 D'aller toujours de pair avec l'éternité !
 Ah ! qu'à cette félicité
 Votre corps ait sa part de même !

Ce sont des vœux auxquels tous les hommes de lettres doivent se joindre ; ils doivent vous

confidérer comme une colonne qui soutient
 seule par sa force un bâtiment prêt à s'écrou- 1770.
 ler, et dont des barbares savent déjà les fon-
 demens. Un essaim de géomètres mirmidons
 persécute déjà les belles-lettres, en leur
 prescrivant des lois pour les dégrader. Que
 n'arrivera-t-il pas lorsqu'elles manqueront de
 leur unique appui, et lorsque de froids imita-
 teurs de votre beau génie s'efforceront en
 vain de vous remplacer? Dieu me garde de
 n'avoir pour amusement que de courtes et
 arides solutions de problèmes plus ennuyeux
 encore qu'inutiles. Mais ne prévenons point
 un avenir aussi fâcheux, et contentons-nous
 de jouir de ce que nous possédons.

O compagnes d'une déesse!
 Vous que par des soins assidus
 Voltaire fut en sa jeunesse
 Débaucher des pas de Vénus,
 Grâce, veillez sur ses années:
 Vous lui devez tous vos secours;
 Apollon pour jamais unit vos destinées,
 Obtenez d'Alecto d'en prolonger le cours.

FÉDÉRIC.

1770. LETTRE CLXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 juillet.

SIRE,

Vous et le roi de la Chine vous êtes à présent les deux seuls souverains qui soient philosophes et poètes. Je venais de lire un extrait de deux poèmes de l'empereur *Kienlong*, lorsque j'ai reçu la prose et les vers de *Frédéric le grand*. Je vais d'abord à votre prose, dont le sujet intéresse tous les hommes, aussi-bien que vous autres maîtres du monde. Vous voilà comme *Marc-Aurèle* qui combattait par ses réflexions morales le système de *Lucrece*.

J'avais déjà vu une petite réfutation du Système de la nature par un homme de mes amis. Il a eu le bonheur de se rencontrer plus d'une fois avec votre Majesté : c'est bon signe quand un roi et un simple homme pensent de même ; leurs intérêts sont souvent si contraires, que, quand ils se réunissent dans leurs idées, il faut bien qu'ils aient raison.

Il me semble que vos remarques doivent être imprimées : ce sont des leçons pour le genre-humain.

genre - humain. Vous soutenez d'un bras la cause de DIEU, et vous écrasez de l'autre la superstition. Il serait bien digne d'un héros d'adorer publiquement DIEU, et de donner des soufflets à celui qui se dit son vicaire. Si vous ne voulez pas faire imprimer vos remarques dans votre capitale, comme *Kienlong* vient de faire imprimer ses poésies à Pékin, daignez m'en charger, et je les publierai sur le champ.

L'athéisme ne peut jamais faire aucun bien, et la superstition a fait des maux à l'infini : sauvez-nous de ces deux gouffres. Si quelqu'un peut rendre ce service au monde, c'est vous.

Non-seulement vous réfutez l'auteur, mais vous lui enseignez la manière dont il devait s'y prendre pour être utile.

De plus, vous donnez sur les oreilles à frère *Ganganelli* et aux siens ; ainsi, dans votre ouvrage, vous rendez justice à tout le monde. Frère *Ganganelli* et ses arlequins devaient bien savoir avec le reste de l'Europe de qui est la belle préface de l'Abrégé de *Fleury*. Leur insolence absurde n'est pas pardonnable. Vos canons pourraient s'emparer de Rome, mais ils feraient trop de mal à droite et à gauche : ils en feraient à vous-même, et nous ne sommes plus au temps des Hérules et des Lombards, mais

— nous sommes au temps des *Kienlong* et des
1770. *Frédéric*. *Ganganelli* sera assez puni d'un trait
de votre plume ; votre Majesté réserve son
épée pour de plus belles occasions.

Permettez-moi de vous faire une petite
représentation sur l'intelligence entre les rois
et les prêtres , que l'auteur du système repro-
che aux fronts couronnés et aux fronts ton-
furés. Vous avez très-grande raison de dire
qu'il n'en est rien , et que notre philosophe
athée ne fait pas comment va aujourd'hui le
train du monde. Mais c'est ainsi , Messieurs ,
qu'il allait autrefois ; c'est ainsi que vous avez
commencé ; c'est ainsi que les *Albouin* , les
Théodoric , les *Clovis* et leurs premiers suc-
cesseurs ont manœuvré avec les papes. Parta-
geons les dépouilles , prends les dixmes , et
laisse-moi le reste ; bénis ma conquête , je
protégerai ton usurpation : remplissons nos
bourses ; dis de la part de DIEU qu'il faut
m'obéir , et je te baiseraï les pieds. Ce traité
a été signé du sang des peuples par les con-
quérans et par les prêtres. Cela s'appelle *les*
deux puissances.

Ensuite les deux puissances se sont brouil-
lées , et vous savez ce qu'il en a coûté à votre
Allemagne et à l'Italie. Tout a changé enfin
de nos jours. Au diable s'il y a deux puis-
sances dans les Etats de votre Majesté et dans

le vaste empire de *Catherine II* ! Ainsi vous ———
 avez raison pour le temps présent ; et le phi- 1770.
 losophe athée a raison pour le temps passé.

Quoi qu'il en soit , il faut que votre ouvrage
 soit public. *Ne tenez pas votre chandelle sous le
 boisseau* , comme dit l'autre.

Les peuples font encor dans une nuit profonde ;
 Nos sages à tâtons font prêts à s'égarer :
 Mille rois comme vous ont défolé le monde ;
 C'est à vous seul de l'éclairer.

Ce que vous dites en vers de mon héroïne
Catherine II est charmant , et mérite bien que
 je vous fasse une infidélité.

Je ne fais si c'est le prince héréditaire de
 Brunsvick ou un autre prince de ce nom qui
 va se signaler pour elle ; voilà un héroïsme
 de croisade.

J'avoue que je ne conçois pas comment
 l'empereur ne fait pas l'occasion pour s'em-
 parer de la Bosnie et de la Servie ; ce qui ne
 coûterait que la peine du voyage. On perd
 le moment de chasser le Turc de l'Europe :
 il ne reviendra peut-être plus ; mais je me
 consolerai si , dans ce charivari , votre Majesté
 arrondit sa Prusse.

En attendant , vous écoutez les mouve-
 mens de votre cœur sensible : vous êtes

— homme quand vous n'êtes pas roi ; vos vers
1770. à madame la princesse *Amélie* font de l'ame à
laquelle j'ai été attaché depuis trente ans,
et à laquelle je le ferai le dernier moment de
ma vie , malgré le mal que m'a fait votre
royauté , et dont je souffre encore le contre-
coup sur la frontière de mon drôle de pays
natal.

L E T T R E C L X X V .

D U R O I .

A Potsdam , le 18 d'auguste.

*N*E cachez point votre lumière sous le boisseau.
C'était sans doute à vous que ce passage
s'adressait ; votre génie est un flambeau qui
doit éclairer le monde. Mon partage a été
celui d'une faible chandelle qui suffit à peine
pour m'éclairer, et dont la pâle lueur disparaît
à l'éclat de vos rayons.

Lorsque j'eus achevé mon ouvrage contre
l'athéisme , je crus ma réfutation très-ortho-
doxe : je la relus , et je la trouvai bien éloi-
gnée de l'être. Il y a des endroits qui ne sau-
raient paraître sans effaroucher les timides
et scandaliser les dévots. Un petit mot qui
m'est échappé sur l'éternité du monde, me

ferait lapider dans votre patrie, si j'y étais né particulier, et que je l'y eusse fait imprimer. 1770.
 Je sens que je n'ai point du tout l'ame ni le style théologiques. Je me contente donc de conserver en liberté mes opinions, sans les répandre et les semer dans un terrain qui leur est contraire.

Il n'en est pas de même des vers au sujet de l'impératrice de Russie : je les abandonne à votre disposition ; ses troupes, par un enchaînement de succès et de prospérité, me justifient. Vous verrez dans peu le sultan demander la paix à *Catherine*, et celle-ci, par sa modération, ajouter un nouveau lustre à ses victoires.

J'ignore pourquoi l'empereur ne se mêle point de cette guerre. Je ne suis point son allié. Mais ses secrets doivent être connus de M. de *Choiseul*, qui pourra vous les expliquer.

Le cordelier de Saint-Pierre a brûlé mes écrits, et ne m'a point excommunié à Pâques, comme ses prédécesseurs en ont eu la coutume. Ce procédé me réconcilie avec lui ; car j'ai l'ame bonne, et vous savez combien j'aime à communier.

Je pars pour la Silésie et vas trouver l'empereur qui m'a invité à son camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois,

— 1770. mais pour vivre en bons voisins. Ce prince est aimable et plein de mérite. Il aime vos ouvrages, et les lit autant qu'il peut : il n'est rien moins que superstitieux. Enfin c'est un empereur comme de long-temps il n'y en a eu en Allemagne. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre les ignorans et les barbares ; mais ce n'est pas une raison pour les extirper : s'il fallait les détruire, les Turcs ne seraient pas les seuls. Combien de nations plongées dans l'abrutissement et devenues agrestes faute de lumières !

Mais vivons, et laissons vivre les autres. Puissiez-vous surtout vivre long-temps, et ne point oublier qu'il est des gens dans le nord de l'Allemagne qui ne cessent de rendre justice à votre beau génie !

Adieu ; à mon retour de Moravie, je vous en dirai davantage.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L X X V I.

 1770.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, le 20 août.

S I R E ,

LE philosophe d'*Alembert* m'apprend que le grand philosophe de la secte et de l'espèce de *Marc-Aurèle*, le cultivateur et le protecteur des arts, a bien voulu encourager l'anatomie en daignant se mettre à la tête de ceux qui ont souscrit pour un squelette : ce squelette possède une vieille ame très-sensible ; elle est pénétrée de l'honneur que lui fait votre Majesté. J'avais cru long-temps que l'idée de cette caricature était une plaisanterie ; mais puisque l'on emploie réellement le ciseau du fameux *Pigal*, et que le nom du plus grand homme de l'Europe décore cette entreprise de mes concitoyens, je ne fais rien de si sérieux. Je m'humilie en sentant combien je suis indigne de l'honneur que l'on me fait, et je me livre en même temps à la plus vive reconnaissance.

L'académie française a inscrit dans ses registres la lettre dont vous avez honoré

— M. d'Alembert à ce sujet. J'ai appris tout cela
1770. à la fois : je suis émerveillé , je suis à vos
pieds , je vous remercie , je ne fais que dire.

La Providence , pour rabattre mon orgueil qui s'enflerait de tant de faveurs , veut que les Turcs aient repris la Grèce ; du moins elle permet que les gazettes le disent. C'est un coup très-funeste pour moi. Ce n'est pas que j'aye un pouce de terre vers Athènes ou vers Corinthe : hélas ! je n'en ai que vers la Suisse ; mais vous savez quelle fête je me feais de voir les petits-fils des *Sophocle* et des *Démofthènes* délivrés d'un ignorant bacha. On aurait traduit en grec votre excellente réfutation du *Système de la nature* , et on l'aurait imprimée avec une belle estampe dans l'endroit où était autrefois le lycée.

J'avais osé faire une réponse de mon côté ; ainsi DIEU avait pour lui les deux hommes les moins superstitieux de l'Europe ; ce qui devait lui plaire beaucoup. Mais je trouvai ma réponse si inférieure à la vôtre , que je n'osai pas vous l'envoyer. De plus , en riant des anguilles du jésuite *Néedham* , que *Buffon* , *Maupertuis* et le traducteur de *Lucrece* avaient adoptées , je ne pus m'empêcher de rire aussi de tous ces beaux systèmes , de celui de *Buffon* qui prétend que les Alpes ont été fabriquées par la mer ; de celui qui donne aux hommes

des marfouins pour origine ; et enfin de celui —
qui exaltait son ame pour prédire l'avenir. 1770.

J'ai toujours sur le cœur le mal irréparable qu'il m'a fait ; je ne penserai jamais à la calomnie du *linge donné à blanchir à la blanchisseuse* , à cette calomnie insipide qui m'a été mortelle , et à tout ce qui s'en est suivi , qu'avec une douleur qui empoisonnera mes derniers jours. Mais tout ce que m'apprend d'*Alembert* des bontés de votre Majesté est un baume si puissant sur mes blessures , que je me suis reproché cette douleur qui me poursuit toujours. Pardonnez-la à un homme qui n'avait jamais eu d'autre ambition que de vivre et de mourir auprès de vous , et qui vous est attaché depuis plus de trente ans.

Il y a plusieurs copies de votre admirable ouvrage : permettez qu'on l'imprime dans quelque recueil ou à part ; car sûrement il paraîtra et sera imprimé incorrectement. Si votre Majesté daigne me donner ses ordres , l'hommage du philosophe de Sans-fouci à la Divinité fera du bien aux hommes. Le roi des déistes confondra les athées et les fanatiques à la fois : rien ne peut faire un meilleur effet.

Daignez agréer le tendre respect du vieux solitaire *Voltaire*.

 1770. LETTRE CLXXVII.

D U R O I.

A Potsdam , le 16 de septembre.

JE n'ai point été fâché que les sentimens que j'annonce au sujet de votre statue, dans une lettre écrite à M. d'*Alembert*, aient été divulgués. Ce sont des vérités dont j'ai toujours été intimement convaincu, et que *Maupertuis* ni personne n'ont effacées de mon esprit. Il était très-juste que vous jouissiez vivant de la reconnaissance publique, et que je me trouvasse avoir quelque part à cette démonstration de vos contemporains, en ayant eu tant au plaisir que leur ont fait vos ouvrages.

Les bagatelles que j'écris ne sont pas de ce genre : elles sont un amusement pour moi. Je m'instruis moi-même en pensant à des matières de philosophie, sur lesquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes pensées. Cet ouvrage sur le *Système de la nature* est trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourrait tomber entre les mains. Je ne veux scandaliser personne : je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant. Mais dès qu'il s'agit de s'énoncer en public, ma maxime

constante est de ménager la délicatesse des oreilles superstitieuses, de ne choquer personne, et d'attendre que le siècle soit assez éclairé pour qu'on puisse impunément penser tout haut. — 1770.

Laissez donc, je vous prie, ces faibles ouvrages dans l'obscurité où l'auteur les a condamnés : donnez au public, en leur place, ce que vous avez écrit sur le même sujet, et qui sera préférable à mon bavardage.

Je n'entends plus parler des Grecs modernes. Si jamais les sciences refleurissent chez eux, ils feront jaloux qu'un gaulois, par sa *Henriade*, ait surpassé leur *Homère*, que ce même gaulois l'ait emporté sur *Sophocle*, se soit égalé à *Thucydide*, et ait laissé loin derrière lui *Platon*, *Aristote* et toute l'école du portique.

Pour moi, je crois que les barbares possesseurs de ces belles contrées seront obligés d'implorer la clémence de leurs vainqueurs, et qu'ils trouveront dans l'ame de *Catherine* autant de modération à conclure la paix que d'énergie pour pousser vivement la guerre. Et quant à cette fatalité qui préside aux événements, selon que le prétend l'auteur du *Système de la nature*, je ne fais quand elle amènera des révolutions qui pourront ressusciter les sciences, ensevelies depuis si long-temps dans

— ces contrées asservies et dégradées de leur
1770. ancienne splendeur.

Mon occupation principale est de combattre l'ignorance et les préjugés dans les pays que le hasard de la naissance me fait gouverner, d'éclairer les esprits, de cultiver les mœurs, et de rendre les hommes aussi heureux que le comporte la nature humaine, et que le permettent les moyens que je puis employer.

A présent, je ne fais que revenir d'une longue course : j'ai été en Moravie, et j'ai revu cet empereur qui se prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigote, il en a secoué la superstition ; élevé dans le faste, il a adopté des mœurs simples ; nourri d'encens, il est modeste ; enflammé du désir de la gloire, il sacrifie son ambition au devoir filial qu'il remplit avec scrupule ; et n'ayant eu que des maîtres pédans, il a assez de goût pour lire *Voltaire*, et pour en estimer le mérite.

Si vous n'êtes pas satisfait du portrait véridique de ce prince, j'avouerai que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, ce prince possède très-bien la littérature italienne ; il m'a cité beaucoup de vers du *Tasse*, et le *Pastor fido* presque en entier. Il faut toujours commencer par là. Après les belles lettres, dans l'âge de la réflexion, vient la

philosophie ; et quand nous l'avons bien étudiée, nous sommes obligés de dire comme 1770.
Montagne : Que fais-je ?

Ce que je fais certainement , c'est que j'aurai une copie de ce buste auquel *Pigal* travaille : ne pouvant posséder l'original , j'en aurai au moins la copie. C'est se contenter de peu lorsqu'on se souvient qu'autrefois on a possédé ce divin génie même. La jeunesse est l'âge des bonnes aventures ; quand on devient vieux et décrépît , il faut renoncer aux beaux esprits comme aux maîtresses.

Conservez - vous toujours pour éclairer encore , dans vos vieux jours , la fin de ce siècle qui se glorifie de vous posséder , et qui fait connaître le prix de ce trésor.

FÉDÉRIC.

 1770. LETTRE CLXXVIII.

D U R O I.

A Potsdam , le 26 de septembre.

IL faut convenir que , nous autres citoyens du nord de l'Allemagne , nous n'avons point d'imagination. Le P. *Bouhours* l'affure ; il faut l'en croire sur sa parole. A vous autres voyans de Paris , votre imagination vous fait trouver des rapports où nous n'aurions pas supposé les moindres liaisons. En vérité le prophète , quel qu'il soit , qui me fait l'honneur de s'amuser sur mon compte , me traite avec distinction. Ce n'est pas pour tous les êtres que les gens de cette espèce exaltent leur ame. Je me croirai un homme important ; et il ne faudra qu'une comète ou quelque éclipse qui m'honore de son attention , pour achever de me tourner la tête.

Mais tout cela n'était pas nécessaire pour rendre justice à *Voltaire* ; une ame sensible et un cœur reconnaissant suffisaient. Il est bien juste que le public lui paye le plaisir qu'il en a reçu. Aucun auteur n'a jamais eu un goût aussi perfectionné que ce grand-homme. La profane Grèce en aurait fait un dieu : on lui aurait élevé un temple. Nous ne lui érigeons qu'une

statue ; faible dédommagement de toutes les ———
 persécutions que l'envie lui a suscitées , mais 1770.
 récompense capable d'échauffer la jeunesse et
 de l'encourager à s'élever dans la carrière que
 ce grand génie a parcourue , et où d'autres
 génies peuvent trouver encore à glaner. J'ai
 aimé dès mon enfance les arts , les lettres et
 les sciences ; et lorsque je puis contribuer à
 leurs progrès , je m'y porte avec toute l'ardeur
 dont je suis capable , parce que dans ce monde
 il n'y a point de vrai bonheur sans elles. Vous
 autres qui vous trouvez à Paris dans le vesti-
 bule de leur temple , vous qui en êtes les
 desservans , vous pouvez jouir de ce bonheur
 inaltérable , pourvu que vous empêchiez l'en-
 vie et la cabale d'en approcher.

Je vous remercie de la part que vous prenez
 à cet enfant qui nous est né (1). Je souhaite
 qu'il ait les qualités qu'il doit avoir ; et que
 loin d'être le fléau de l'humanité , il en
 devienne le bienfaiteur. Sur ce je prie DIEU
 qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

(1) Le prince *Frédéric-Guillaume* , petit-neveu du roi.

1770. LETTRE CLXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 octobre.

SIRE,

Nous avons été heureux pendant quinze jours, d'*Alembert* et moi, nous avons toujours parlé de votre Majesté; c'est ce que font tous les êtres pensans, et s'il y en a dans Rome, ce n'est pas de *Ganganelli* qu'ils s'entretiennent. Je ne fais si la fanté de d'*Alembert* lui permettra d'aller en Italie; il pourrait bien se contenter cet hiver du soleil de Provence et n'étaler son éloquence sur le héros philosophe qu'aux descendans de nos anciens troubadours. Pour moi, je ne fais entendre mon filet de voix qu'aux Suisses et aux échos du lac de Genève.

J'ai été d'autant plus touché de votre dernière lettre, que j'ai osé prendre en dernier lieu votre Majesté pour mon modèle. Cette expression paraîtra d'abord un peu ridicule; car en quoi un vieux barbouilleur de papier pourrait-il tâcher d'imiter le héros du Nord? mais vous savez que les philosophes vinrent demander des règles à *Marc-Aurèle* quand il
partit

partit pour la Moravie, dont votre Majesté revient.

1770

Je voudrais pouvoir vous imiter dans votre éloquence, et dans le beau portrait que vous faites de l'empereur. Je vois à votre pinceau que c'est un maître qui a peint son disciple.

Voici en quoi consiste l'imitation à laquelle j'ai tâché d'aspirer, c'est à retirer dans les huttes de mon hameau quelques genevois échappés aux coups de fusil de leurs compatriotes, lorsque j'ai vu que votre Majesté daignait les protéger en roi dans Berlin.

Je me suis dit: Les premiers des hommes peuvent apprendre aux derniers à bien faire. J'aurais voulu établir, il y a quelques années, une autre colonie à Clèves, et je suis sûr qu'elle aurait été bien plus florissante et plus digne d'être protégée par votre Majesté; je ne me consolerai jamais de n'avoir pas exécuté ce dessein; c'était là où je devais achever ma vieillesse. Puisse votre carrière être aussi longue qu'elle est utile au monde et glorieuse à votre personne!

Je viens d'apprendre que M. le prince de *Brunsvick*, envoyé par vous à l'armée victorieuse des Russes, y est mort de maladie: C'est un héros de moins dans le monde, et c'est un double compliment de condoléance à faire à votre Majesté: il n'a qu'entrevu la vie et la

— 1770. gloire ; mais après tout , ceux qui vivent cent ans font-ils autre chose qu'entrevoir ? je n'ai fait qu'entrevoir un moment *Frédéric le grand* ; je l'admire , je lui suis attaché , je le remercie , je suis pénétré de ses bontés pour le moment qui me reste ; voilà de quoi je suis certain pour ces deux instans.

Mais pour l'éternité , cette affaire est un peu plus équivoque ; tout ce qui nous environne est l'empire du doute , et le doute est un état désagréable. Y a-t-il un Dieu tel qu'on le dit ? une ame telle qu'on l'imagine ? des relations telles qu'on les établit ? Y a-t-il quelque chose à espérer après le moment de la vie ? *Gilimer* , dépouillé de ses Etats , avait-il raison de se mettre à rire quand on le présenta devant *Justinien* ? et *Caton* , avait-il raison de se tuer de peur de voir *César* ? La gloire n'est elle qu'une illusion ? Faut-il que *Moustapha* , dans la mollesse de son harem , faisant toutes les sottises possibles , ignorant , orgueilleux et battu , soit plus heureux , s'il digère , qu'un héros philosophe qui ne digérerait pas ?

Tous les êtres font-ils égaux devant le grand Etre qui anime la nature ? en ce cas l'ame de *Ravaillac* serait à jamais égale à celle d'*Henri IV* : ou ni l'un ni l'autre n'auraient eu d'ame. Que le héros philosophe débrouille tout cela , car pour moi je n'y entends rien.

Je reste, du fond de mon chaos, pénétré de respect, de reconnaissance et d'attachement pour votre personne, et du néant de presque tout le reste. — 1770.

L E T T R E C L X X X.

D U R O I.

Potsdam, le 30 d'octobre.

UNE mitte qui végète dans le nord de l'Allemagne est un mince sujet d'entretien pour des philosophes qui discutent des mondes divers flottans dans l'espace de l'infini, du principe du mouvement et de la vie, du temps et de l'éternité, de l'esprit et de la matière, des choses possibles et de celles qui ne le sont pas. J'appréhende fort que cette mitte n'ait distrahit ces deux grands philosophes d'objets plus importans et plus dignes de les occuper. Les empereurs ainsi que les rois disparaissent dans l'immense tableau que la nature offre aux yeux des spéculateurs. Vous qui réunissez tous les genres, vous descendez quelquefois de l'empyrée : tantôt *Anaxagore*, tantôt *Triptolème*, vous quittez le portique pour l'agriculture, et vous offrez

— 1770. sur vos terres un asile aux malheureux. Je préférerais bien la colonie de Ferney dont *Voltaire* est le législateur, à celle des quakers de Philadelphie auxquels *Locke* donna des lois.

Nous avons ici des fugitifs d'une autre espèce ; ce sont des polonais qui , redoutant les déprédations, le pillage et les cruautés de leurs compatriotes, ont cherché un asile sur mes terres. Il y a plus de cent vingt familles nobles qui se sont expatriées pour attendre des temps plus tranquilles et qui leur permettent le retour chez eux. Je m'aperçois de plus en plus que les hommes se ressemblent d'un bout de notre globe à l'autre, qu'ils se persécutent et se troublent mutuellement, autant qu'il est en eux : leur félicité, leur unique ressource est en quelques bonnes ames qui les recueillent et les consolent de leurs adversités.

Vous prenez aussi part à la perte que je viens de faire à l'armée russe de mon neveu de *Brunsvick* : le temps de sa vie n'a pas été assez long pour lui laisser apercevoir ce qu'il pouvait connaître, ou ce qu'il fallait ignorer. Cependant, pour laisser quelques traces de son existence, il a ébauché un poëme épique : c'est la Conquête du Mexique par *Fernand Cortez*. L'ouvrage contient douze chants ; mais la vie lui a manqué pour le rendre moins

défectueux. S'il était possible qu'il y eût quelque chose après cette vie, il est certain qu'il en saurait à présent plus que nous tous ensemble. Mais il y a bien de l'apparence qu'il ne fait rien du tout. Un philosophe de ma connaissance, homme assez déterminé dans ses sentimens, croit que nous avons assez de degrés de probabilité pour arriver à la certitude que *post mortem nihil est*.

Il prétend que l'homme n'est pas un être double, que nous ne sommes que de la matière animée par le mouvement, et que dès que les ressorts usés se refusent à leur jeu, la machine se détruit et ses parties se dissolvent. Ce philosophe dit qu'il est bien plus difficile de parler de DIEU que de l'homme, parce que nous ne parvenons à soupçonner son existence qu'à force de conjectures, et que tout ce que notre raison peut nous fournir de moins inepte sur son sujet, est de le croire le principe intelligent de tout ce qui anime la nature. Mon philosophe est très-persuadé que cette intelligence ne s'embarasse pas plus de *Moustapha* que du *Très-Chrétien*; et que ce qui arrive aux hommes l'inquiète aussi peu que ce qui peut arriver à une taupinière de fourmis que le pied d'un voyageur écrase sans s'en apercevoir.

Mon philosophe envisage le genre animal comme un accident de la nature, comme le

— 1770. fable que les roues mettent en mouvement, quoique les roues ne soient faites que pour transporter rapidement un char. Cet étrange homme dit qu'il n'y a aucune relation entre les animaux et l'Intelligence suprême, parce que de faibles créatures ne peuvent lui nuire ni lui rendre service, que nos vices et nos vertus sont relatifs à la société, et qu'il nous suffit des peines et des récompenses que nous en recevons.

S'il y avait ici un sacré tribunal d'inquisition, j'aurais été tenté de faire griller mon philosophe pour l'édification du prochain; mais nous autres huguenots nous sommes privés de cette douce consolation : et puis le feu aurait pu gagner jusqu'à mes habits. J'ai donc, le cœur contrit de ces discours, pris le parti de lui faire des remontrances. Vous n'êtes point orthodoxe, lui ai-je dit, mon ami, les conciles généraux vous condamnent unanimement; et Dieu le père, qui a toujours les conciles dans ses culottes pour les consulter au besoin, comme le docteur *Tamponet* porte la *Somme de S^t Thomas*, s'en servira pour vous juger à la rigueur. Mon raisonneur, au lieu de se rendre à de si fortes semonces, repartit qu'il me félicitait de si bien connaître le chemin du paradis et de l'enfer, qu'il m'exhortait à dresser la carte du pays, et de

donner un itinéraire pour régler les gîtes des voyageurs, surtout pour leur annoncer de bonnes auberges. — 1770.

Voilà ce qu'on gagne à vouloir convertir les incrédules. Je les abandonne à leurs voies : c'est le cas de dire, *saute qui peut*. Pour nous, notre foi nous promet que nous irons en ligne directe en paradis. Toutefois ne vous hâtez pas d'entreprendre ce voyage : un *tiens* dans ce monde-ci vaut mieux que dix *tu l'auras* dans l'autre. Donnez des lois à votre colonie génoise, travaillez pour l'honneur du Parnasse, éclairez l'univers, envoyez-moi votre réfutation du Système de la nature, et recevez avec mes vœux ceux de tous les habitans du Nord et de ces contrées.

FÉDÉRIC.

1770.

L E T T R E C L X X X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 21 novembre.

S I R E ,

V O T R E Majesté peut être ciron ou mitte en comparaison de l'éternel Architecte des mondes , et même des divinités inférieures qu'on suppose avoir été instituées par lui , et dont on ne peut démontrer l'impossibilité ; mais en comparaison de nous autres chétifs vous avez été souvent aigle , lion et cygne. Vous n'êtes pas à présent le rat retiré dans un fromage de Hollande , qui ferme sa porte aux autres rats indigens ; vous donnez l'hospitalité aux pauvres familles polonaises persécutées ; vous devez vous connaître plus qu'aucune mitte de l'univers en toute espèce de gloire , mais celle dont vous vous couvrez à présent en vaut bien une autre.

Il est bien vrai que la plupart des hommes se ressemblent , sinon en talens , du moins en vices , quoique , après tout , il y ait une grande différence entre *Pythagore* et un suisse des petits cantons , ivre de mauvais vin. Pour le

gouvernement

gouvernement polonais , il ne ressemble à rien de ce qu'on voit ailleurs. — 1770.

Le prince de *Brunsvick* était donc aussi des vôtres ; il faisait donc des vers comme vous et le roi de la Chine. Votre Majesté peut juger si je le regrette.

J'ai autant de peur que vous qu'il ne sache rien du grand secret de la nature, tout mort qu'il est. Votre abominable homme qui est si sûr que tout meurt avec nous pourrait bien avoir raison, ainsi que l'auteur de l'*Ecclésiaste* attribué à *Salomon*, qui prêche cette opinion en vingt endroits, ainsi que *César* et *Cicéron*, qui le déclarent en plein sénat, ainsi que l'auteur de la *Troade*, qui le disait sur le théâtre à quarante ou cinquante mille romains, ainsi que le pensent tant de méchantes gens aujourd'hui, ainsi qu'on semble le prouver quand on dort d'un profond sommeil, ou quand on tombe en léthargie.

Je ne fais pas ce que pense *Moustapha* sur cette affaire, je pense qu'il ne pense pas, et qu'il vit à la façon de quelques *Moustaphas* de son espèce. Pour l'impératrice de Russie et la reine de Suède votre sœur, le roi de Pologne, le prince *Gustave*, &c. j'imagine que je fais ce qu'ils pensent. Vous m'avez flatté aussi que l'empereur était dans la voie de perdition ; voilà une bonne recrue pour

— 1770. la philosophie. C'est dommage que bientôt il n'y ait plus d'enfer ni de paradis : c'était un objet intéressant ; bientôt on fera réduit à aimer DIEU pour lui-même , sans crainte et sans espérance , comme on aime une vérité mathématique : mais cet amour-là n'est pas de la plus grande véhémence ; on aime froidement la vérité.

Au surplus , votre abominable homme n'a point de démonstration , il n'a que les plus extrêmes probabilités ; il faudrait consulter *Ganganelli* , on dit qu'il est bon théologien ; si cela est , les apparences font qu'il n'est pas un parfait chrétien ; mais le madré ne dira pas son secret ; il fait son pot à part , comme le difait le marquis d'*Argenson* d'un des rois de l'Europe.

S'il n'y a rien de démontré qu'en mathématique , foyez bien persuadé , Sire , que de toutes les vérités probables la plus sûre est que votre gloire ira à l'immortalité , et que mon respectueux attachement pour vous ne finira que quand mon pauvre et chétif être subira la loi qui attend les plus grands rois , comme les plus petits velches.

L E T T R E C L X X X I I.

 1770.

D U R O I.

A Potsdam , le 4 décembre.

J E vous suis obligé des beaux vers annexés à votre lettre. J'ai lu le poëme de notre confrère le chinois , qui n'est pas dans ce qu'on appelle le goût européen , mais qui peut plaire à Pékin.

Un vaisseau revenu depuis peu de la Chine à Embden , a apporté une lettre en vers de cet empereur , et comme on fait que j'aime la poésie , on me l'a envoyée. La grande difficulté a été de la faire traduire : mais nous avons heureusement été secondés par le fameux professeur *Arnulphius Enserius Quadrazius*. Il ne s'est pas contenté de la mettre en prose , parce qu'il est d'opinion que les vers ne doivent être traduits qu'en vers. Vous verrez vous-même cette pièce , et vous pourrez la placer dans votre bibliothèque chinoise. Quoique notre grave professeur s'excuse sur la difficulté de la traduction , il ne compte pour rien quelques solécismes qui lui sont échappés , quelques mauvaises rimes qu'on ne doit point

— envisager comme défectueuses lorsqu'on tra-
1770. duit l'ouvrage d'un empereur.

Vous verrez ce que l'on pense en Chine des succès des Russes et de leurs victoires. Cependant je puis vous assurer que nos nouvelles de Constantinople ne font aucune mention de votre prétendu foudan d'Egypte; et je prends ce qu'on en débite pour un conte ajusté et mis en roman par le gazetier. Vous qui avez de tout temps déclamé contre la guerre, voudriez-vous perpétuer celle-ci? Ne savez-vous pas que ce *Mouftapha* avec sa pipe est allié des Velches et de *Choiseul*, qui a fait partir en hâte un détachement d'officiers de génie et d'artillerie pour fortifier les Dardanelles? Ne savez-vous pas que s'il n'y avait un grand turc, le temple de Jérusalem serait rebâti, qu'il n'y aurait plus de férail, plus de mamamouchi, plus d'ablutions, et que de certaines puissances voisines de Belgrade s'intéressent vivement à l'Alcoran? et qu'enfin, quelque brillante que soit la guerre, la paix lui est toujours préférable?

Je salue l'original de certaine statue, et le recommande à *Apollon*, dieu de la santé, ainsi qu'à *Minerve*, pour veiller à sa conservation.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXXIII.

1770.

D U R O I.

A Potsdam, le 12 décembre.

LE damné de philosophe contre lequel vous êtes en colère, ne se contente pas de raisonner à perte de vue, il se met à rêver, et il veut que je vous envoie ses rêveries. Pour me débarrasser de ses importunités, j'ai été obligé de me conformer à ses volontés. Voici ses fariboles que je joins à ma lettre. Ne m'accusez pas d'indiscrétion. Si ce fatras vous ennuie, rangez-le dans la catégorie de Barbebleue et des Mille et une, &c. Je lui ai conseillé, pour le corriger de son goût pour l'imagination, d'étudier la géométrie transcendante qui desséchera son cerveau de ce qu'il a de trop poétique, et le rendra le digne confrère de tous nos graves philosophes tudesques et professeurs en *us*. Peut-être que cette géométrie lui démontrera qu'il a une ame : la plupart de ceux qui le croient, n'y ont jamais pensé. Je ne crois pas, comme vous le dites, que *Moustapha* ni bien d'autres s'en inquiètent. Il n'y a que ceux qui suivent le sens de la sentence grecque, *connais-toi toi-même*, qui

 1770. veulent favoir ce qu'ils font , et qui , à mesure qu'ils avancent en connoiffances , font obligés d'oublier ce qu'ils avaient cru favoir.

Le grand cordelier de Saint-Pierre me parait un homme qui fait à quoi s'en tenir ; mais il est payé pour ne pas révéler les secrets de l'Eglise , et je parierais qu'il s'embarrasserait beaucoup plus d'Avignon que de la Jérusalem céleste. Pour moi , je m'avertis d'être discret , et de ne pas importuner un homme auquel il faut se faire conscience de dérober un moment. Ses momens font si bien employés , que je lui en fouhaite beaucoup , et qu'il puisse durer autant que sa statue. *Vale.*

FÉDÉRIC

LETTRE CLXXXIV.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 décembre.

EN vérité , ce roi de la Chine écrit de jolies lettres ; mon Dieu , comme son style s'est perfectionné depuis son éloge de Moukden ! Qu'il rend bien justice à ce saint flibustier juif , nommé *David* , et à nos badauds de Paris ! Je soupçonne sa majesté *Kienlong* de n'avoir chez lui aucun mandarin qui l'entende , et de chanter , comme *Orphée* , devant de beaux lions , de courageux léopards , des loups bien disciplinés , des faucons bien dressés. J'allai autrefois à la cour du roi ; je fus émerveillé de son armée , mais cent fois plus de sa personne ; et je vous assure , Sire , que je n'ai jamais fait de soupers plus agréables que ceux où *Kienlong le grand* daignait m'admettre. Je vous jure que je prenais la liberté de l'aimer autant qu'il me forçait à l'admirer ; et sans un lapon qui me calomnia , je n'aurais jamais imaginé d'autre bonheur que de rester à Pékin.

Il est vrai que j'ai fait une très-grande fortune dans l'Occident ; et quoiqu'un abbé *Terray* m'en ait escamoté la plus grande partie (ce qui

— 1770. ne me ferait point arrivé à Pékin), il m'en reste assez pour être plus heureux que je ne mérite; cependant jeregrette toujours *Kienlong*, que je regarde comme le plus grand-homme des deux hémisphères. Comme il parle parfaitement le français, qu'il n'a pourtant point appris des révérends pères jésuites; comme il écrit dans cette langue avec plus de grâces et d'énergie que les trois quarts de nos académiciens, j'ai pris la liberté de lui adresser par le coche trois livres nouveaux, avec cette adresse, AU ROI; car il n'y en a pas deux, à ce que l'on dit; et on parlera peu du sultan et du mogol d'aujourd'hui. On a écrit sur l'adresse: Pour être mis à la poste, dès que le paquet fera dans ses Etats. C'est un tribut payé à la bibliothèque du *Sans-souci* de la Chine: je ne crois pas ce tribut digne de sa Majesté, mais c'est la cuisse de cigale que ne dédaigna pas le grand *Yhao*.

Sa Majesté est voisine de ma grande souveraine russe. Je suis toujours fâché qu'ils n'aient pu s'ajuster pour donner congé à *Moustapha*; je suis encore dans l'erreur sur *Ali-Bey*: elle-même y est aussi. Pourquoi n'a-t-elle pas envoyé quelque juif sur les lieux s'informer de la vérité? Les Juifs ont toujours aimé l'Égypte, quoi qu'en dise leur impertinente histoire.

Je savais très-bien ce que fesaient des ingénieurs sans génie, et j'en étais très-affligé. Je trouve tout cela aussi mal entendu que les croisades : il me semble qu'on pouvait s'entendre, et qu'il y avait de beaux coups à faire. 1770.

J'ai bien peur que les Velches et même les Ibères n'échouent. Leurs entreprises, depuis long-temps, n'ont abouti qu'à nous ruiner.

Je frappe trois fois la terre de mon front devant votre trône du Pégu, voisin du trône de la Chine.

L E T T R E C L X X X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

Ferney, 11 janvier.

A l'auguste prophète de la nouvelle loi.

GRAND prophète, vous ressemblez à vos devanciers envoyés du Très-haut : vous faites des miracles. Je vous dois réellement la vie. J'étais mourant au milieu de mes neiges helvétiques, lorsqu'on m'apporta votre sacrée vision. A mesure que je lisais, ma tête se 1771.

— 1771. débarrassait, mon sang circulait, mon ame
renaissait; dès la seconde page je repris mes
forces, et par un singulier effet de cette
médecine céleste, elle me rendit l'appétit en
me dégoûtant de tous les autres alimens.

L'Eternel ordonna autrefois à votre prédé-
cesseur *Ezéchiël* de manger un livre de parche-
min; j'aurais bien volontiers mangé votre
papier, si je n'avais cent fois mieux aimé le
relire. Oui, vous êtes le seul envoyé de
Jéhova, puisque vous êtes le seul qui ayez dit
la vérité en vous moquant de tous vos con-
frères; aussi *Jéhova* vous a béni en affermis-
sant votre trône, en taillant votre plume,
et en illuminant votre ame.

Voici comme le Seigneur a parlé :

C'est lui dont j'ai prédit : il aplanira les
hauts, il comblera les bas; le voilà qui vient:
il apprend aux enfans des hommes qu'on peut
être valeureux et clément, grand et simple,
éloquent et poète : car c'est moi qui lui appris
toutes ces choses. Je l'illuminai quand il vint
au monde, afin qu'il me fît connaître tel que
je suis, et non pas tel que les fots enfans
des hommes m'ont peint. Car je prends tous
les globes de l'univers à témoin que moi, leur
formateur, je n'ai jamais été ni fessé ni pendu
dans ce petit globule de la terre; que je n'ai
jamais inspiré aucun juif, ni couronné aucun

pape ; mais que j'ai envoyé , dans la plénitude des temps , mon serviteur *Frédéric* ,
 lequel ne s'appelle pas mon oint , car il n'est pas oint ; mais il est mon fils et mon image ,
 et je lui ai dit : Mon fils , ce n'est pas assez d'avoir fait de tes ennemis l'escabeau de tes pieds et d'avoir donné des lois à ton pays , il faut encore que tu chasses pour jamais la superstition de ce globe. 1771.

Et le *grand Frédéric* a répondu à *Jéhova* : Je l'ai chassé de mon cœur ce monstre de la superstition , et du cœur de tout ce qui m'environne ; mais , mon père , vous avez arrangé ce monde de manière que je ne puis faire le bien que chez moi , et même encore avec un peu de peine.

Comment voulez-vous que je donne du sens commun aux peuples de Rome de Naples et de Madrid ? *Jéhova* alors a dit : Tes exemples et tes leçons suffiront ; donnes-en longtemps , mon fils , et je ferai croître ces germes qui produiront leur fruit en leur temps.

Et le grand prophète a répondu : O *Jéhova* , vous êtes bien puissant , mais je vous défie de rendre tous les hommes raisonnables. Croyez-moi , contentez-vous d'un petit nombre d'élus : vous n'aurez jamais que cela pour votre partage.

 1771. LETTRE CLXXXVI.

D U R O I.

A Berlin, le 29 de janvier.

EN lisant votre lettre, j'ai cru que la correspondance d'*Ovide* avec le roi *Cotys* continuait encore, si je n'avais vu le nom de *Voltaire* au bas de cette lettre. Elle ne diffère de celle du poëte latin qu'en ce qu'*Ovide* eut la complaisance de composer des vers en langue thrace, au lieu que vos vers sont dans votre langue naturelle.

J'ai reçu en même temps ces Questions encyclopédiques qu'on pourrait appeler à plus juste titre Instructions encyclopédiques. Cet ouvrage est plein de choses. Quelle variété! que de connaissances, de profondeur! et quel art pour traiter tant de sujets avec le même agrément! Si je me servais du style précieux, je pourrais dire qu'entre vos mains tout se convertit en or.

Je vous dois encore des remercimens au nom des militaires pour le détail que vous donnez des évolutions d'un bataillon. Quoique je vous connusse grand littérateur, grand phi-

lofophe , grand poëte , je ne favais pas que vous joigniffiez à tant de talens les connoiffances d'un grand capitaine. Les règles que vous donnez de la tactique font une marque certaine que vous jugez cette fièvre intermittente des rois , la guerre , moins dangereufe que de certains auteurs ne la repréfentent. — 1771.

Mais quelle circonfpection édifiante dans les articles qui regardent la foi ! Vos protégés les *Pediculofos* en auront été ravis ; la forbonnè vous aggrégera à fon corps ; le *très-chrétien* (s'il lit) bénira le ciel d'avoir un gentilhomme auffi orthodoxe ; et l'évêque d'Orléans vous affignera une place auprès d'*Abraham* , d'*Isaac* et de *Jacob*. A coup sûr vos reliques feront des miracles , et l'*Inf...* célébrera fon triomphe.

Où donc eft l'esprit philofophique du dix-huitième fiècle , fi les philofophes , par ménagement pour leurs lecteurs , ofent à peine leur laiffer entrevoir la vérité ? Il faut avouer que l'auteur du *Syftème de la nature* a trop impudemment caffé les vitres , Ce livre a fait beaucoup de mal : il a rendu là philofophie odieufe par de certaines conféquences qu'il tire de fes principes. Et peut-être à présent faut-il de la douceur et du ménagement pour réconcilier avec la philofophie les efprits que cet auteur avait effarouchés et révoltés.

— 1771. Il est certain qu'à Pétersbourg on se scandalise moins qu'à Paris, et que la vérité n'est point rejetée du trône de votre souveraine, comme elle l'est chez le vulgaire de nos princes. Mon frère *Henri* se trouve actuellement à la cour de cette princesse. Il ne cesse d'admirer les grands établissemens qu'elle a faits, et les soins qu'elle se donne de dégrasser, d'élever et d'éclairer ses sujets.

Je ne fais ce que vos ingénieurs sans génie ont fait aux Dardanelles : ils sont peut-être cause de l'exil de *Choiseul*. A l'exception du cardinal de *Fleuri*, *Choiseul* a tenu plus longtemps qu'aucun autre ministre de *Louis XV*. Lorsqu'il était ambassadeur à Rome, *Benoît XIV* le définissait un fou qui avait bien de l'esprit. On dit que les parlemens et la noblesse le regrettent et le comparent à *Richelieu* : en revanche, ses ennemis disent que c'était un boute-feu qui aurait embrasé l'Europe. Pour moi, je laisse raisonner tout le monde. *Choiseul* n'a pu me faire ni bien ni mal : je ne l'ai point connu ; et je me repose sur les grandes lumières de votre monarque pour le choix et le renvoi de ses ministres et de ses maîtresses. Je ne me mêle que de mes affaires et du carnaval qui dure encore.

Nous avons un bon opéra ; et, à l'exception d'une seule actrice, mauvaise comédie. Vos

histrions velches se vouent tous à l'opéra-
comique ; et des platitudes mises en musique 1771.
font chantées par des voix qui hurlent et
détonnent à donner des convulsions aux
assistans. Durant les beaux jours du siècle de
Louis XIV, ce spectacle n'aurait pas fait for-
tune. Il passe pour bon dans ce siècle de
petiteffes, où le génie est aussi rare que le
bon sens ; où la médiocrité en tout genre
annonce le mauvais goût qui probablement
replongera l'Europe dans une espèce de bar-
barie dont une foule de grands-hommes
l'avait tirée.

Tant que nous conserverons *Voltaire*, il n'y
aura rien à craindre ; lui seul est l'*Atlas* qui
soutient par ses forces cet édifice ruineux.
Son tombeau sera celui du bon goût et des
lettres. Vivez donc, vivez, et rajeunissez,
s'il est possible : ce sont les vœux de toutes
les personnes qui s'intéressent à la belle litté-
rature, et principalement les miens.

FÉDÉRIC.

 1771. LETTRE CLXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 février.

SIRE,

TANDIS que vos bontés me donnent les louanges qui me font si légitimement dues sur mon orthodoxie et sur mon tendre amour pour la religion catholique, apostolique et romaine, j'ai bien peur que mon zèle ardent ne soit pas approuvé par les principaux membres de notre sanhédrin infailible. Ils prétendent que je me mets à genoux devant eux pour leur donner des croquignoles, et que je les rends ridicules avec tout le respect possible. J'ai beau leur citer la belle préface d'un grand-homme, qui est au-devant d'une histoire de l'Eglise très-édifiante, ils ne reçoivent point mon excuse; ils disent que ce qui est très-bon dans le vainqueur de Rosback et de Lissa, n'est pas tolérable dans un pauvre diable qui n'a qu'une chaumière entre un lac et une montagne, et que, quand je ferais sur la montagne du Thabor en habits blancs, je ne viendrais pas à bout de leur ôter la

pourpre

pourpre dont ils font revêtus. Nous connaissons, disent-ils, vos mauvais sentimens et vos mauvaises plaifanteries. Vous ne vous êtes pas contenté de fervir un hérétique, vous vous êtes attaché depuis peu à une schismatique; et si on vous en croyait, le pouvoir du pape et celui du grand turc feraient bientôt refferrés dans des bornes fort étroites. 1771.

Vous ne croyez point aux miracles, mais sachez que nous en fefons. C'en est déjà un fort grand que nous ayons engagé votre héros hérétique à protéger les jéfuites.

C'en est un plus grand encore, que notre nonce en Pologne ait déterminé les Mahométans à faire la guerre à l'empire chrétien de Ruffie; ce nonce, en cas de befoin, aurait béni l'étendard du grand prophète *Mahomet*. Si les Turcs ont toujours été battus, ce n'est pas notre faute, nous avons toujours prié DIEU pour eux.

On nous rendra peut-être bientôt Avignon, malgré tous vos quolibets; nous rentrerons dans Bénévent, et nous aurons toujours un temporel très-royal pour reffembler à JESUS-CHRIST notre Sauveur, qui n'avait pas où reposer sa tête. Tâchez de régler la vôtre qui radote, et recevez notre malédiction fous l'anneau du pêcheur.

Corresp. du roi de P... &c. Tome III. * E e

— 1771. Voilà, Sire, comme on me traite, et je n'ai pas un mot à répliquer. Si je suis excommunié, j'en appellerai à mon héros, à *Julien*, à *Marc-Aurèle* ses devanciers, et j'espère que leurs aigles ou romaines ou prussiennes (c'est la même chose) me couvriront de leurs ailes. Je me mets sous leur protection dans ce monde, en attendant que je sois damné dans l'autre.

J'ai envoyé un petit paquet à monseigneur le prince royal, je ne fais s'il l'a reçu.

Je me mets aux pieds de mon héros avec autant de respect que d'attachement.

Le vieux malade du mont Jura.

LET T R E C L X X X V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, premier mars.

S I R E ,

IL n'est pas juste que je vous cite comme un de nos grands auteurs sans vous soumettre l'ouvrage dans lequel je prends cette liberté: j'envoie donc à votre Majesté l'épître contre *Moustapha*. Je suis toujours acharné contre *Moustapha* et *Fréron*. L'un étant un infidelle,

je suis sûr de faire mon salut en lui disant des injures ; et l'autre étant un sot et un très-mauvais écrivain, il est de plein droit un de mes justiciables. — 1771.

Il n'y a rien à mon gré de si étonnant, depuis les aventures de Rosback et de Lissa, que de voir mon impératrice envoyer du fond du Nord quatre flottes aux Dardanelles. Si *Annibal* avait entendu parler d'une pareille entreprise, il aurait compté son voyage des Alpes pour bien peu de chose.

Je haïrai toujours les Turcs oppresseurs de la Grèce, quoiqu'ils m'aient demandé depuis peu des montres de ma colonie. Quels plats barbares ! Il y a soixante ans qu'on leur envoie des montres de Genève, et ils n'ont pas su encore en faire : ils ne savent pas même les régler.

Je suis toujours très-fâché que votre Majesté, et l'empereur et les Vénitiens ne se soient pas entendus avec mon impératrice pour chasser ces vilains Turcs de l'Europe : c'eût été la besogne d'une seule campagne ; vous auriez partagé chacun également. C'est un axiome de géométrie qu'ajoutant choses égales à choses égales, les tous sont égaux ; ainsi vous seriez demeurés précisément dans la situation où vous êtes.

Je persiste toujours à croire que cette guerre

— 1771. était bien plus raisonnable que celle de 1756, qui n'avait pas le sens commun ; mais je laisse là ma politique qui n'en a pas davantage, pour dire à votre Majesté que j'espère faire ma cour après pâques dans mon hermitage aux princes de Suède vos neveux, dont tout Paris est enchanté. On parle beaucoup plus d'eux que du parlement. Deux princes aimables font toujours plus d'effet que cent quatre-vingts pédans en robe :

On m'a dit que d'*Argens* est mort : j'en suis très-fâché ; c'était un impie très-utile à la bonne cause, malgré tout son bavardage.

A propos de la bonne cause, je me mets toujours à vos pieds et sous votre protection. On me reprochera peut-être de n'être pas plus attaché à *Ganganelli* qu'à *Moustapha* ; je répondrai que je le suis à *Frédéric le grand* et à *Catherine la surprenante*.

Daignez, Sire, me conserver vos bontés pour le temps qui me reste encore à faire de mauvais vers en ce monde.

Le vieux hermite des Alpes.

L E T T R E C L X X X I X.

1771.

D U R O I.

A Potsdam , le 28 de mars.

J'AI eu le plaisir de recevoir deux de vos lettres. L'apparition que le roi de Suède a faite chez nous , m'a empêché de vous répondre plutôt.

J'avais donc deviné que ce beau testament n'était pas de vous. On vous a fait le même honneur qu'au cardinal de *Richelieu* , au cardinal *Alberoni* , au maréchal de *Bellisle* , &c. de tester en votre nom. Je disais à quelqu'un qui me parlait de ce testament, que c'était une œuvre de ténèbres , que l'on n'y reconnaissait ni votre style , ni les bienfécances que vous savez si supérieurement observer en écrivant pour le public : cependant bien du monde qui n'a pas le tact assez fin , s'y est trompé ; et je crois qu'il ne ferait pas mal de le défabuser.

J'ai donc vu ce roi de Suède qui est un prince très-instruit , d'une douceur charmante, et très-aimable dans la société. Il aura été charmé , sans doute , de recevoir vos vers ; et j'ai vu avec plaisir que vous vous souveniez

—
1771. encore de moi. Le roi de Suède nous a parlé beaucoup des nouveaux arrangemens qu'on prenait en France , de la réforme de l'ancien parlement , et de la création d'un nouveau. Pour moi , qui trouve assez de matières à m'occuper chez moi , je n'envifage qu'en gros ce qui fe fait ailleurs. Je ne puis juger des opérations étrangères qu'avec circonfpection , parce qu'il faudrait plus approfondir les matières que je ne le puis pour en décider.

On dit que le chancelier eft un homme de génie et d'un mérite diftingué : d'où je conclus qu'il aura pris les mefures les plus juftes dans la fituation actuelle des chofes , pour s'arranger de la manière la plus avantageufe et la plus utile au bien de l'Etat. Cependant , quoi qu'on faffe en France , les Velches crient , critiquent , fe plaignent et fe confolent par quelque chanfon maligne , ou quelques épigrammes fatiriques. Lorsque le cardinal *Mazarin* , durant fon miniftère , fe fait quelque innovation , il demandait fi à Paris on chantait la *canzonetta*. Si on lui difait que oui , il était content.

Il en eft prefque de même par-tout. Peu d'hommes raifonnent , et tous veulent décider.

Nous avons eu ici en peu de temps une foule d'étrangers. *Alexis Orlof* , à fon retour de Pétersbourg , a paffé chez nous pour fe

rendre sur sa flotte à Livourne : il m'a donné —
 une pièce assez curieuse que je vous envoie. 1774.
 Je ne fais comment il se l'est procurée ; le
 contenu en est singulier : peut-être vous amu-
 sera-t-elle.

Oh ! pour la guerre , monsieur de *Voltaire* ,
 il n'en est pas question. Messieurs les ency-
 clopédistes m'ont régénéré. Ils ont tant crié
 contre ces bourreaux mercenaires , qui chan-
 gent l'Europe en un théâtre de carnage , que
 je me garderai bien à l'avenir d'encourir leurs
 censures. Je ne fais si la cour de Vienne les
 craint autant que je les respecte ; mais j'ose
 croire toutefois qu'elle mesurera ses démar-
 ches.

Ce qui paraît souvent en politique le plus
 vraisemblable , l'est le moins. Nous sommes
 comme des aveugles , nous allons à tâtons ;
 et nous ne sommes pas aussi adroits que les
 quinze-vingts qui connaissent , à ne s'y pas
 tromper , les rues et les carrefours de Paris.
 Ce qu'on appelle l'art conjectural , n'en est
 pas un : c'est un jeu de hasard où le plus
 habile peut perdre comme le plus ignorant.

Après le départ du comte *Orlof* , nous
 avons eu l'apparition d'un comte autrichien
 qui , lorsque j'allai me rendre en Moravie
 chez l'empereur , m'a donné les fêtes les
 plus galantes. Ces fêtes ont donné lieu aux

— vers que je vous envoie : elles y sont décrites
 1771. avec vérité. Je n'ai pas négligé d'y crayonner
 le caractère du comte *Hoditz*, qui se trouve
 peint d'après nature.

Votre impératrice en a donné de plus
 superbes à mon frère *Henri*. Je ne crois pas
 qu'on puisse la surpasser en ce genre : des
 illuminations durant un chemin de quatre
 milles d'Allemagne, des feux d'artifices qui
 surpassent tout ce qui nous est connu, selon
 les descriptions qu'on m'en a faites, des
 bals de trois mille personnes ; et surtout l'affa-
 bilité et les grâces que votre souveraine a
 répandues comme un assaisonnement à toutes
 ces fêtes, en ont beaucoup relevé l'éclat.

A mon âge, les seules fêtes qui me con-
 viennent sont les bons livres. Vous qui en
 êtes le grand fabricant, vous répandez encore
 quelque sérénité sur le déclin de mes jours.
 Vous ne vous devez donc pas étonner que je
 m'intéresse, autant que je le fais, à la conser-
 vation du patriarche de Ferney, auquel soit
 honneur et gloire, par tous les siècles des
 siècles. Ainsi soit-il.

FÉDÉRIC.

LETTRE

D U R O I.

A Potsdam, le 16 de mars.

IL y a long-temps que je vous aurais répondu si je n'en avais été empêché par le retour de mon frère *Henri* qui revient de Russie. Plein de ce qu'il y a vu digne d'admiration, il ne cesse de m'en entretenir : il a vu votre souveraine ; il a été à portée d'applaudir à ses qualités qui la rendent si digne du trône qu'elle occupe, et à ces qualités sociables qui s'allient si rarement avec la morgue et la grandeur des souverains.

Mon frère a poussé par curiosité jusqu'à Moscou ; et par-tout il a vu les traces des grands établissemens par lesquels le génie bienfaisant de l'impératrice se manifeste. Je n'entre point dans des détails qui seraient immenses, et qui demandent pour les décrire une plume plus exercée que la mienne. Voilà pour m'excuser de ma lenteur. J'en viens à présent à vos lettres.

Voyez la différence qui est entre nous : moi, avorton de philosophe, quand mon

— esprit s'exalte, il ne produit que des rêves :
 1771. vous, grand-prêtre d'*Apollon*, c'est ce Dieu même qui vous remplit, et qui vous inspire ce divin enthousiasme qui nous charme et nous transporte. Je me garde donc bien de lutter contre vous ; je crains le sort d'un certain *Israël* qui, s'étant compromis contre un ange, en eut une hanche démise.

Je viens à vos Questions encyclopédiques, et j'avoue qu'un auteur qui écrit pour le public ne saurait assez le respecter, même dans ses faiblesses. Je n'approuve point l'auteur de la préface de *Fleury* abrégé : il s'exprime avec trop de hardiesse, il avance des propositions qui peuvent choquer les âmes pieuses ; et cela n'est pas bien. Ce n'est qu'à force de réflexions et de raisonnemens que l'erreur se filtre, et se sépare de la vérité : peu de personnes donnent leur temps à un examen aussi pénible, et qui demande une attention suivie. Avec quelque clarté qu'on leur expose leurs erreurs, ils pensent qu'on les veut séduire ; et en abhorrant les vérités qu'on leur expose, ils détestent l'auteur qui les annonce.

J'approuve donc fort la méthode de donner des nazardes à l'*inf*... en la comblant de politesses.

Mais voici une histoire dont le protecteur

des capucins pourra régaler son saint et puant troupeau.

1771.

Les Russes ont voulu assiéger le petit fort de Czenstokova défendu par les confédérés : on y garde , comme vous savez , une image de la sainte et immaculée reine du ciel. Les confédérés , dans leur détresse , s'adressèrent à elle pour implorer son divin appui : la Vierge leur fit un signe de tête , et leur dit de s'en rapporter à elle. Déjà les Russes se préparaient pour l'assaut : ils s'étaient pourvus de longues échelles avec lesquelles ils avançaient la nuit pour escalader cette bicoque. La Vierge les aperçoit , appelle son fils , et lui dit : Mon enfant , ressouviens-toi de ton premier métier ; il est temps d'en faire usage pour sauver ces confédérés orthodoxes.

Le petit JESUS se charge d'une scie , part avec sa mère ; et tandis que les Russes avancent , il leur coupe lestement quelques barres de leurs échelles ; puis en riant il retourne par les airs avec sa mère à Czenstokova , et il rentre avec elle dans sa niche.

Les Russes cependant appuient leurs échelles aux bastions ; jamais ils ne purent y monter , tant les échelles étaient raccourcies. Les schismatiques furent obligés de se retirer. Les orthodoxes entonnèrent le *Te Deum* ; et depuis ce miracle la garde-robe de notre sainte mère

— et son cabinet de curiosités augmentent à vue
1771. d'œil par les trésors qui se versent, et que
le zèle des ames pieuses augmente en
abondance.

J'espère que vos capucins feront une fête
en apprenant ce beau miracle, et qu'ils ne
manqueront point de l'ajouter à ceux de la
légende, qui de long-temps n'aura été si bien
recrutée.

Le pauvre *Isaac* est allé trouver son père
Abraham en paradis ; son frère d'*Eguille*, qui
est dévot, l'avait lesté pour ce voyage ; et
l'*inf...* s'érige des trophées.

Qu'on ne vous en érige pas de long-temps :
votre corps peut être âgé, mais votre esprit
est encore jeune ; et cet esprit fera encore
aller le reste. Je le souhaite pour les intérêts
du Parnasse, pour ceux de la raison, et pour
ma propre satisfaction. Sur quoi je prie le
grand Dieu de la médecine, votre protec-
teur, le divin *Apollon*, de vous avoir en sa
sainte et digne garde.

F É D É R I C.

D U R O I.

Le 19 de mars.

QUELS agrémens , quel feu tu possèdes encore !
 Le couchant de tes jours surpasse leur aurore.
 Quand l'âge injurieux mine et glace nos sens ,
 Nous perdons les plaisirs , les grâces , les talens :
 Mais l'âge a respecté ta voix douce et légère ;
 Pour le malheur des fots il fit grâce à Voltaire.

Ce petit compliment vous est dû ; ou pour mieux dire , c'est une merveille qui étonne l'Europe ; ce fera un problème que la postérité aura peine à résoudre , que *Voltaire*, chargé de jours et d'années , a plus de feu , de gaieté , de génie , que cette foule de jeunes poètes dont votre patrie abonde.

Votre impératrice fera , sans doute , flattée de l'épître que vous lui adressez. Il est constant que ce sont des vérités ; mais il n'est donné qu'à vous de les rendre avec autant de grâces. J'ai été fort surpris de me voir cité dans vos vers : certes , je ne présumais pas de devenir un auteur grave (1). Mon amour

(1) Voyez l'Epître à l'impératrice de Russie.

— propre vous en fait ses complimens. J'aurai
1771. bonne opinion de mes rapsodies tant que je
les verrai enchâssées dans les cadres que vous
leur favez si bien faire.

J'en viens à ce *Moustapha* que je n'aime pas plus que de raison ; je ne m'oppose point à toutes les prétentions que vous pouvez former à son sérail ; je crois même que , Constantinople pris , votre impératrice pourra vous faire la galanterie de transporter le harem de Stamboul à Ferney pour votre usage. Il paraît cependant qu'il ferait plus digne de ma chère alliée de donner la paix à l'Europe que d'allumer un embrasement général. Sans doute que cette paix se fera , que *Moustapha* en payera la façon : et la Grèce deviendra ce qu'elle pourra.

On se dit à l'oreille que la France a suscité ces troubles. On impute cette imprudente levée de boucliers des Ottomans aux intrigues d'un ministre disgracié , homme de génie , mais d'un esprit inquiet , qui croyait qu'en divisant et troublant l'Europe , il maintiendrait plus long-temps la France tranquille. Vous qui êtes l'ami de ce ministre , vous saurez ce qu'il en faut croire.

Le bruit court que vous rendrez Avignon au vice-dieu des sept montagnes : un tel trait de générosité est rare chez les souverains.

Ganganelli en rira sous cape, et dira en lui-même : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point.* Et cela arrive dans ce siècle philosophique, dans ce dix-huitième siècle! 1771.

Après cela, messieurs les philosophes, évertuez-vous bien, combattez l'erreur, entassez argumens sur argumens pour détruire l'*Inf...*; vous n'empêcherez jamais que les ames faibles ne l'emportent en nombre sur les ames fortes : chassez les préjugés par la porte, ils rentreront par la fenêtre. Un bigot à la tête d'un Etat, ou bien un ambitieux que son intérêt lie à celui de l'Eglise, renversera en un jour ce que vingt ans de vos travaux ont élevé à peine.

Mais quel bavardage ! je réponds au jeune *Voltaire* en style de vieillard : quand il badine, je raisonne ; quand il s'égayé, je disserte. Sans doute, *Bouhours* avait raison : mes chers compatriotes et moi, nous n'avons que ce gros bon sens qui trotte par les rues. Ma faible chandelle s'éteint, et ce soupçon d'imagination, dont je n'eus qu'une faible dose, m'abandonne ; ma gaieté me quitte, ma vivacité se perd. Conservez long-temps la vôtre : puissiez-vous, comme le bon homme *Saint-Aulaire*, faire des vers à cent ans, et moi les lire ! c'est ce que je prie *Apollon* de vous accorder.

— 1771. Les princes de Suède n'iront point à Ferney; l'aîné est devenu roi, et se hâte d'occuper le trône que la mort de son père lui laisse. Pour le pauvre d'*Argens*, il a cessé de parler, de penser et d'écrire. C'est mon maréchal des logis; il est allé me préparer une demeure dans le pays des rêves-creux, où probablement nous nous rassemblerons tous.

F É D É R I C.

L E T T R E C X C I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 5 avril.

S I R E,

O N a dit que j'étais tombé en jeunesse, mais on n'a pas encore dit que je fusse tombé en enfance. Mes parens me feraient certainement interdire, et on me déclarerait incapable de tefler, si j'avais fait le testament ridicule qu'on m'attribue. Le bon goût de votre Majesté n'y a pas été trompé; vous avez bien senti qu'il était impossible qu'un homme de mon âge parlât ainsi de lui-même. Cette impertinence est d'un avocat de Paris, nommé *Marchand*, qui régale tous les mois le public

d'un ouvrage dans ce goût. Je ne le mettrai certainement pas dans mon testament; il peut compter qu'il n'aura rien de moi pour sa peine. Je puis assurer votre Majesté que mes dernières volontés sont absolument différentes de celles qu'on me prête. Je ne crains point la mort qui s'approche de moi à grands pas, et qui s'est déjà emparée de mes yeux, de mes dents et de mes oreilles; mais j'ai une aversion invincible pour la manière dont on meurt dans notre sainte religion catholique, apostolique et romaine. Il me paraît extrêmement ridicule de se faire huiler pour aller dans l'autre monde, comme on fait graisser l'effieu de son carrosse en voyage. Cette sottise et tout ce qui s'en suit me répugne si fort, que je suis tenté de me faire porter à Neuchâtel pour avoir le plaisir de mourir chez vous: il eût été plus doux d'y vivre.

Je viens de recevoir une lettre dont monseigneur le prince royal m'honore; il pense bien sensément, et paraît très-digne d'être votre neveu. Jamais il n'y eut tant d'esprit dans le Nord, depuis le soixante et unième degré jusqu'au cinquante-deux et demi. Il n'y a, ce me semble, que les confédérés de Pologne à qui on puisse reprocher de se servir, pour leur malheur, de la sorte d'esprit qu'ils ont.

— On dit qu'*Ali-Bey* en a beaucoup ; et autant
1771. que d'ambition. Il court actuellement de
mauvais bruits sur sa personne. Pour votre
amie l'étoile du Nord, elle acquiert tous les
jours un nouvel éclat ; il n'y a que votre
étoile qui marche à côté de la sienne. Pour
le croissant de *Mouftapha*, je le crois plus
obscurci que jamais.

Je me mets aux pieds de votre Majesté avec
le plus profond respect.

Je reçois dans ce moment la lettre dont
votre Majesté m'honore, du 19 mars. Oui,
sans doute, vous êtes un auteur grave et
très-grave, quoique votre imagination soit
très-riante.

Je voudrais bien que tout s'accommodât,
pourvu que ma princesse donnât la liberté
aux dames du sérail et des fêtes sur le Bos-
phore ; je ne prétends point du tout à ses
odalifques : c'est la récompense de ses braves
guerriers. Je suis plus près d'avoir un rendez-
vous avec d'*Argens* qu'avec les demoiselles
du harem de *Mouftapha*. Vous appelez d'*Argens*
votre maréchal des logis, mais il s'y prend de
trop bonne heure ; vous ne vivrez pas aussi
long-temps que votre gloire, mais je suis
très-sur que votre feu en quoi consiste la vie,
et votre régime en quoi consiste toute la
médecine, vous feront un jour le doyen

des rois de ce monde , après en avoir été l'exemple. — 1771.

Il se pourrait bien qu'en effet on rendît Avignon à *Ganganelli* , quoiqu'il soit très-ridicule que ce joli petit pays soit démembré de la Provence ; mais il faut être bon chrétien. Ce comtat d'Avignon vaut assurément mieux que la Corse , dont l'acquisition ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

LETTRE CXCIIL.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney , 12 avril.

SIRE ,

IL n'est ni honnête ni respectueux d'écrire à votre neveu le roi de Suède , et de lui parler du roi son oncle , sans communiquer à votre Majesté la liberté que l'on prend. Je vous ai cité à l'impératrice de Russie comme un auteur grave , je vous cite au roi de Suède comme mon protecteur. Quiconque est en France actuellement doit regretter Sans-fouci ; nous n'avons que des tracasseries , beaucoup de discorde , peu de gloire , et point d'argent. Cependant le fonds du royaume est très-bon ,

— et si bon , qu'après les peines qu'on a prises
1771. pour le détériorer , on n'a pu en venir à bout.
C'est un malade d'un tempérament excellent ,
qui a résisté à plus de trente mauvais méde-
cins ; votre Majesté prouve qu'il n'en faut
qu'un bon.

Je ne fais si je me doute de ce que votre
Majesté fera cette année ; mais DIEU , qui
m'a refusé le don de prophétie , ne me permet
pas de deviner ce que fera l'empereur. Je
connais des gens qui , à sa place , pouffe-
raient par-delà Belgrade , et qui s'arron-
diraient , attendu qu'en philosophie la figure
ronde est la plus parfaite. Mais je crains de
dire des sottises trop pointues , et je me borne
à me mettre aux pieds de votre Majesté du
fond de mon tombeau de neige , dans lequel
je suis aveugle comme *Milton* , mais non pas
aussi fanatique que lui. Je n'ai nul goût pour
un énergumène qui parle toujours du messie
et du diable ; moi je parle de mon héros.

D U R O I.

A Potsdam, le 29 de juin.

CE poëte-empereur si puissant, qui domine
Sur les Mantchous et sur la Chine,
Est bien plus avisé que moi.
Si le démon des vers le presse et le lutine,
Des chants que son conseil juge dignes d'un roi,
Il restreint sagement la course clandestine
Aux bornes des Etats qui vivent sous sa loi.
Moi, sans écouter la prudence,
Les esquisses légers de mes faibles crayons,
Je les dépêche tous pour ces heureux cantons
Où le plus bel esprit de France,
Le dieu du goût, le dieu des vers
Naguère a pris sa résidence.
C'est jeter, par extravagance,
Une goutte d'eau dans les mers.

Mais cette goutte d'eau rapporte des intérêts usuraires : une lettre de votre part, et un volume de Questions encyclopédiques. Si le peuple était instruit de ces échanges littéraires, il dirait que je jette un morceau

— de lard après un jambon ; et quoique l'expres-
1771. sion soit triviale , il aurait raison.

On n'entend guère parler ici du pape : je le crois perpétuellement en conférence avec le cardinal de *Bernis* , pour convenir du sort de ces bons pères jésuites. En qualité d'associé de l'ordre , j'essuierais une banqueroute de prières , si Rome avait la cruauté de les supprimer. On n'entend pas non plus des nouvelles du Turc ; on ne fait à quoi sa hautesse s'occupe ; mais je parierais bien que ce n'est pas à grand'chose. La Porte vient pourtant , après bien des remontrances , de relâcher M. *Obrescow* , ministre de la Russie , détenu contre le droit des gens , dont cette puissance barbare n'a aucune connaissance. C'est un acheminement à la paix qui va se conclure pour le plus grand avantage et la plus grande gloire de votre impératrice.

Je vous félicite du nouveau ministre dont le *très-chrétien* a fait choix. On le dit homme d'esprit : en ce cas , vous trouverez en lui un protecteur déclaré. S'il est tel , il n'aura ni la faiblesse ni l'imbécillité de rendre Avignon au pape. On peut être bon catholique , et néanmoins dépouiller le vicaire de DIEU de ces possessions temporelles , qui distraient trop des devoirs spirituels , et qui font souvent risquer le salut.

Quelque fécond que ce siècle soit en philosophes intrépides, actifs et ardents à répandre des vérités, il ne faut point vous étonner de la superstition dont vous vous plaignez en Suisse : ses racines tiennent à tout l'univers ; elle est la fille de la timidité, de la faiblesse et de l'ignorance. Cette trinité domine aussi impérieusement dans les âmes vulgaires qu'une autre trinité dans les écoles de la théologie. Quelles contradictions ne s'allient pas dans l'esprit humain ! Le vieux prince d'*Anhalt-Dessau*, que vous avez vu, ne croyait point en DIEU ; mais allant à la chasse, il rebroussait chemin s'il lui arrivait de rencontrer trois vieilles femmes : c'était un mauvais augure. Il n'entreprenait rien un lundi, parce que ce jour était malheureux. Si vous lui en demandiez la raison, il l'ignorait. Vous savez ce qu'on rapporte de *Hobbes* : incrédule le jour, il ne couchait jamais seul la nuit, de peur des revenans.

Qu'un fripon se propose de tromper les hommes, il ne manquera pas de dupes. L'homme est fait pour l'erreur : elle entre comme d'elle-même dans son esprit ; et ce n'est que par des travaux immenses qu'il découvre quelques vérités. Vous qui en êtes l'apôtre, recevez les hommages du petit coin de mon esprit purifié de la rouille superstitieuse,

— et *déséborgnez* mes compagnons. Pour les
 1771. aveugles, il faut les envoyer aux Quinze-
 vingts. Eclairez encore ce qui est éclairable :
 vous semez dans des terres ingrates ; mais
 les siècles futurs feront une riche récolte de
 ces champs. Le philosophe de Sans-fouci salue
 l'hermite de Ferney.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXCV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 août.

SIRE,

VOTRE Majesté va rire de ma requête : elle
 dira que je radote. Je lui demande une place
 de conseiller d'Etat. (Ce n'est pas pour moi,
 comme vous le croyez bien , et je ne donne
 point de conseil aux rois , excepté peut-être
 à l'empereur de la Chine.) Je m'imagine
 d'ailleurs que M. de *Lentulus* appuiera ma
 requête. C'est pour un banneret ou banderet
 de votre principauté de Neuchâtel, nommé
Ostervald, qui est persécuté par les prêtres. Il
 a servi long-temps votre Majesté , et je crois
 qu'il est excommunié.

Voilà

Voilà deux puissantes raisons , à mon gré , ———
 pour le faire conseiller d'Etat. Cet homme 1771.
 est d'un esprit très-doux , très-conciliant et
 très-sage , et en même temps d'une philoso-
 phie intrépide , capable de rendre service à
 la raison et à vous , et également attaché à
 l'un et à l'autre. Il est de votre siècle ; et les
 Neuchâtelois sont encore du treizième ou du
 quatorzième. Ce n'est pas assez que la prê-
 traille de ce pays-là ait condamné *Petitpierre*
 pour n'avoir pas cru l'enfer éternel ; ils ont
 condamné le banderet *Ostervald* pour n'avoir
 point cru d'enfer du tout. Ces marauds-là
 ne savent pas que c'était l'opinion de *Cicéron*
 et de *César*. Vous qui avez l'éloquence de
 l'un , et qui vous battez comme l'autre , ne
 pourriez-vous point mortifier la huaille facer-
 dotale en réhabilitant votre banderet par une
 belle place de conseiller d'Etat dans Neu-
 châtel ?

Le grand *Julien* , mon autre héros , lui
 aurait accordé cette grâce , sur ma parole.

Je vous demande pardon de ma témérité ;
 mais puisque ce banderet *Ostervald* est menacé
 par le consistoire d'être damné dans l'autre
 monde , ne peut-on pas demander pour lui
 quelque agrément dans celui-ci ? cette idée
 m'est venue dans la tête , et je la mets à vos
 pieds. Je pense que ce banderet a très-grande

— raison de dire qu'il n'y a plus d'enfer,
1771. puisque JESUS-CHRIST a racheté tous nos péchés.

On dit que mes chers Russes ont été battus par les Turcs ; j'en suis au désespoir, et je supplie votre Majesté de daigner me consoler.

L E T T R E C X C V I.

D U R O I.

A Potsdam, le 16 de septembre.

UN homme qui a long-temps instruit l'univers par ses ouvrages, peut être regardé comme le précepteur du genre-humain : il peut être par conséquent le conseiller de tous les rois de la terre, hors de ceux qui n'ont point de pouvoir. Je me trouve dans le cas de ces derniers à Neuchâtel, où mon autorité est pareille à celle qu'un roi de Suède exerce sur ses diètes, ou bien au pouvoir de *Stanislas* sur son anarchie sarmate. Faire à Neuchâtel un conseiller d'Etat sans l'approbation du synode, serait se compromettre inutilement.

J'ai voulu dans ce pays protéger *Jean-Jacques*, on l'a chassé ; j'ai demandé qu'on

ne persécutât point un certain *Petitpierre*, je n'ai pu l'obtenir. — 1771.

Je suis donc réduit à vous faire l'aveu humiliant de mon impuissance. Je n'ai point eu recours, dans ce pays, au remède dont se sert la cour de France pour obliger les parlemens du royaume à favoir *obtempérer* à ses volontés. Je respecte des conventions sur lesquelles ce peuple fonde sa liberté et ses immunités, et je me resserre dans les bornes du pouvoir qu'ils ont prescrites eux-mêmes en se donnant à ma maison. Mais ceci me fournit matière à des réflexions plus philosophiques.

Remarquez, s'il vous plaît, combien l'idée attachée au mot de *liberté* est déterminée en fait de politique, et combien les métaphysiciens l'ont embrouillée. Il y a donc nécessairement une liberté; car comment aurait-on une idée nette d'une chose qui n'existe point? Or je comprends par ce mot la puissance de faire ou de ne pas faire telle action, selon ma volonté. Il est donc sûr que la liberté existe; non pas sans mélange de passions innées, non pas pure, mais agissante cependant en quelques occasions sans gêne et sans contrainte.

Il y a une différence, sans doute, de pouvoir nommer un conseiller (soi-disant) d'État,

— ou de ne le pouvoir pas : celui qui le peut,
1771. a la liberté ; celui qui ne saurait le breveter
ne jouit pas de cette faculté. Cela seul suffit, ce
me semble , pour prouver que la liberté existe,
et que par conséquent nous ne sommes pas
des automates mus par les mains d'une aveu-
gle fatalité.

C'est ce système de la fatalité qui met
l'empire ottoman à deux doigts de sa perte.
Tandis que les Turcs se tiennent, comme des
quakers, les bras croisés, en attendant le
moment de l'impulsion divine, ils sont battus
par les Russes. Et ce léger échec que vient
de recevoir un détachement du prince *Repnin*,
ne doit pas enfler l'espérance de *Moustopha*
jusqu'à lui faire croire qu'une bagatelle de
cette nature puisse entrer en comparaison
avec cet amas de victoires que les Russes
ont entassées les unes sur les autres.

Tandis que ces gens se battent pour les
possessions de ce monde-ci, les Suisses font
très-bien d'ergoter entre eux pour les biens
de l'autre monde : cela fournit plus à l'imagi-
nation ; et quand on n'a point d'armées pour
conquérir la Valachie, la Moldavie, la Tar-
tarie, on se bat avec des paroles pour le
paradis et pour l'enfer. Je ne connais point
ce pays-là : *Delisle* n'en a pas encore donné la
carte. Le chemin qui doit y mener, traverse

les espaces imaginaires , et jamais personne n'en est revenu. N'allez jamais dans ces contrées pires que les hyperboréennes. 1771.

Quelqu'un qui vous a vu , m'assure que vous jouissez d'une très-bonne santé. Ménagez ce trésor le plus long-temps que possible : un *tiens* vaut mieux que dix *tu auras*. Que *Vénus* nous conserve le chantre des Grâces ; *Minerve* , l'émule de *Thucydide* ; *Uranie* , l'interprète de *Newton* ; et *Apollon* , son fils chéri qui , surpassant *Eurypide* , égala *Virgile* : ce sont les vœux que le solitaire de Sans-fouci fait et fera sans fin pour le patriarche de Ferney.

F É D É R I C .

L E T T R E C X C V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney , 18 octobre.

S I R E ,

Vous êtes donc comme l'Océan , dont les flots semblent arrêtés sur le rivage par des grains de sable ; et le vainqueur de Rosback , de Lissa , &c. &c. ne peut parler en maître à des prêtres suisses. Jugez , après cela , si les

— 1771. pauvres princes catholiques doivent avoir beau jeu contre le pape.

Je ne fais si votre Majesté a jamais vu une petite brochure intitulée les Droits des hommes et les usurpations des papes ; ces usurpations sont celles du saint-père : elles sont évidemment constatées. Si vous voulez, j'aurai l'honneur de vous les envoyer par la poste.

J'ai pris la liberté d'adresser à votre Majesté les sixième et septième volumes des Questions sur l'Encyclopédie ; mais je crains fort de n'avoir pas la liberté de poursuivre cet ouvrage. C'est bien là le cas où l'on peut appeler la liberté, puissance. Qui n'a pas le pouvoir de faire, n'a pas sans doute la liberté de faire ; il n'a que la liberté de dire : Je suis esclave de la nature. J'avais fait autrefois tout ce que je pouvais pour croire que nous étions libres, mais j'ai bien peur d'être détrompé ; vouloir ce qu'on veut, parce qu'on le veut, me paraît une prérogative royale à laquelle les chétifs mortels ne doivent pas prétendre. Soyez libre tant qu'il vous plaira, Sire, vous êtes bien le maître ; mais à moi tant d'honneur n'appartient. Tout ce que je fais bien certainement, c'est que je n'ai point la liberté de ne vous pas regarder comme le premier homme du siècle, ainsi que je regarde *Catherine II*

comme la première femme, et *Moustapha* —
 comme un pauvre homme, du moins jusqu'à 1771.
 présent. Il me semble qu'il n'a su faire ni la
 guerre ni la paix. Je connais des rois qui ont
 fait à propos l'une et l'autre ; mais je me gar-
 derai bien de vous dire qui sont ces rois-là.

L'impératrice de Russie dit que ses affaires
 vont fort bien par-delà le Danube ; qu'elle est
 maîtresse de toute la Valachie, à une ou deux
 bicoques près ; qu'elle est reconnue de toute
 la Crimée. Il faudra qu'elle fasse jouer inces-
 samment, sur le théâtre de Batchi-Sarai,
 Iphigénie en Tauride. Puisse-t-elle faire bientôt
 une paix glorieuse, et puissent ces vilains Turcs
 ne plus molester les chrétiens grecs et latins !

L E T T R E C X C V I I I.

D U R O I.

A Sans-fouci, le 18 de novembre.

VOUS vous moquez de moi, mon bon
Voltaire ; je ne suis ni un héros ni un océan,
 mais un homme qui évite toutes les querelles
 qui peuvent défunir la société. Comparez-
 moi plutôt à un médecin qui proportionne le
 remède au tempérament du malade. Il faut
 des remèdes doux pour les fanatiques : les

— 1771. violens leur donnent des convulsions. Voilà comme je traite les prédicans de Genève, qui ressemblent plus, par leur véhémence, aux réformateurs du quinzième siècle qu'à la génération présente.

Il y a long-temps que j'ai lu la brochure du Droit des hommes et de l'usurpation des papes. Vous croyez donc que les Semnons ne sont pas curieux de vos ouvrages, et qu'on ne les lit pas au bord du Havel avec autant et peut-être plus de plaisir que sur les rives de la Seine ou du Rhône? Cette brochure parut précisément après que les Français eurent pris possession du comtat; je crus que c'était leur manifeste, et que par mégarde on l'avait imprimé après coup.

Je vous ai mille obligations des sixième et septième tomes de votre Encyclopédie, que j'ai reçus. Si le style de *Voiture* était encore à la mode, je vous dirais que le père des Muses est l'auteur de cet ouvrage, et que l'approbation est signée du dieu du Goût. J'ai été fort surpris d'y trouver mon nom, que vous y avez mis par charité. J'y ai trouvé quelques paraboles moins obscures que celles de l'Évangile, et je me suis applaudi de les avoir expliquées. Cet ouvrage est admirable, et je vous exhorte à le continuer. Si c'était un discours académique, assujetti à la révision

de

de la forbonne, je ferais peut-être d'un autre avis. —————

1771.

Travaillez toujours; envoyez vos ouvrages en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et en Ruffie : je vous réponds qu'on les y dévorera. Quelque précaution qu'on prenne, ils entreront en France; et vos Velches auront honte de ne pas approuver ce qui est admiré par-tout ailleurs.

J'avais un très-violent accès de goutte quand vos livres font arrivés, les pieds et les bras garrottés, enchaînés et perclus : ces livres m'ont été d'une grande reffource. En les lifant, j'ai béni mille fois le ciel de vous avoir mis au monde.

Pour vous rendre compte du refte de mes occupations, vous faurez qu'à peine eus-je recouvré l'articulation de la main droite, que je m'avifai de barbouiller du papier; non pour éclairer, non pour inftruire le public et l'Europe qui a les yeux très-ouverts, mais pour m'amufer. Ce ne font pas les victoires de *Catherine* que j'ai chantées, mais les folies des confédérés. Le badinage convient mieux à un convalescent que l'auftréité du ftyle majefteux. Vous en verrez un échantillon. Il y a fix chants. Tout eft fini; car une maladie de cinq femaines m'a donné le temps de rimer et de corriger tout à mon aife. C'eft vous

*Correfp. du roi de P... &c. Tome III. * H h*

— ennuyer assez que deux chants de lecture que
1771. je vous prépare.

Ah ! que l'homme est un animal incorrigible , direz-vous en voyant encore de mes vers. La Valachie , la Moldavie , la Tartarie subjuguées doivent être chantées sur un autre ton que les sottises d'un *Crazinski* , d'un *Potoski* , d'un *Oginski* , et de toute cette multitude imbécille dont les noms se terminent en *ki*.

Comme je me crois un être qui possède une liberté mitigée , je m'en suis servi dans cette occasion ; et comme je suis un hérétique excommunié une fois pour toutes , j'ai bravé les foudres du Vatican : bravez-les de même , car vous êtes dans le même cas.

Souvenez-vous qu'il ne faut point enfouir son talent : c'est de quoi jusqu'ici personne ne vous accuse ; mais je voudrais que la postérité ne perdît aucune de vos pensées ; car combien de siècles s'écouleront avant qu'un génie s'élève , qui joigne à tant de goût tant de connaissances ! Je plaide une belle cause , et je parle à un homme si éloquent que , s'il jette un coup d'œil sur ce sujet , il saisira d'abord tous les argumens que je pourrais lui présenter. Qu'il continue donc encore à étendre sa réputation , à instruire , à éclairer , à consoler , à persifler , à pincer (selon que la matière l'exige) le public , les cagots et les

mauvais auteurs ! Qu'il jouisse d'une fanté —
inaltérable , et qu'il n'oublie point le folitaire 1771.
femnon habitué à Sans-fouci !

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X C I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney , ce 6 décembre.

S I R E ,

J E n'ai jamais si bien compris qu'on peut pleurer et rire dans le même jour. J'étais tout plein et tout attendri de l'horrible attentat commis contre le roi de Pologne , qui m'honore de quelque bonté. Ces mots qui dureront à jamais , *vous êtes pourtant mon roi , mais j'ai fait serment de vous tuer* , m'arrachaient des larmes d'horreur , lorsque j'ai reçu votre lettre et votre très-philosophique poëme qui dit si plaifamment les choses du monde les plus vraies. Je me suis mis à rire malgré moi , malgré mon effroi et ma consternation. Que vous peignez bien le diable et les prêtres , et surtout cet évêque , premier auteur de tout le mal !

Je vois bien que quand vous fites ces deux

—
1771. premiers chants, le crime infame des confédérés n'avait point encore été commis. Vous ferez forcé d'être aussi tragique dans le dernier chant que vous avez été gai dans les autres que votre Majesté a bien voulu m'envoyer. Malheur est bon à quelque chose, puisque la goutte vous a fait composer un ouvrage si agréable : depuis *Scarron*, on ne faisait point de vers si plaisans au milieu des souffrances. Le roi de la Chine ne fera jamais si drôle que votre Majesté, et je défie *Moustopha* d'en approcher.

N'ayez plus la goutte, mais faites souvent des vers à Sans-fouci dans ce goût-là. Plus vous ferez gai, plus long-temps vous vivrez : c'est ce que je souhaite passionnément pour vous, pour mon héroïne, et pour moi chétif.

Je pense que l'affassinat du roi de Pologne lui fera beaucoup de bien. Il est impossible que les confédérés, devenus en horreur au genre-humain, persistent dans une faction si criminelle. Je ne fais si je me trompe, mais il me semble que la paix de Pologne peut naître de cette exécration aventure.

Je suis fâché de vous dire que voilà cinq têtes couronnées assassinées en peu de temps dans notre siècle philosophique. Heureusement, parmi tous ces assassins, il se trouve des *Malagrida*, et pas un philosophe. On dit

que nous sommes des féditieux ; que fera —
 donc l'évêque de Kiovie ? On dit que les 1771.
 conjurés avaient fait serment sur une image
 de la sainte Vierge , après avoir communié.
 J'ose supplier instamment votre Majesté , si
 ingénieuse et si diabolique , de daigner m'en-
 voyer quelques détails bien vrais de cet
 étrange événement , qui devrait bien ouvrir
 les yeux à une partie de l'Europe. Je prends
 la liberté de recommander à vos bontés l'ab-
 baye d'Oliva. Je me mets à vos pieds (pourvu
 qu'ils n'aient plus la goutte) avec le plus
 profond respect et le plus grand ébahissement
 de tout ce que je viens de lire.

L E T T R E C C.

D U R O I.

A Berlin , le 12 de janvier.

J E conviens que je me suis imposé l'obligation —
 de vous instruire sur le sujet des confédérés 1772.
 que j'ai chantés , comme vous avez été obligé
 d'exposer les anecdotes de la ligue , afin de
 répandre tous les éclaircissemens nécessaires
 sur la Henriade.

Vous saurez donc que mes confédérés ,
 moins braves que vos ligueurs , mais aussi

— 1772. fanatiques , n'ont pas voulu leur céder en forfaits. L'horrible attentat entrepris et manqué contre le roi de Pologne s'est passé , à la communion près , de la manière qu'il est détaillé dans les gazettes. Il est vrai que le misérable qui a voulu assassiner le roi de Pologne , en avait prêté le serment à *Pulawski* , maréchal de confédération , devant le maître-autel de la Vierge à *Czenstokova*. Je vous envoie des papiers publics , qui peut-être ne se répandent pas en Suisse , où vous trouverez cette scène tragique détaillée avec les circonstances exactement conformes à ce que mon ministre à *Varsovie* en a marqué dans sa relation. Il est vrai que mon poëme (si vous voulez l'appeler ainsi) était achevé lorsque cet attentat se commit ; je ne le jugeai pas propre à entrer dans un ouvrage où règne d'un bout à l'autre un ton de plaisanterie et de gaieté. Cependant je n'ai pas voulu non plus passer cette horreur sous silence , et j'en ai dit deux mots en passant , au commencement du cinquième chant ; de sorte que cet ouvrage badin , fait uniquement pour m'amuser , n'a pas été défiguré par un morceau tragique qui aurait juré avec le reste.

Il semble que pour détourner mes yeux des sottises polonaises et de la scène atroce de *Varsovie* , ma sœur la reine de Suède ait pris ce temps pour venir revoir ses parens , après

une absence de vingt-huit années. Son arrivée a ranimé toute la famille ; je m'en suis cru de dix ans plus jeune. Je fais mes efforts pour dissiper les regrets qu'elle donne à la perte d'un époux tendrement aimé, en lui procurant toutes les sortes d'amusemens, dans lesquels les arts et les sciences peuvent avoir la plus grande part. Nous avons beaucoup parlé de vous. Ma sœur trouvait que vous manquiez à Berlin : je lui ai répondu qu'il y avait treize ans que je m'en apercevais. Cela n'a pas empêché que nous n'ayons fait des vœux pour votre conservation ; et nous avons conclu, quoique nous ne vous possédions pas, que vous n'en étiez pas moins nécessaire à l'Europe. — 1772.

Laissez donc à la Fortune, à l'Amour, à Plutus leur bandeau : ce serait une contradiction que celui qui éclaira si long-temps l'Europe fût aveugle lui-même. Voilà peut-être un jeu de mots ; j'en fais amende honorable au dieu du Goût qui siège à Ferney : je le prie de m'inspirer, et d'être assuré qu'en fait de belles-lettres, je crois ses décisions plus infaillibles que celles de *Ganganelli* pour les articles de foi. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1772.

L E T T R E C C I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, premier février.

S I R E ,

MON cœur, quoique bien vieux, est tout aussi sensible à vos bontés que s'il était jeune. Vos troisième et quatrième chants m'ont presque guéri d'une maladie assez sérieuse; vos vers ne le font pas. Je m'étonne toujours que vous ayez pu faire quelque chose d'aussi gai sur un sujet si triste. Ce que votre Majesté dit des confédérés dans sa lettre, inspire l'indignation contre eux autant que vos vers inspirent de gaieté. Je me flatte que tout ceci finira heureusement pour le roi de Pologne et pour votre Majesté. Quand vous n'auriez que six villes pour vos six chants, vous n'auriez pas perdu votre papier et votre encre.

La reine de Suède ne gagnera rien aux dissensions polonaises; mais elle augmentera le bonheur de son frère et le sien. Permettez que je la remercie des bontés dont vous m'apprenez qu'elle daigne m'honorer, et que je mette mes respects pour elle dans votre paquet.

La veuve du pauvre cher *Isaac* (*), m'a fait part des bontés dont vous la comblez, et du petit monument qu'elle érige à son mari, le panégyriste de l'empereur *Julien*, de très-respectable mémoire. C'est une virtuose que cette madame *Isaac*; elle fait du grec et du latin, et écrit dans sa langue d'une manière qui n'est pas ordinaire. 1772.

Votre Majesté finit sa dernière lettre par de belles maximes de morale; mais vous conseillez à un impotent de ne pas marcher trop vite. Il y a deux ans que je ne fors presque point de mon lit. Je ferais tenté de vous dire comme *Le Nôtre* au pape *Alexandre VII: Saint-père, donnez-moi des tentations au lieu de bénédictions*. La santé, la santé, voilà le premier des biens dans quelque condition qu'on soit, et à quelque âge qu'on soit parvenu.

Je supplie votre Majesté de n'avoir plus la goutte, à moins que cela ne produise quelque nouveau poëme en six chants.

Agréez, Sire, le profond respect et l'inviolable attachement d'un pauvre vieillard qui a pis que la goutte.

(*) Le marquis d'*Argens*.

1772.

L E T T R E C C I I.

D U R O I.

A Potsdam, le premier de mars.

JE suis, en vérité, tout honteux des sottises que je vous envoie, mais puisque vous êtes en train d'en lire, vous en recevrez de diverses espèces : le cinquième chant de la Confédération, un discours académique sur une matière assez usée, pour amener l'éloge de l'illustre auditoire qui se trouvait à la séance de l'académie, et une épître à ma sœur de Suède au sujet des désagrémens qu'elle a essuyés dans ce pays-là. Elle a reçu la lettre que vous lui avez adressée : elle n'a pas voulu confier la réponse, qui, sans cela, se ferait trouvée incluse dans ma lettre.

Ce n'est pas seulement en Suède que l'on essuie des contre-temps : la pauvre *Babet*, veuve du défunt *Isaac*, en a bien éprouvé en Provence. Les dévots de ce pays doivent être de terribles gens ; ils ont donné l'extrême-onction par force à ce bon panégyriste de l'empereur *Julien* ; on a fait des difficultés de l'enterrer, et d'autres encore pour un monument qu'on voulait lui ériger. La pauvre *Babet*

a vu emporter par une inondation la moitié de la maison que feu son mari lui a bâtie ; elle a perdu ses meubles , perte considérable relativement à sa fortune qui est mince ; elle a acquis quantité de connaissances pour complaire à son mari : elle ne peint pas mal , et elle est respectable pour avoir contribué , autant qu'il était en elle , aux goûts de son mari , et lui avoir rendu la vie agréable. Un soir , en revenant de chez moi , le marquis rentre chez sa femme , et lui demande : Eh bien , as-tu fait cet enfant ? Quelques amis , qui se trouvèrent présens , se prirent à rire de cette étrange question ; mais la marquise les mit à leur aise en leur montrant le portrait d'un petit morveux que son mari l'avait chargée de faire.

Je viens encore d'effuyer un violent accès de goutte , mais il ne m'a pas valu de poëme , faute de matière. Pour vous , ne vous étonnez point que je vous croye jeune : vos ouvrages ne se ressentent point de la caducité de leur auteur ; et je crois qu'il ne dépendrait que de vous de composer encore une *Henriade*.

Je fais des vœux pour votre conservation ; s'ils sont intéressés , vous devez me le pardonner en faveur du plaisir que vos ouvrages me font. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1772.

L E T T R E C C I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, ce 24 mars.

S I R E ,

QUAND même MM. *Formey*, *Prémonval*, *Toussaint*, *Mérian* me diraient, c'est nous qui avons composé le discours sur l'utilité des sciences et des arts dans un Etat, je leur répondrais : Messieurs, je n'en crois rien ; je trouve à chaque page la main d'un plus grand maître que vous : voilà comme *Trajan* aurait écrit.

Je ne fais pas si l'empereur de la Chine fait réciter quelques-uns de ses discours dans son académie, mais je le défie de faire de meilleure prose : et à l'égard de ses vers, je connais un roi du Nord qui en fait de meilleurs que lui sans se donner beaucoup de peine. Je défie sa Majesté *Kienlong*, assistée de tous ses mandarins, d'être aussi gaie, aussi facile, aussi agréable, que l'est le roi du Nord dont je vous parle. Sachez que son poème sur les confédérés est infiniment supérieur au poème de *Moukden*.

Vous avez peut-être ouï dire, Messieurs, —
 que l'abbé de *Chaulieu* fefait de très-jolis vers 1772.
 après ses accès de goutte, et moi je vous
 apprends que ce roi en fait dans le temps
 même que la goutte le tourmente.

Si vous me demandez quel est ce prince
 si extraordinaire, je vous dirai : Messieurs,
 c'est un homme qui donne des batailles tout
 aussi aisément qu'un opéra ; il met à profit
 toutes les heures que tant d'autres rois perdent
 à fuivre un chien qui court après un cerf ; il
 a fait plus de livres qu'aucun des princes con-
 temporains n'a fait de bâtards ; et il a remporté
 plus de victoires qu'il n'a fait de livres.
 Devinez maintenant si vous pouvez.

J'ajouterai que j'ai vu ce phénomène il y a
 une vingtaine d'années, et que si je n'avais
 pas été un tant soit peu étourdi, je le verrais
 encore, et je figurerais dans votre académie
 tout comme un autre. Mon cher *Isaac* a fort
 mal fait de vous quitter, Messieurs ; il a été
 sur le point de n'être pas enterré en terre
 sainte, ce qui est pour un mort la chose du
 monde la plus funeste, et ce qui m'arrivera
 incessamment ; au lieu que si j'étais resté parmi
 vous, je mourrais bien plus à mon aise, et
 beaucoup plus gaiement.

Quand vous aurez deviné quel est le héros
 dont je vous entretiens, ayez la bonté de

— 1772. lui présenter mes très-humbles respects et l'admiration qu'il m'a inspirée depuis l'an 1736, c'est-à-dire depuis trente-six ans tout juste : or un attachement de trente-six ans n'est pas une bagatelle. DIEU m'a réservé pour être le seul qui reste de tous ceux qui avaient quitté leur patrie uniquement pour lui. Vous êtes bien heureux qu'il assiste à vos séances ; mais il y avait autrefois un autre bonheur, celui d'assister à ses soupers. Je lui souhaiterais une vie aussi longue que sa gloire, si un pareil vœu pouvait être exaucé.

L E T T R E C C I V .

D U R O I .

A Sans-fouci, le 22 d'avril.

IL ne s'est point rencontré de poète assez fou pour envoyer de mauvais vers à *Boileau*, crainte d'être remboursé par quelque épigramme. Personne ne s'est amusé d'importuner de ses balivernes *Fontenelle*, ou *Bossuet*, ou *Gassendi* ; mais vous qui valez ces gens tous ensemble, vous ajoutez l'indulgence aux talens que ces grands-hommes possédaient : elle rend vos vertus plus aimables ;

aussi vous attire-t-elle la correspondance de tous les éphémères du sacré vallon , parmi lesquels j'ai l'honneur de me compter. Vous donnez l'exemple de la tolérance au Parnasse , en protégeant le poëme de Moukden et celui des Confédérés ; et , ce qui vaut encore mieux , vous m'envoyez le neuvième tome des Questions encyclopédiques. Je vous en fais mes remerciemens. J'ai lu cet ouvrage avec la plus grande satisfaction : il est fait pour répandre des connaissances parmi les aimables ignorans , et leur donner du goût pour s'instruire. — 1772.

J'ai été agréablement surpris par l'article des beaux Arts , que vous m'adressez. Je ne mérite cette distinction que par l'attachement que j'ai pour eux , ainsi que pour tout ce qui caractérise le génie , seule source de vraie gloire pour l'esprit humain.

Les Lettres de *Memmius* à *Cicéron* sont des chefs-d'œuvre où les questions les plus difficiles sont mises à la portée des gens du monde. C'est l'extrait de tout ce que les anciens et les modernes ont pensé de mieux sur ce sujet. Je suis prêt à signer ce symbole de foi philosophique. Tout homme sans prévention , et qui a bien examiné cette matière , ne saurait penser autrement. Vous avez eu surtout l'art d'avancer ces vérités hardies sans vous

— 1772. commettre avec les dévots. L'article *Vérité* est encore admirable. Je m'attendais à voir un dialogue entre JESUS et *Pilate*. Il est ébauché : cela est très-plaisant. Je ne finirais point si je voulais entrer dans le détail de tout ce que contient ce volume précieux. C'aurait été bien dommage s'il n'avait pas paru, et si la postérité en avait été frustrée.

On m'a envoyé de Paris la tragédie des *Pélopides*, qui doit être rangée parmi vos chefs-d'œuvre dramatiques. L'intérêt toujours renaissant de la pièce et l'élégance continue de la versification l'élèvent à cent piques au-dessus de celle de *Crébillon*. Je m'étonne qu'on ne la joue pas à Paris. Vos compatriotes, ou plutôt les Velches modernes, ont perdu le goût des bonnes choses. Ils sont rassasiés des chefs-d'œuvre de l'art ; et la frivolité les porte à présent à protéger l'opéra comique, *fax-hall* et les marionnettes. Ils ne méritaient pas que vous fussiez né dans leur patrie : ce ne sera que la postérité qui connaîtra tout votre mérite.

Pour moi, il y a trente-six ans que je vous ai rendu justice. Je ne varie point dans mes sentimens : je pense à soixante ans de même qu'à vingt-quatre sur votre sujet ; et je fais des vœux à cet Etre qui anime tout, qu'il daigne conserver aussi long-temps que possible

le

le vieil étui de votre belle âme. Ce ne font pas des complimens , mais des sentimens très-vrais que vos ouvrages gravent sans cesse plus profondément dans mon esprit. 1772.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 juillet.

SIRE,

PERMETTEZ-MOI de dire à votre Majesté, que vous êtes comme un certain personnage de *la Fontaine*.

Droit au solide allait Bartholomé.

Ce solide accompagne merveilleusement la véritable gloire. Vous faites un royaume florissant et puissant de ce qui n'était, sous le roi votre grand-père, qu'un royaume de vanité: vous avez connu et saisi le vrai en tout; aussi êtes-vous unique en tout genre. Ce que vous faites actuellement, vaut bien votre poëme sur les Confédérés. Il est plaisant de détruire les gens et de les chanter.

Corresp. du roi de P... &c. Tome III. * Ii

— 1772. Je dois dire à votre Majesté qu'un jeune homme de vingt-cinq ans , très-bon officier , très-instruit , ayant servi dès l'âge de douze ans , et ne voulant plus servir que vous , est parti de Paris sans en rien dire à personne , et vient vous demander la permission de se faire casser la tête sous vos ordres. Il est d'une très-ancienne noblesse , véritable marquis , et non pas de ces marquis de robe , ou marquis de hasard , qui prennent leurs titres dans une auberge , et se font appeler monseigneur par les postillons qu'ils ne payent point. Il s'appelle le marquis de *Saint-Aulaire* , neveu d'un lieutenant général , l'un de nos plus aimables académiciens , lequel se fait de très-jolis vers à près de cent ans , comme vous en ferez à ce que je crois et à ce que j'espère. Je pense que mon jeune marquis est actuellement à Berlin , cherchant peut-être inutilement à se présenter à votre Majesté ; mais on dit qu'il en est digne , et que c'est un fort bon sujet.

Le vieux malade se met à vos pieds avec attachement , admiration , respect et syn-derèse.

D U R O I.

A Sans-fouci, le 14 d'auguste.

JE vous remercie des félicitations que vous me faites sur des bruits qui se sont répandus dans le public. Il faudra voir si les événemens les confirment, et quel destin auront les affaires de la Pologne.

J'ai vu des vers bien supérieurs à ceux qui m'ont amusé lorsque j'avais la goutte : ce sont les Systèmes et les Cabales. Ces morceaux sont aussi frais et d'un coloris aussi chaud que si vous les aviez faits à vingt ans. On les a imprimés à Berlin, et ils vont se répandre dans tout le Nord.

Nous avons eu cette année beaucoup d'étrangers, tant anglais qu'hollandais, espagnols et italiens; mais aucun français n'a mis le pied chez nous : et je fais positivement que le marquis de *Saint-Aulaire* n'est point ici. S'il vient, il sera bien reçu, surtout s'il n'est point expatrié pour quelque mauvaise affaire; ce qui arrive quelquefois aux jeunes gens de sa nation.

Je pars cette nuit pour la Silésie : à mon

—
1772. retour, vous aurez une lettre plus étendue, accompagnée de quelques échantillons de porcelaine que les connaisseurs approuvent, et qui se fait à Berlin.

Je souhaite que votre gaieté et votre bonne humeur vous conservent encore long-temps pour l'honneur du Parnasse et pour la satisfaction de tous ceux qui vous lisent. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCVII.

D U R O I :

A Potsdam, le 16 de septembre.

J'AI reçu du patriarche de Ferney des vers charmans à la suite d'un petit ouvrage polémique qui défend les droits de l'humanité contre la tyrannie des bourreaux de conscience. Je m'étonne de retrouver toute la fraîcheur et le coloris de la jeunesse dans les vers que j'ai reçus : oui, je crois que son ame est immortelle, qu'elle pense sans le secours de son corps, et qu'elle nous éclairera encore après avoir quitté sa dépouille mortelle. C'est un beau privilège que celui de l'immortalité :

bien peu d'êtres , dans cet univers , en ont
joui. Je vous applaudis et vous admire. — 1772.

Pour ne pas rester tout-à-fait en arrière , je vous envoie le sixième chant des Confédérés avec une médaille qu'on a frappée à ce sujet. Tout cela ne vaut pas une des strophes que vous m'avez envoyées ; mais chaque champ ne produit pas des roses ; on ne peut donner que ce qu'on a. Vous voyez que ce sixième chant m'a occupé plus que les affaires , et qu'on me fait trop d'honneur en Suisse de me croire plus absorbé dans la politique que je le suis.

J'aurais voulu joindre quelques échantillons de porcelaine à cette lettre : les ouvriers n'ont pas encore pu les fournir ; mais ils suivront dans peu , au risque des aventures qui les attendent en voyage.

Personne du nom de *Saint-Aulaire* n'est arrivé jusqu'ici. Peut-être que celui qui vous a écrit a changé de sentiment.

Voilà enfin la paix prête à se conclure en Orient , et la pacification de la Pologne qui s'apprête. Ce beau dénouement est dû uniquement à la modération de l'impératrice de Russie qui a su mettre elle-même des bornes à ses conquêtes , en imposant à ses ennemis secrets , et rétablir l'ordre et la tranquillité où jusqu'à présent ne régnait que trouble et

— 1772. confusion. C'est à votre muse à la célébrer dignement ; je ne fais que balbutier en ébauchant son éloge ; et ce que j'en ai dit , n'acquiert de prix que pour avoir été dicté par le sentiment.

Vivez encore , vivez long-temps ; quand on est sûr de l'immortalité dans ce monde-ci , il ne faut pas se hâter d'en jouir dans l'autre. Du moins ayez la complaisance pour moi , pauvre mortel qui n'ai rien d'immortel , de prolonger votre séjour sur ce globe , pour que j'en jouisse ; car je crains fort de ne vous pas trouver dans cet autre monde. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCVIII.

1772.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 octobre.

SIRE,

LA médaille est belle, bien frappée, la légende noble et simple; mais surtout la carte que la Prusse jadis polonoise présente à son maître fait un très-bel effet. Je remercie bien fort votre Majesté de ce bijou du Nord; il n'y en a pas à présent de pareil dans le midi.

La Paix a bien raison de dire aux Palatins :

Ouvrez les yeux, le diable vous attrape;
Car vous avez à vos puissans voisins,
Sans y penser, long-temps fervi la nappe.
Vous voudrez donc bien trouver bel et beau
Que ces voisins partagent le gâteau.

C'est assurément le vrai gâteau des rois, et la fève a été coupée en trois parts. Mais la Paix ne s'est-elle pas un peu trompée? J'entends dire de tous côtés que cette Paix n'a

1772. pu venir à bout de réconcilier *Catherine II* et *Moustapha*, et que les hostilités ont recommencé depuis deux mois. On prétend que, parmi ces Français si babillards, il s'en trouve qui ne disent mot, et qui n'en agissent pas moins sous terre.

On dit que les mêmes gens qui gardent Avignon au saint-père, ont un grand crédit dans le sérail de Constantinople. Si la chose est vraie, c'est une scène nouvelle qui va s'ouvrir. Mais il n'y en a point de plus belle que les pièces qu'on joue en Prusse et en Suède; le roi votre neveu paraît digne de son oncle.

Je remercie votre Majesté de remettre dans la règle le célèbre couvent d'Oliva : car le bruit court que vous êtes prieur de cette bonne abbaye, et que dans peu tous les novices de ce couvent feront l'exercice à la prussienne. Je ne m'attendais, il y a deux ans, à rien de tout ce que je vois. C'est assurément une chose unique que le même homme se soit moqué si légèrement des Palatins pendant six chants entiers, et en ait eu un nouveau royaume pour sa peine. Le roi *David* faisait des vers contre ses ennemis, mais ses vers n'étaient pas si plaisans que les vôtres : jamais on n'a fait un poëme, ni pris un royaume avec tant de facilité. Vous voilà,

Sire,

Sire, le fondateur d'une très-grande puissance; vous tenez un des bras de la balance de l'Europe, et la Russie devient un nouveau monde. Comme tout est changé! et que je me fais bon gré d'avoir vécu pour voir tous ces grands événemens! 1772.

Dieu merci, je prédis et je dis, il y a plus de trente ans, que vous feriez de très-grandes choses; mais je n'avais pas poussé mes prédictions aussi loin que vous avez porté votre très-solide gloire: votre destin a toujours été d'étonner la terre. Je ne fais pas quand vous vous arrêterez; mais je fais que l'aigle de Prusse va bien loin.

Je supplie cet aigle de daigner jeter sur moi chétif, du haut des airs où il plane, un de ces coups d'œil qui raniment le génie éteint. Je trouve, si votre médaille est ressemblante, que la vie est dans vos yeux et sur votre visage, et que vous avez, comme de raison, la santé d'un héros.

Je suis à vos pieds comme il y a trente ans, mais bien affaibli. Je regarderai le *Regno redintegrato* quand je voudrai reprendre des forces.

Votre vieux idolâtre.

1772.

L E T T R E C C I X.

D U R O I.

A Potsdam , le premier de novembre.

Vous faurez que , ne me faisant jamais peindre , ni mes portraits ni mes médailles ne me ressemblent. Je suis vieux , cassé , goutteux , furanné , mais toujours gai et de bonne humeur. D'ailleurs les médailles attestent plutôt les époques ; qu'elles ne sont fidelles aux ressemblances.

Je n'ai pas seulement acquis un abbé , mais bien deux évêques , et une armée de capucins dont je fais un cas infini depuis que vous êtes leur protecteur.

Je trouve , il est vrai , le poëte de la Confédération impertinent d'avoir osé se jouer de quelques français passés en Pologne. Il dit pour son excuse qu'il fait respecter ce qui est respectable , mais qu'il croit qu'il lui est permis de badiner de ces excréments de nations , des français réformés par la paix , et qui , faute de mieux , allaient faire le métier de brigands en Pologne dans l'association confédérale.

Je crois qu'il y a des français qui gardent le silence , et qui ont un grand crédit au

férait ; mais mes nouvelles de Constantinople m'apprennent que le congrès de paix se renoue et reprend avec plus de vivacité que le précédent. Ce qui me fait craindre que mon coquin de poëte, qui fait le voyant, n'ait raison. — 1772.

J'ai lu les beaux vers que vous avez faits pour le roi de Suède. Ils ont toute la fraîcheur de vos ouvrages qui parurent au commencement de ce siècle. *Semper idem* : c'est votre devise. Il n'est pas donné à tout le monde de l'arborer.

Comment pourrais-je vous rajeunir vous qui êtes immortel ! *Apollon* vous a cédé le sceptre du Parnasse, il a abdiqué en votre faveur. Vos vers se ressentent de votre printemps ; et votre raison, de votre automne. Heureux qui peut ainsi réunir l'imagination et la raison. Cela est bien supérieur à l'acquisition de quelques provinces dont on n'aperçoit pas l'existence sur ce globe, et qui, des sphères célestes, paraîtraient à peine comparables à un grain de sable.

Voilà les misères dont nous autres politiques nous nous occupons si fort. J'en ai honte. Ce qui doit m'excuser, c'est que, lorsqu'on entre dans un corps, il faut en prendre l'esprit. J'ai connu un jésuite qui m'assurait gravement qu'il s'exposerait au plus

— 1772. cruel martyr , ne pût-il convertir qu'un finge. Je n'en ferais pas autant ; mais quand on peut réunir et joindre des domaines entrecoupés pour faire un tout de ses possessions , je ne connais guère de mortels qui n'y travaillassent avec plaisir. Notez toutefois que cette affaire-ci (1) s'est passée sans effusion de sang , et que les encyclopédistes ne pourront déclamer contre les brigands mercenaires , et employer tant d'autres belles phrases dont l'éloquence ne m'a jamais touché. Un peu d'encre , à l'aide d'une plume , a tout fait ; et l'Europe sera pacifiée , au moins des derniers troubles. Quant à l'avenir , je ne réponds de rien. En parcourant l'histoire , je vois qu'il ne s'écoule guère dix ans sans qu'il n'y ait quelques guerres. Cette fièvre intermittente peut être suspendue , mais jamais guérie. Il faut en chercher la raison dans l'inquiétude naturelle à l'homme. Si l'un n'excite des troubles , c'est l'autre ; et une étincelle cause souvent un embrasement général.

Voilà bien du raisonnement : je vous donne de la marchandise de mon pays. Vous autres Français vous possédez l'imagination ; les Anglais , à ce que l'on dit , la profondeur ;

(1) Le partage de la Pologne.

et nous autres , la lenteur , avec ce gros bon
 sens qui court les rues. Que votre imagina- 1772.
 tion reçoive ce bavardage avec indulgence,
 et qu'elle permette à ma pesante raison d'ad-
 mirer le phénix de la France , le seigneur de
 Ferney , et de faire des vœux pour ce même
Voltaire que j'ai possédé autrefois , et que je
 regrette tous les jours , parce que sa perte est
 irréparable.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C C X.

D E M. D E V O L T A I R E .

13 novembre.

S I R E ,

HIER il arriva dans mon hermitage une
 caisse royale , et ce matin j'ai pris mon café
 à la crème dans une tasse , telle qu'on n'en
 fait point chez votre confrère *Kienlong* , l'em-
 pereur de la Chine ; le plateau est de la plus
 grande beauté. Je savais bien que *Frédéric le*
grand était meilleur poète que le bon *Kienlong* ,
 mais j'ignorais qu'il s'amusât à faire fabriquer
 dans Berlin de la porcelaine très-supérieure à
 celle de *Kiengtsin* , de *Dresde* et de *Sêve* ; il

— 1772. faut donc que cet homme étonnant éclipsé tous ses rivaux dans tout ce qu'il entreprend. Cependant je lui avouerai que parmi ceux qui étaient chez moi à l'ouverture de la caisse, il se trouva des critiques qui n'approuvèrent pas la couronne de laurier qui entoure la lyre d'*Apollon*, sur le couvercle admirable de la plus jolie écuelle du monde; ils disaient : comment se peut-il faire qu'un grand homme, qui est si connu pour mépriser le faste et la fausse gloire, s'avise de faire mettre ses armes sur le couvercle d'une écuelle! Je leur dis : il faut que ce soit une fantaisie de l'ouvrier; les rois laissent tout faire au caprice des artistes. *Louis XIV* n'ordonna point qu'on mît des esclaves aux pieds de sa statue; il n'exigea point que le maréchal de *la Feuillade* fît graver la fameuse inscription, à *l'homme immortel*; et lorsqu'à plus juste titre on verra en cent endroits, *Frederico immortalis*, on saura bien que ce n'est pas *Frédéric le grand* qui a imaginé cette devise, et qu'il a laissé dire le monde.

Il y a aussi un *Amphion* porté par un dauphin. Je fais bien qu'autrefois un dauphin, qui sans doute aimait la poésie, sauva *Amphion* de la mer, où ses envieux voulaient le noyer.

Enfin, c'est donc dans le Nord que tous les

arts fleurissent aujourd'hui ! c'est là qu'on fait
 les plus belles écuelles de porcelaine , qu'on
 partage des provinces d'un trait de plume ,
 qu'on dissipe des confédérations et des sénats
 en deux jours , et qu'on se moque surtout
 très-plaisamment des confédérés et de leur
Notre-Dame.

Sire , nous autres Velches nous avons aussi
 notre mérite ; des opéra comiques qui font
 oublier *Molière* , des marionnettes qui font
 tomber *Racine* , ainsi que des financiers plus
 sages que *Colbert* , et des généraux dont les
Turenne n'approchent pas.

Tout ce qui me fâche , c'est qu'on dit que
 vous avez fait renouer ces conférences entre
Moustapha et mon impératrice ; j'aimerais mieux
 que vous l'aidassiez à chasser du Bosphore ces
 vilains Turcs , ces ennemis des beaux arts ,
 ces éteignoirs de la belle Grèce. Vous pour-
 riez encore vous accommoder , chemin faisant ,
 de quelque province pour vous arrondir. Car
 enfin il faut bien s'amuser ; on ne peut pas
 toujours lire , philosopher , faire des vers et
 de la musique.

Je me mets aux pieds de votre Majesté
 avec tout le respect et l'admiration qu'elle
 inspire.

Le vieux malade de Ferney.

1772.

L E T T R E C C X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 18 novembre.

SIRE, vous convenez que la belle Italie
 Dans l'Europe autrefois rappela le génie ;
 Le Français eut un temps de gloire et de splendeur,
 Et l'Anglais, profond raisonneur,
 A creusé la philosophie.

Vous accordez à votre Germanie,
 Dans une sombre étude, une heureuse lenteur ;
 Mais à son esprit inventeur,
 Vous devez deux présens qui vous ont fait honneur,
 Les canons et l'imprimerie.

Avouez que par ces deux arts,
 Sur les bords du Permesse et dans les champs de Mars,
 Votre gloire fut bien servie.

J'ajouterai que c'est à Thorn que *Copernic* trouva le vrai système du monde, que l'astronome *Hévilus* était de Dantzick, et que par conséquent Thorn et Dantzick doivent vous appartenir. Votre Majesté aura la générosité de nous envoyer du blé par la Vistule, quand, à force d'écrire sur l'économie, nous n'aurons au lieu de pain que des opéra comiques, ce qui nous est arrivé ces dernières années.

C'est parce que les Turcs ont de très-bons blés et point de beaux arts, que je voulais vous voir partager la Turquie avec vos deux associés. Cela ne ferait peut-être pas si difficile, et il serait assez beau de terminer là votre brillante carrière; car, tout fuisse que je suis, je ne désire pas que vous preniez la France.

1772.

On prétend que c'est vous, Sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne, et je le crois, parce qu'il y a là du génie, et que le traité s'est fait à Potsdam.

Toute l'Europe prétend que le grand Grégoire est mal avec mon impératrice. Je souhaite que ce ne soit qu'un jeu. Je n'aime point les ruptures; mais enfin, puisque je finis mes jours loin de Berlin, où je voulais mourir, je crois qu'on peut se séparer de l'objet d'une grande passion.

Ce que votre Majesté daigne me dire à la fin de sa lettre, m'a fait presque verser des larmes; je suis tel que j'étais, quand vous permettiez que je passasse à souper des heures délicieuses à écouter le modèle des héros et de la bonne compagnie. Je meurs dans les regrets; consolez par vos bontés un cœur qui vous entend de loin, et qui assurément vous est fidelle.

Le vieux malade.

1772.

L E T T R E C C X I I.

D U R O I.

A Potsdam , le 4 décembre.

Ayant reçu votre lettre , j'ai fait venir incessamment le directeur de la fabrique de porcelaine , et lui ai demandé ce que signifiaient cet *Amphion* , cette lyre et ce laurier dont il avait orné une certaine jatte envoyée à Ferney. Il m'a répondu que ses artistes n'en avaient pu faire moins pour rendre cette jatte digne de celui pour lequel elle était destinée ; qu'il n'était pas assez ignorant pour ne pas être instruit de la couronne de laurier destinée au *Tasse* pour le couronner au capitolé ; que la lyre était faite à l'imitation de celle sur laquelle la *Henriade* avait été chantée ; que si *Amphion* avait par ses sons harmonieux élevé les murs de Thèbes , il connaissait quelqu'un vivant qui en avait fait davantage , en opérant en Europe une révolution subite dans la façon de penser ; que la mer , sur laquelle nageait *Amphion* , était allégorique , et signifiait le temps , duquel *Amphion* triomphe ; que le dauphin était l'emblème des amateurs des

lettres qui soutiennent les grands-hommes
durant la tempête.

————
1772.

Je vous rends compte de ce procès verbal tel qu'il a été dressé en présence de deux témoins, gens graves, et qui l'attesteront par serment, si cela est nécessaire. Ces gens ont travaillé au grand dessert *avec figures*, que j'ai envoyé à l'impératrice de Russie : ce qui les a mis dans le goût des allégories. Ils avouent que la porcelaine est trop fragile, et qu'il faudrait employer le marbre et le bronze pour transmettre aux âges futurs l'estime de notre siècle pour ceux qui en font l'honneur.

Nous attendons dans peu la conclusion de la paix avec les Turcs. S'ils n'ont pas, cette fois, été expulsés de l'Europe, il faut l'attribuer aux conjonctures. Cependant ils ne tiennent plus qu'à un filet; et la première guerre qu'ils entreprendront, achèvera probablement leur ruine entière.

Cependant ils n'ont point de philosophes (car vous vous souviendrez des propos que l'ont tint à Versailles, en apprenant que la bataille de Minden était perdue); je n'en dis pas davantage.

J'ai lu le poëme d'*Helvétius* sur le bonheur : je crois qu'il l'aurait retouché avant de le donner au public. Il y a des liaisons qui

—
1772. manquent, et quelques vers qui m'ont semblé trop approcher de la prose. Je ne suis pas juge compétent ; je ne fais que hasarder mon sentiment, en comparant ce que je lis de nouveau avec les ouvrages de *Racine*, et ceux d'un certain grand-homme qui illustre la Suisse par sa présence. Mais on peut être grand géomètre, grand métaphysicien et grand politique, comme l'était le cardinal de *Richelieu*, sans être grand poète. La nature a distribué différemment ses dons ; et il n'y a qu'à Ferney où l'on voit l'exemple de la réunion de tous les talens en la même personne.

Jouissez long-temps des biens que la nature prodigue envers vous seul, a daigné vous donner, et continuez d'occuper ce trône du Parnasse, qui sans vous demeurerait peut-être éternellement vacant. Ce sont les vœux que fait pour le patriarche de Ferney, le philosophe de Sans-fouci.

F É D É R I C.

L E T T R E C C X I I I.

1772.

D U R O I.

A Potsdam, le 6 décembre.

SUR la fin des beaux jours dont vous fîtes l'histoire,
 Si brillans pour les arts, où tout tendait au grand,
 Des Français un seul homme a foutenu la gloire :
 Il fut embrasser tout ; son génie agissant
 A la fois remplaça Bossuet et Racine ;
 Et maniant la lyre ainsi que le compas,
 Il transmit les accords de la muse latine,
 Qui du fils de Vénus célébra les combats.
 De l'immortel Newton il faifit le génie,
 Fit connaître aux Français ce qu'est l'attraction ;
 Il terrassa l'erreur et la religion.
 Ce grand homme lui seul vaut une académie.

Vous devez le connaître mieux que per-
 sonne. — Pour notre poudre à canon, je crois
 qu'elle a fait plus de mal que de bien, ainsi
 que l'imprimerie, qui ne vaut que par les
 bons ouvrages qu'elle répand dans le public.
 Par malheur ils deviennent de jour en jour
 plus rares.

Nous avons dans notre voisinage une cherté
 de blés excessive. J'ai cru que les Suisses n'en

— manquaient pas ; encore moins les Français ,
 1772. dont les ouvrages économiques éclairent nos
 régions ignorantes, sur les premiers besoins
 de la nature.

Je ne connais point de traités signés à
 Potsdam ou à Berlin. Je fais qu'il s'en est fait
 à Pétersbourg. Ainsi le public, trompé par les
 gazetiers, fait souvent honneur aux personnes
 de choses auxquelles elles n'ont pas eu la
 moindre part. J'ai entendu dire de même que
 l'impératrice de Russie avait été mécontente
 de la manière dont le comte *Orlof* avait con-
 duit la négociation de Focktschani. Il peut y
 avoir eu quelque refroidissement, mais je n'ai
 point appris que la disgrâce fût complète. On
 ment d'une maison à l'autre, à plus forte
 raison de faux bruits peuvent-ils se répandre
 et s'accroître quand ils passent de bouche en
 bouche depuis Pétersbourg jusqu'à Ferney.
 Vous savez mieux que personne, que le men-
 songe fait plus de chemin que la vérité.

En attendant, le grand Turc devient plus
 docile. Les conférences ont été entamées de
 nouveau ; ce qui me fait croire que la paix se
 fera. Si le contraire arrive, il est probable
 que monsieur *Moustapha* ne séjournera plus
 long-temps en Europe. Tout cela dépend
 d'un nombre de causes secondes, obscures
 et impénétrables, des insinuations guerrières

de certaines cours , du corps des ulmas , du caprice d'un grand-vifir, de la morgue des négociateurs : et voilà comme le monde va. Il ne se gouverne que par compère et comère. Quelquefois, quand on a assez de données, on devine l'avenir ; fouvent on s'y trompe. — 1772.

Mais en quoi je ne m'abuserai pas , c'est en vous pronostiquant les suffrages de la postérité la plus reculée. Il n'y a rien de fortuit en cette prophétie. Elle se fonde sur vos ouvrages , égaux et quelquefois supérieurs à ceux des auteurs anciens qui jouissent encore de toute leur gloire. Vous avez le brevet d'immortalité en poche : avec cela il est doux de jouir et de se soutenir dans la même force , malgré les injures du temps et la caducité de l'âge. Faites-moi donc le plaisir de vivre tant que je serai dans le monde : je sens que j'ai besoin de vous. Et ne pouvant vous entretenir, il est encore bien agréable de vous lire. Le philosophe de Sans-fouci vous salue.

FÉDÉRIC.

1772.

L E T T R E C C X I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 8 décembre.

S I R E,

VOTRE très-plaisant poëme sur les confédérés m'a fait naître l'idée d'une fort triste tragédie, intitulée les Lois de Minos qu'on va siffler incessamment chez les Velches. Vous me demanderez comment un ouvrage aussi gai que le vôtre, a pu se tourner chez moi en source d'ennui? C'est que je suis loin de vous; c'est que je n'ai plus l'honneur de souper avec vous; c'est que je ne suis plus animé par vous; c'est que les eaux les plus pures prennent le goût du terroir par où elles passent.

Cependant, comme les confédérés de Crète ont quelque ressemblance avec ceux de Pologne, et encore plus avec ceux de Suède, je prendrai la liberté de mettre à vos pieds la soporative tragédie par la voie de la poste dans quelques jours, et je demande bien pardon à votre Majesté par avance de l'ennui que je lui causerai. Mais il n'y a point de roi qui ne
puisse

puisse aisément se préserver de l'ennui en jetant au feu un plat ouvrage.

1772.

Je suis fidelle à mon café, dont j'use depuis soixante et dix ans, et je le prends à présent dans vos belles tasses; mais ni le café ni votre porcelaine ne donnent du génie; ils n'empêchent point qu'on n'endorme *Frédéric le grand*.

Nous attendons un bon ouvrage auquel vous présidez; c'est celui de la paix entre la Russie et la Turquie: ouvrage que certains critiques ont voulu, dit-on, faire tomber.

J'ignore quel est ce M. *Basilikof* dont on parle tant; il faut que ce soit un auteur d'un grand mérite, et qui ait un style bien vigoureux. Votre Majesté a bien raison, en faisant si bien ses affaires, de rire des faiblesses humaines; elle est au comble de la gloire et de la félicité, supposé que tout cela rende heureux; car il faut surtout la santé pour le bonheur. Je me flatte qu'elle n'a point d'accès de goutte cet hiver. Un héros, un législateur, un poète charmant, un homme de tous les génies n'est point heureux quand il a la goutte, quoi qu'en disent les stoïciens.

Mon contemporain *Thiriot* est mort. J'ai peur qu'il ne soit difficile à remplacer: il était tout votre fait.

J'ai reçu une lettre d'un de vos officiers, nommé *Morival* qui est à Vésel; il me marque

1772. qu'il est pénétré de vos bontés, et qu'il voudrait donner tout son sang pour votre Majesté. Vous savez que ce *Morival* est d'Abbeville, qu'il est fils d'un certain président d'*Etallonde*, le plus avare sot d'Abbeville: vous savez qu'à l'âge de dix-sept ans il fut condamné avec le chevalier de *la Barre* par des monstres velches au plus horrible supplice, pour avoir chanté une chanson, et n'avoir pas ôté son chapeau devant une procession de capucins. Cela est digne de la nation des tigres-singes qui a fait la Saint-Barthelemi; cela était digne de Thorn en 1724; et cela n'arrivera jamais dans vos Etats. Quelque moine d'Oliva en gémira peut-être, et vous damnera tout bas pour abandonner la cause du Seigneur. Pour moi je vous bénis, et je frémis tous les jours de l'exécrable aventure d'Abbeville.

J'ose dire à votre Majesté que je crois *Morival* digne d'être employé dans vos armées, et que je voudrais que, par ses services et par son avancement, il pût confondre les tigres-singes qui ont été coupables envers lui d'un si exécrable fanatisme. Je voudrais le voir à la tête d'une compagnie de grenadiers dans les rues d'Abbeville, faisant trembler ses juges et leur pardonnant. Pour moi je ne leur pardonne pas, j'ai toujours cette abomination sur le cœur; il faut que je relise quelques-unes de

vos épîtres en vers pour reprendre un peu de
gaieté. ————— 1772.

Je me mets à vos pieds , Sire , avec l'enthousiasme que j'ai toujours eu pour vous.

Le vieux malade.

L E T T R E C C X V .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney , 22 décembre.

S I R E ,

EN recevant votre jolie lettre et vos jolis vers , du fix décembre , en voici que je reçois de *Thiriot* , votre feu nouvelliste , qui ne font pas si agréables.

C'en est fait , mon rôle est rempli ,
Je n'écrirai plus de nouvelles ;
Le pays du fleuve d'oubli
N'est pas pays de bagatelles.
Les morts ne me fournissent rien ,
Soit pour les vers , soit pour la prose ;
Ils font d'un fort sec entretien ,
Et font toujours la même chose.
Cependant ils savent fort bien

 1772.

De Frédéric toute l'histoire ,
 Et que ce héros pruffien
 A dans le temple de mémoire
 Toutes les espèces de gloire ,
 Excepté celle de chrétien.
 De sa très-éclatante vie
 Ils favent tous les plus beaux traits ,
 Et furtout ceux de fon génie ;
 Mais ils ne m'en parlent jamais.

Salomon eut raifon de dire
 Que Dieu fait en vain fes efforts
 Pour qu'on le loue en cet empire ;
 Dieu n'est point loué par les morts.
 On a beau dire , on a beau faire ,
 Pour trouver l'immortalité ;
 Ce n'est rien qu'une vanité ,
 Et c'est aux vivans qu'il faut plaire.

Les feules lettres , Sire , que vous dictez à
 M. de *Catt* mériteraient cette immortalité ;
 mais vous savez mieux que perfonne , que
 c'est un château enchanté qu'on voit de loin ,
 et dans lequel on n'entre pas.

Que nous importe , quand nous ne fommes
 plus , ce qu'on fera de notre chétif corps et
 de notre prétendue ame , et ce qu'on en dira ?
 Cependant cette illufion nous féduit tous , à

commencer par vous sur votre trône , et à ———
finir par moi sur mon grabat au pied du mont 1772.
Jura.

Il est pourtant clair qu'il n'y a que le déiste ou l'athée auteur de l'Ecclésiaste , qui ait raison : il est bien certain qu'un lion mort ne vaut pas un chien vivant , qu'il faut jouir , et que tout le reste est folie.

Il est bien plaisant que ce petit livre , tout épicurien , ait été sacré parmi nous , parce qu'il est juif.

Vous prendrez sans doute contre moi le parti de l'immortalité , vous défendrez votre bien. Vous direz que c'est un plaisir dont vous jouissez pendant votre vie ; vous vous faites déjà dans votre esprit une image très-plaisante de la comparaison qu'on fera de vous avec un de vos confrères , par exemple , avec *Moustapha*. Vous riez en voyant ce *Moustapha* , ne se mêlant de rien que de coucher avec ses odaliques qui se moquent de lui , battu par une dame née dans votre voisinage , trompé , volé , méprisé par ses ministres , ne sachant rien , ne se connaissant à rien. J'avoue qu'il n'y aura point dans la postérité de plus énorme contraste ; mais j'ai peur que ce gros cochon , s'il se porte bien , ne soit plus heureux que vous. Tâchez qu'il n'en soit rien ; ayez autant de fanté et de

— plaisir que de gloire, l'année 1773, et cin-
1772. quante autres années suivantes, si faire se
peut; et que votre Majesté me conserve ses
bontés pour les minutes que j'ai encore à
vivre au pied des Alpes. Ce n'est pas là que
j'aurais voulu vivre et mourir.

La volonté de sa sacrée majesté le Hazard
soit faite !

Fin du Tome troisième.

